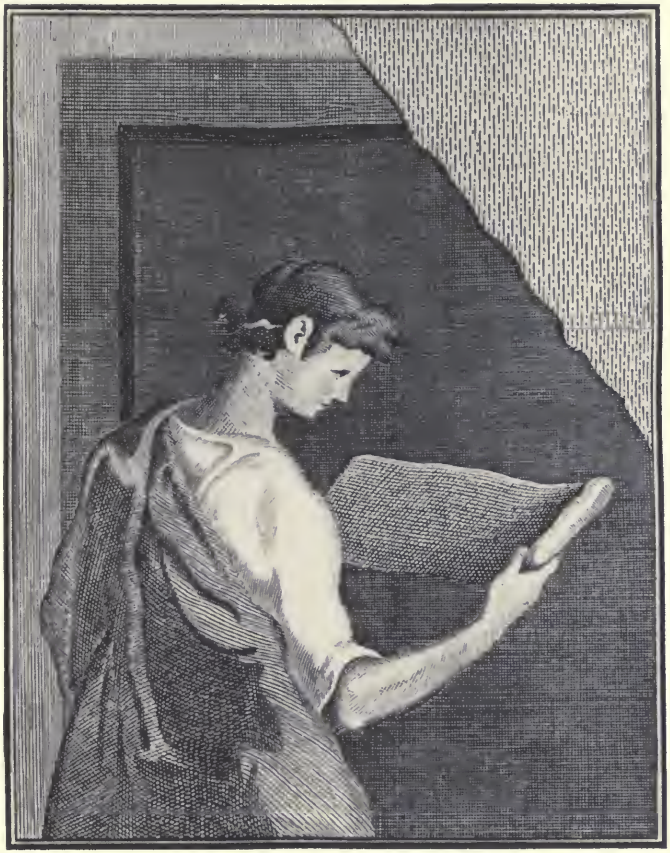

THE GETTY RESEARCH INSTITUTE LIBRARY

Halsted VanderPoel Campanian Collection

LETTRE

DE M. L'ABBÉ

WINCKELMANN,

ANTIQUAIRE DE SA SAINTETÉ,

A MONSIEUR

LE COMTE DE BRÜHL;

CHAMBELLAN DU ROI DE POLOGNE,

ELECTEUR DE SAXE,

SUR LES DÉCOUVERTES D'HERCULANUM.

Traduit de l'Allemand.

INSTITUT DI CORRI ARCHEO- LOGICA

A DRESDE;

& ſe trouve à Paris,

Chez N. M. TILLIARD, quai des Auguſtins, à S. Benoît.

M. DCC. LXIV.

AVIS DE L'IMPRIMEUR.

AYANT appris que M. l'Abbé Winckelmann, Antiquaire de Sa Sainteté, qui jouit préſentement à Rome d'une aſſez grande réputation, avoit fait imprimer à Dreſde une Lettre qu'il avoit écrite au fils de feu M. le Comte de Brühl, depuis le retour de ſon voyage d'Italie, dans laquelle il lui remettoit ſous les yeux les Antiquités de toute eſpèce, dont on a fait la découverte à Herculanum; l'on m'a conſeillé d'en faire venir un Exemplaire; mais comme cette Lettre s'eſt trouvée écrite en Allemand, dans une langue qui ne nous eſt pas familière: j'ai été obligé de la faire traduire en François, & je l'offre au Public, après que des perſonnes également verſées dans les arts & dans la connoiſſance de la ſcience de l'Antiquité, ont bien voulu prendre la peine de revoir la traduction, d'en corriger le ſtyle, en vûe de le rendre ſimplement intelligible: & d'y ajoûter quelques remarques en forme de notes. Je n'ai rien négligé de tout ce qui pouvoit contribuer à la perfection de l'Ouvrage: j'ai fait copier avec exactitude les trois planches gravées qui décorent l'original, & juſqu'à certains caractères ſingulierement conformés, qui entrent dans quelques inſcriptions. Si j'en dois juger par l'empreſſement avec lequel on a lû tout ce qui a été

écrit juſqu'à préſent ſur le ſujet qu'embraſſe cette Lettre, & par la ſatisfaction qu'ont donnée les trois premiers volumes des Peintures d'Herculanum, qu'a fait publier Sa Majeſté Catholique, avec une magnificence toute Royale, j'oſe me promettre que le Public me tiendra compte de mes ſoins. Je crois qu'il ne lira pas ſans plaiſir un Ouvrage, qui contient des détails plus circonſtanciés qu'aucuns de ceux dans leſquels on étoit encore entré, & un récit fidele de tout ce qui s'eſt fait & paſſé avant que de parvenir à l'importante découverte d'Herculanum, & de pluſieurs autres lieux importans des environs. Perſonne aſſurément ne les a mieux vûs, ni mieux expliqués que l'Auteur dont je donne l'Ouvrage.

*On invite les Perſonnes qui liront cette Lettre, de vouloir bien jetter auparavant les yeux ſur l'*Errata *qui eſt à la fin.*

ΔΗΜΟCΘΕΝΗC

LETTRE
SUR LES DECOUVERTES DE HERCULANUM.

MONSIEUR,

AYant eu l'honneur de vous accompagner dans le voyage que vous fîtes de Rome à Naples pendant le Carnaval de 1762, j'ai réſolu de jetter ſur le papier quelques obſervations ſur les Curioſités que vous avez vûes au Cabinet Royal de Portici, ſoit pour vous rappeller le ſouvenir de ce qu'il contient de plus

remarquable, ſoit pour inſtruire d'autres Voyageurs, qui dans un ſéjour de peu de durée ne peuvent tout examiner avec l'attention néceſſaire.

Je me ſuis trouvé plus à portée que perſonne d'examiner ces précieux Tréſors de l'Antiquité, lors de mon premier voyage à Portici : j'y paſſai alors près de deux mois. Le Roi voulut bien ordonner, qu'on me montrât tout ce qu'il étoit permis de voir, & de la maniere la plus commode. J'ai profité le plus qu'il m'a été poſſible de cette faveur ; & j'ai paſſé des journées entières dans ce riche Cabinet. Vous ſçavez, Monſieur, que pendant les trois ſemaines, que nous ſommes reſtés à Naples, je me rendois preſque tous les jours à Portici : d'ailleurs M. *Camillo Paderni*, Garde de ce Cabinet, & mon intime ami, m'a donné toutes les facilités poſſibles de ſatisfaire ma curioſité, & j'en ai profité comme ſi j'euſſe été le propriétaire de ce Cabinet.

Je ſuis aſſuré que vous recevrez cette Lettre, que j'ai l'honneur de vous adreſſer, avec les mêmes bontés que vous avez tant de fois témoignées à ſon Auteur. Dans cette confiance, j'ai paſſé les bornes ordinaires d'une Lettre : je me flatte que ce procédé doit vous paroître d'autant plus excuſable, que les détails dans leſquels je vais entrer, ſont également intéreſſans & inconnus ; & que c'eſt à vous que le Public en aura l'obligation, puiſque vous y aurez donné occaſion.

Comme il ne me ſeroit pas poſſible de tout dire, je me contenterai de parcourir ce qu'il y a de plus curieux ; je paſſerai même ſous ſilence les objets que j'ai déjà traités dans mon *Hiſtoire de l'Art chez les Anciens* (a), concernant les anciennes Peintures & Statues qui ſe trouvent dans ce Cabinet. Je citerai quelquefois l'Ouvrage qu'a compoſé M. *Martorelli*, Profeſſeur en Langue Grecque au Seminaire de la Cathédrale de Naples, ſous le titre : *De Regia Theca Calamaria.* Ce Sçavant obtint la permiſſion de compoſer un ouvrage ſur un Encrier antique de bronze,

(a) Cet Ouvrage qui étoit ſous Preſſe lorſque M. Winckelman écrivoit cette lettre, eſt actuellement au jour.

que l'on conſerve à Portici, mais qui n'a pas été trouvé dans les fouilles dont on eſt actuellement occupé. Cet Encrier de forme octogone préſente ſur chacune de ſes faces une Divinité incruſtée en argent : l'Auteur prend ces Divinités pour des Planetes ; & comme l'occaſion lui a paru favorable pour faire parade de ſon érudition, il s'eſt jetté dans le vaſte champ que lui ouvroient les Divinités Fabuleuſes : il fait des excurſions ſur la Mythologie & ſur l'Aſtronomie des Anciens ; tout ce qu'il eſt poſſible de dire ſur l'Encre, ſur les Plumes, ſur l'Ecriture, & ſur les Livres des Anciens, M. *Martorelli* le dit. Mais l'Auteur ayant critiqué mal à propos & d'une façon indécente, le reſpectable *Mazocchi*, âgé de plus de 80 ans, & l'ornement des Sçavans d'Italie ; la publication de l'Ouvrage fut arrêtée au moment même qu'on imprimoit la derniere feuille, & l'Auteur eut ordre de ne le communiquer à perſonne hors de chez lui. Cependant j'ai eu l'avantage de parcourir cette Production ; & je donnerai dans l'occaſion les Remarques & les Corrections que j'y ai faites. L'Ouvrage conſiſte en 734 pages, avec un avis, des additions & trois Tables détaillées qui contiennent 88 pages d'un grand in-quarto.

Je me propoſe de traiter dans cette Lettre, 1° des lieux qui ont été enſévelis par le Véſuve ; 2° de l'attériſſement même ; 3° des Découvertes, & des procédés qu'on a tenus pour y parvenir, & enfin dans la dernière Partie, je communiquerai mes Remarques ſur les Découvertes mêmes.

PREMIERE PARTIE.

IL eſt eſſentiel d'indiquer d'abord la poſition des lieux enſévelis par le Véſuve, tels qu'*Herculanum*, *Pompeji* & *Stabia* ; cela eſt d'autant plus néceſſaire, que l'examen de cette poſition me donnera occaſion de remarquer les erreurs de pluſieurs Auteurs ; du reſte on peut conſulter les ouvrages connus, ſi l'on deſire d'en ſçavoir davantage.

Herculanum, dit Strabon, étoit ſitué ſur une langue de terre, qui s'avançoit dans la mer, & qui étoit expoſée au vent d'Afrique (*Sciroco*). Le mot ἄκρα ne peut pas plus ſignifier ici un Promontoire que dans le paſſage où il eſt employé pour déſigner les trois Pointes de la Sicile. Je crois donc avoir ſaiſi la vraie ſignification de ce mot, ſur laquelle les Ecrivains tant anciens que modernes ſe ſont trompés, parce qu'ils ignoroient la poſition des lieux. *Cluvier* a très-bien relevé cette mépriſe dans les Poëtes anciens qui, en parlant des trois Pointes de la Sicile, les annoncent comme autant de Promontoires. Le rivage près de Reggio en Calâbre, eſt auſſi uni que celui que la la Sicile préſente ſur la côte oppoſée, où étoit ſitué *Pelorus*, & les montagnes ne s'élevent qu'à quelques milles loin du rivage. Le mot ἄκρα ſignifie donc ce que les Italiens nomment *Capo*. Ils appellent *Capo d'Anzo*, le lieu où étoit l'ancienne *Antium*, qui n'eſt point un Promontoire, mais un rivage plat & uni. Quant au Promontoire de Circé, qui eſt ſitué entre le lieu dont nous venons de parler, & *Terracina*, comme c'eſt un Roc élevé, il ne s'appelle point *Capo*, mais *Monte-Circello*.

Ce qui me donne occaſion de faire cette remarque & de donner cette explication, c'eſt le doute de M. *Martorelli* ſur le paſſage de Strabon. Le ſçavant Neapolitain, qui prend le mot ἄκρα dans ſa ſignification ordinaire d'un Promontoire, veut trouver ici le Texte de Strabon défectueux, parce que l'ancienne Herculanum n'a pû être ſituée ſur un Promontoire, & il prend la liberté de mettre μακρὰν au lieu d'ἄκραν. Ainſi il traduit φρούριον μακρὰν ἔχον, *oppidum in ipſa littoris longitudine ſitum*; & il regarde le mot comme ſubſtantif & abſolu, ce qui n'a point d'exemple, car il n'a pû appuyer cette licence ſur aucun paſſage; il lui ſuffit de dire, que cette façon de parler eſt connue même de ceux qui commencent à apprendre la langue Grecque. Je crois être à cet égard quelque choſe de plus qu'un

Commençant; cependant je ne me ſouviens pas d'avoir jamais vû le mot μακρὸς employé dans le ſens que lui donne M. *Martorelli*.

Le rivage ſur lequel l'ancienne Herculanum étoit bâtie, s'étendoit comme une langue de terre dans la mer; c'eſt-à-dire, que c'étoit un Cap. C'eſt le ſentiment de Strabon, qui ne prétend nullement parler de Promontoire. C'eſt ce que prouve encore aujourd'hui le ſeul aſpect du local. Car *Portici* & *Reſina*, bâties l'une & l'autre au-deſſus de la Ville d'Herculanum, ſont preſque de niveau avec la mer, dont le rivage eſt uni & ſabloneux. Il s'en faut donc beaucoup que l'ancienne ville d'Herculanum ait jamais été bâtie ſur un terrein élevé, principalement ſi on fait attention à quelle profondeur cette ville eſt enfoncée ſous terre. Son Theâtre eſt à plus de cent palmes de profondeur, & on y arrive par cent degrés qui ont été pratiqués pour la commodité des travailleurs. Le beau pavé dont on a décoré la ſeconde chambre du Cabinet où ſe conſervent les Curioſités tirées de l'ancienne Herculanum, a été découvert ſous terre à cent deux palmes meſure de Naples. Ce pavé ſe trouvoit dans un petit logement ouvert (ce que les Italiens appellent *Loggia*) ſur une eſpece de baſtion, élevé de 25 palmes au-deſſus du rivage de la mer.

Il s'enſuit de-là qu'il faut que la mer ſe ſoit beaucoup élevée: cette opinion paroît d'abord ſingulière, mais ici, comme en Hollande, on en trouve la preuve: la mer ſur les côtes d'Hollande eſt manifeſtement plus haute que la terre; ce qui ne devoit pas être autrefois; car l'induſtrie humaine n'ayant pas encore preſcrit des limites à la mer, comment eût-il été poſſible de cultiver cette Province? Mais, dira-t-on, l'ancienne Herculanum a pû s'affaiſſer dans le tremblement de terre; cette objection eſt détruite par les bâtimens mêmes qui ſont encore dans leur ancienne aſſiette; d'ailleurs dans le tems que cette ville a éprouvé ce malheur, il n'eſt fait aucune mention de tremblemens de terre aſſez violens pour abîmer une ville entière. Et quand

cet événement ſeroit poſſible & vrai, il ſeroit arrivé avant l'éruption de la montagne, & par conſéquent les cendres n'auroient rien pû couvrir, car le tremblement de terre précede toujours l'éruption, & ne la ſuit jamais.

Il ſe trouve des preuves évidentes de cet ancien & grand accroiſſement de la mer, & de ſon abaiſſement poſtérieur, ſur les colonnes placées dans le *forum* ou *parvis* du Temple d'Eſculape, ou, ſelon l'opinion de quelques-uns, du Temple de Bacchus à Pouzzoles. Ce bâtiment eſt ſitué ſur une éminence aſſez conſidérable à cinquante pas environ de la mer, laquelle doit jadis l'avoir entiérement inondé; en effet & les colonnes qui ſont couchées, & même celles qui ſont ſur pied, ſont percées & trouées par un coquillage oblong; ce qui eſt d'autant plus étonnant, que ces colonnes percées comme des cribles, & dans pluſieurs trous deſquelles on trouve encore les coquilles, ſont du granit d'Egypte le plus dur (b). Le coquillage s'appelle Dactylus de δάκτυλος, le doigt, parce qu'il en a la forme, la groſſeur & la longueur. Il faut donc néceſſairement ſuppoſer que ces colonnes ont été aſſez longtems dans l'eau pour donner au coquillage la facilité de s'y pratiquer un logement. Ce coquillage ſe place, quand il eſt tendre encore & ſans écaille, dans une ouverture de la pierre, où il ſe forme en coquille, avec laquelle il tourne ſans ceſſe à l'aide de l'eau, qui rend les conduits gliſſans; il s'accroît en continuant toujours de percer, juſqu'à ce qu'étant parvenu à toute ſa grandeur, & ne trouvant plus d'iſſue pour ſortir, il eſt obligé de reſter dans ſa demeure. On peut introduire un des cinq doigts dans les trous qui ſont de différentes grandeurs, & en même-tems ſi bien polis, qu'on auroit peine à en faire autant avec quelque inſtrument que ce fût. Il y a plus: le pavé de marbre, que l'on voit devant le Temple, eſt encore en pluſieurs

(b) Des perſonnes qui les ont examinées avec des yeux attentifs, aſſurent que ces Colonnes ne ſont point de Granit; mais cela ne rend pas moins merveilleux les trous dont elles ſont criblées juſqu'à une certaine hauteur.

endroits rempli de ſable que la mer y a laiſſé. Ce lieu eſt à préſent, & depuis un tems immémorial, élevé & éloigné de la mer; donc la mer s'eſt retirée. Je laiſſe à d'autres le ſoin d'examiner la poſſibilité de cet événement : le fait eſt certain ; je m'en tiens à expoſer ſimplement ce que jai vû.

Par le mot φρουρίον, dont s'eſt ſervi Strabon en parlant d'Herculanum, & qui ſignifie préſentement un Fort ou *Caſtello* en Italien, on ſeroit porté à croire, que cette ville étoit peu conſidérable, ce qui ne peut s'accorder avec la nature & la quantité des découvertes que l'on y a faites. MaisDiodore employe le même mot en parlant de *Catania*, connue pour une grande ville. Du reſte, rien ne prouve mieux, que la ville d'Herculanum étoit grande & peuplée, que les neuf cents maiſons publiques, où l'on donnoit à boire & à manger: une Inſcription que je donnerai dans la quatrieme Partie de cette Lettre, nous a conſervé une publication du Bail d'une de ces maiſons, que nous nommerions aujourd'hui *Cabarets*. Or la Ville, qui renfermoit ces neuf cents cabarets, & qui chez la plûpart des anciens Ecrivains eſt appellée *Herculanum*, Pétrone la nomme *Herculis Porticum*, c. 106; & c'eſt de-là que lui vient ſon nom moderne de *Portici*.

Perſonne avant la découverte, n'avoit déterminé la poſition préciſe de l'ancienne Herculanum. Le ſçavant *Camillo Pellegrini* (c), de Naples, très-inſtruit dans l'Hiſtoire & dans la Géographie de cette contrée, place cette ville dans l'endroit où eſt aujourd'hui *Torre del Greco*, & par conſéquent deux milles plus loin qu'elle n'eſt en effet, ſur la route qui conduit à Salerne & à Pompeii ; il s'appuie ſur une tradition très-équivoque de quelques Inſcriptions qu'il prétend qu'on y a trouvées, & qui à ſon avis ne peuvent convenir qu'à cette ville, & il conclut ſur des oüi-dire, que cette ſituation ne peut être révoquée en doute.

(c) *Diſc. della Campan. felice*, p. 319.

Le nom de la ville de *Reſina* mérite auſſi quelques remarques. Ce lieu eſt joint à Portici, & le Château du Roi fait la ſéparation des deux endroits, de ſorte que la rue qui s'étend du côté de Naples, s'appelle *Portici*, & que tout ce qui ſe trouve de l'autre côté, ſe nomme *Reſina*. Quelques-uns croyent, que le nom de Reſina lui eſt demeuré de la *Villa Retina*, dont parle Pline le jeune dans la lettre où il décrit l'éruption du Véſuve, & dans laquelle il raconte la mort de ſon oncle. Cependant la plûpart des Ecrivains placent cette *Villa* ſous le Promontoire de *Miſenum*, & cela parce qu'il eſt dit dans cette Lettre, que la flotte Romaine qui avoit coutume de ſéjourner dans le Port près *Miſenum*, ſe trouvoit à l'ancre auprès de la *Villa Retina*, lorſque l'éruption arriva. Pour moi je ne peux me repréſenter aucune *Villa* ſituée ſous un Promontoire. Celle dont il eſt queſtion étoit aſſiſe au pied du Véſuve, comme Pline le dit formellement. D'ailleurs, *Miſenum* étant éloigné du Véſuve de douze milles d'Italie, les dangers qu'on avoit à craindre ſur les Vaiſſeaux, n'auroient jamais été auſſi conſidérables que les deſcriptions les font enviſager, d'autant qu'on ne dit nulle part, que Naples, Pouzzoles, Cumes & Bayes, lieux ſitués entre Herculanum & Miſenum, aient ſouffert aucun dommage de ce terrible évenement.

M. Martorelli qui diſcute ce point de critique dans ſon ouvrage ſur la *Regia Theca* ([d]), ne ſe contente pas de faire dériver *Reſina* de *Retina*; il veut encore, & ſans néceſſité, faire une correction. Il croit qu'on peut & qu'on doit lire *Pætina*, c'eſt-à-dire, *Villa Pætina*, & il place cette maiſon de plaiſance près d'Herculanum. *Papirius Pætus*, ami de Ciceron, en poſſédoit une dans ce canton; on le voit par deux Lettres de ce dernier ([e]). Pap. Pætus étoit du parti de Pompée; & ce fut une raiſon pour lui faire perdre ſes biens dans leſquels ſa *Villa* fut apparemment compriſe; M. Martorelli prétend même qu'elle fut confiſ-

([d]) pag. 368. == ([e]) ad Att. L. 14. ep. 16. ep. 25.

quée

quée par Céſar, qu'elle devint ſous ſes ſucceſſeurs un fief de la Chambre Impériale, & que dans la ſuite, & ſurtout dans le tems dont il eſt queſtion, quelques Vaiſſeaux de la flotte de Miſenum venoient ymouiller. Cette conjecture n'eſt peut-être pas tirée de trop loin; mais on peut s'en paſſer.

Pompeii eſt ſituée ſur la route qui conduit à Salerne; l'ancien emplacement de cette ville eſt diſtant d'environ douze milles de Naples & de ſept de Portici; le chemin paſſe par la *Torre dell' Annuntiata*. Ainſi M. *Reimarus* dans ſes remarques ſur Dion Caſſius (f) ſe trompe au ſujet de la poſition de *Pompeii*, qu'il place entre *Portici* & la *Torre del Greco*; ces lieux ne ſont diſtans l'un de l'autre que de deux milles d'Italie: il ſe trompe encore, quand il avance dans le même endroit, que cette ville étoit ſituée où ſont aujourd'hui *Caſtellamare* & *Stabia*, erreur qu'il a puiſée dans quelques autres Ecrivains (g). Une Carte exacte ſuffira pour mettre le Lecteur au fait. Rien n'eſt plus ridicule que l'étymologie du nom de Pompeii, que Martorelli dérive tout naturellement du mot Hébreu פיח פום *os favillæ* (h); de même que ſelon lui Herculanum tire ſon nom de הרה קליא *Prægnans igne*; Stabia de שטף *inundare*, & le Véſuve de בו שביב *Ubi ignis*, de même que l'Æthna s'appelle en Hébreu une *fournaiſe*, lequel mot (אתונא) eſt ſouvent employé dans Daniel. Il y a bien des Sçavans, qui pour dire quelque choſe de neuf, ne font pas difficulté de renoncer au ſens commun.

Cette Ville étoit l'entrepôt commun de *Nola*, de *Nocera* & d'*Acerra*, au rapport de Strabon, & les marchandiſes y étoient tranſportées de la mer ſur le fleuve Sarno. Ainſi on ne peut en conclure, comme Pellegrini le prétend, que Pompeii étoit ſituée ſur la mer & à l'embouchure du fleuve même: & que ſi les veſtiges de cette Ville ſe trouvent au-

(f) Page 1096. = (g) *Holſten. ad Cluver.* = (h) p. 566.

jourd'hui au milieu des tems, c'eſt au Veſuve auquel il faut attribuer ce dérangement.

On y a fait la découverte d'un Capitole ; *Ryckius* ([i]) qui a fait l'énumération de toutes les villes qui à l'exemple de Rome poſſédoient de ces eſpèces de bâtimens, n'a point fait mention de celle-ci : ce Capitole & les vaſtes débris d'un amphithéâtre ſont autant de preuves de la grandeur de cette Ville. L'amphitéâtre eſt un grand bâtiment ovale ſitué ſur une hauteur, & dont la circonférence (intérieure & inférieure) eſt de trois mille palmes de Naples. Il avoit vingt-quatre rangs de ſieges, & on a calculé qu'il pouvoit contenir trente mille perſonnes : ainſi il étoit beaucoup plus grand que celui d'Herculanum, comme je le démontrerai ci-après ; la ſeule inſpection ſuffit pour s'en convaincre. Cette Ville, au rapport de Sénèque, fut preſque entiérement détruite ſous Néron par un tremblement de terre ; & de-là quelqu'un a penſé ([k]) que Dion eſt tombé dans un anachroniſme dans ce qu'il raconte de ce théâtre, & de celui d'Herculanum. Cet Hiſtorien, qui parle de la première éruption connue du Véſuve ſous *Titus*, rapporte (tel eſt du moins le ſens qu'on donne en général à ſes paroles), que la quantité prodigieuſe de cendres que la montagne avoit jettées, couvrit les deux Villes d'Herculanum & de Pompeii, & cela dans le tems que le peuple étoit aſſemblé au théâtre de cette dernière ville. Pellegrini, qui croit trouver dans le paſſage cité, que cet accident doit auſſi avoir été funeſte à l'amphithéâtre, ne peut cependant convenir du fait ; il ne penſe pas que dans une Ville déjà détruite on eût pû rebâtir un théâtre de cette grandeur dans un eſpace de tems auſſi court que celui qui s'eſt écoulé depuis Néron juſqu'à Titus ; *Tillemont* ([l]) rapporte le même fait d'après Dion, & le donne comme appuyé ſur des Relations certaines. Martorelli, ſans citer ni

([i]) de Capit. C. 47. = ([k]) Diſc. 2. p. 327. = ([l]) Hiſt. des Emp. dans Tite.

Pellegrini ni ſes doutes, paroît être de même ſentiment, du moins ai-je lieu de le croire par la correction qu'il veut faire à la Relation de Dion. Il ſoutient que dans le paſſage de cet Auteur (m) il faut lire τάυτης au lieu d'αὐτῆς; alors ce mot ſe rapporteroit au théâtre d'Herculanum. Le ſentiment de Pellegrini n'eſt pas hors de vraiſemblance. Dion qui a écrit ſous Commode, & par conſéquent dans un tems déjà éloigné de celui de l'évenement qu'il rapporte, pourroit bien s'être trompé; ſi la choſe étoit prouvée, il eſt évident que la correction de Martorelli eſt exacte & ſuivant les regles de la Langue. Mais s'il étoit vrai, que le théâtre d'Herculanum eût été couvert par les cendres dans le tems qu'il étoit rempli d'hommes & de ſpectateurs; comment eſt-il poſſible que dans un ſi vaſte théâtre on n'eût trouvé aucun cadavre, tandis qu'on en a découvert à Stabia, qui étoient très-bien conſervés? Or il eſt conſtant que dans le théâtre d'Herculanum on n'a pas même trouvé un ſeul os de ſquélette.

Stabia, nommée autrefois *Stabiæ* au plurier, étoit ſituée à une diſtance encore plus grande du Véſuve que Pompeii, mais non dans l'endroit où eſt aujourd'hui *Caſtellamare*, comme le prétend Cluvier; car *Caſtellamare* eſt ſur le bord de la mer, & *Stabia*, ſuivant Galien, en étoit éloignée de huit ſtades. Elle étoit ſituée dans le terrein qu'occupe à préſent *Gragnano*, ce qui s'accorde avec la diſtance que lui aſſigne *Galien*. Cette ville fut détruite par Sylla dans la guerre des Marſes; & du tems de Pline on n'y voyoit plus que des maiſons de plaiſance.

Plus loin & vers Sorrento auprès de Prayano (n) on découvrit il y a cinq ans des appartemens ſoûterreins, mais le travail n'a pas été continué, pour ne pas multiplier le

(m) Dio. p. 1095. l. 39. Edit. Reimar.

Καὶ προσίτι (λίθοις ἀμύθητος) ἡ πόλις ἀφ' ὅλης τοῦ, τε Ἡρκουλάνου & Πομπηίας ἐν θεάτρῳ τῷ ἐκείνων αὐτῆς καθημένων καθίχωσε.

(n) Sur la Carte qui eſt à la tête du premier Volume de Peintures d'Herculanum, ce lieu eſt nommé *Maiano*.

nombre des travailleurs ; on en a muré l'entrée, & la fouille a été remiſe à un autre tems.

SECONDE PARTIE.

QUANT au ſecond article qui regarde le renverſement des lieux dont je vous entretiens, je n'ai point entrepris d'en retracer l'hiſtoire d'après les anciens Ecrivains, mais je vais tâcher d'en donner une idée d'après les remarques que j'ai été à portée de faire.

Ce n'eſt point la lave ou le torrent de feu produit par les pierres liquéfiées, qui a inondé immédiatement Herculanum : cette ville commença à être couverte par la cendre ardente de la montagne, & enſuite par les torrens d'eau qui, outre la cendre ſous laquelle la ville fut immédiatement enſévelie, entraînoient dans leur cours, & dépoſoient ſur cette ville toutes celles qui étoient déjà tombées ſur la montagne. Les premieres cendres étoient d'une ſi grande chaleur, qu'elles embrasèrent les poutres des maiſons qu'on a trouvées converties en charbon ; le bled & les fruits en devinrent tout noirs. Il faut que ces torrens n'ayent pas dirigé leur cours ſur Pompeii & ſur Stabia ; car dans ces deux endroits tout ſe trouve rempli d'une cendre lègere, nommée *Papamonté*. D'ailleurs la lave ne pouvoit pas couler à une ſi grande diſtance ; auſſi tout s'eſt-il beaucoup mieux conſervé dans ces deux Villes que dans celle d'Herculanum. Cette derniere après avoir diſparu ſous les cendres & avoir été inondée par les eaux, des torrens de laves & de feu ſortirent de leurs ſources, & en coulant très-lentement, ils ſe répandirent peu-à-peu au-deſſus, de façon qu'elle s'en trouve couverte comme d'une croûte. Lors de l'éruption terrible de 1631, arrivée à la ſuite d'un repos de cent ans, les cendres furent également accompagnées d'une lavaſſe.

On a lieu de conjecturer par le petit nombre de corps

morts, que les habitans eurent le tems de prendre la fuite; car on n'a trouvé aucun ſquélette ni à Portici, ni à Reſina, ni à Pompeii; ce n'eſt qu'à *Gragnano* ou à *Stabia*, qu'on a découvert trois corps de femmes, dont l'une, qui étoit ſans doute la ſervante des deux autres, portoit vraiſemblablement une petite caſſette de bois qui s'eſt trouvée placée à ſes côtés, & qui, lorſqu'on a voulu y toucher, eſt tombée en pouſſiere. Les deux autres avoient des braſſelets & des pendans d'oreilles d'or, qu'on voit dans le Cabinet. Voilà la raiſon, pour laquelle on n'a découvert que quelques Médailles d'or & quelques Pierres gravées & très-peu de meubles précieux, car les effets de quelque valeur avoient été retirés par les habitans avant leur fuite: auſſi les chambres de la plûpart des maiſons ont-elles paru preſque entiérement démeublées. On a trouvé dans un appartement un coffre de fer jetté en travers ſur le plancher: les travailleurs perſuadés qu'ils y trouveroient des effets conſidérables, & que cette découverte leur vaudroit une gratification, furent trompés, car le coffre étoit vuide. La fuite des habitans de Pompeii fut très précipitée: on en peut juger par la quantité des uſtenſiles peſans qu'on a déterrés loin des maiſons, & qui avoient probablement été abandonnés en fuyant.

Les fouilles de cette dernière Ville prouvent qu'elle avoit ſubi bien plus anciennement les éruptions du Véſuve: mais les Anciens n'en avoient que de foibles idées, qui n'étoient établies que ſur les ſcories que la montagne leur préſentoit; cependant il leur auroit été poſſible de s'en mieux aſſûrer. Strabon a jugé des embraſemens de cette montagne par ſon terrein cendré, & par des cavernes remplies de pierres de la même couleur, & qui paroiſſoient avoir été calcinées. Diodore ne dit rien autre choſe, ſinon que l'on trouve ſur cette montagne des marques d'embraſemens anciens. Et Pline, à qui l'éruption de cette montagne a coûté la vie, parle dans deux endroits du Véſuve, ſans faire mention de ſes feux; de ſorte

qu'il paroît que la nature de cette montagne lui a été également inconnue. La preuve la plus forte en faveur de mon opinion eſt la terre brûlée, mêlée de ſcories, ſur laquelle toute la ville de Pompeii eſt bâtie, terre qui s'appelle aujourd'hui *Terra di fuoco*. Cet indice auroit dû ſuffire, pour avertir ceux qui fouilloient la terre en ces endroits, dans le deſſein d'y jetter les fondemens de quelques bâtimens, que le Véſuve y avoit fait très-anciennement des ravages. De plus, les rues ſoit d'Herculanum ſoit de Pompeii, ſont pavées de grandes pierres de laves, qui ſe diſtinguent des autres cailloux & pierres dures par un mélange particulier & par de petites taches blanches ſur un fond noir tirant ſur le gris & forment une eſpèce de pierre qui ne paroît pas avoir été connue des Anciens. On a tiré d'Herculanum une ſeule de ces pierres pour la placer dans le Cabinet de Portici; elle eſt large de deux palmes trois pouces ſelon la meſure Romaine. Le Pere *de la Torre*, dans ſa deſcription du Véſuve auroit pû citer avec utilité le pavé de laves que l'on trouve dans les villes abîmées; & ce témoignage ſeul lui auroit appris que la lave d'aujourd'hui n'eſt pas plus dure que celle des tems anciens; cet Auteur (°) raiſonne bien, mais l'expérience le contredit ſouvent. Les morceaux de laves que l'on voit employés dans les bâtimens de Pompeii, prouvent encore qu'il y a eu des éruptions antérieures au règne de Titus.

TROISIEME PARTIE.

APRE'S avoir établi la poſition des lieux enſévelis, & fait voir comment l'attériſſement s'en étoit fait, je vais donner une Relation de leur découverte que je ſuivrai dans tous les tems, & que j'amenerai juſqu'à celles qui ſe ſont faites de nos jours.

(°) *Storia del Veſuvio*, c. 5. § 122. p. 98. & dans la Traduction françoiſe de ce Livre p. 232.

On a trouvé en creuſant, des traces manifeſtes d'une découverte ou plûtot d'une fouille qui a précédé de beaucoup celle qu'on a faite en dernier lieu à Herculanum. Ces fouilles anciennes ſont marquées ſur la Carte de ces Villes ſoûterreines, qui a été dreſſée par les ordres du Roi, & que j'ai eu l'avantage d'examiner. Ce ſont des conduits ſouterreins travaillés & creuſés avec peine, & qui indiquent ſi clairement leur objet, qu'ils ne peuvent laiſſer de doute ſur leur deſtination ; ils ne permettent pas d'eſpérer qu'on puiſſe jamais découvrir tout ce que la montagne a enſéveli. Il y a une Inſcription qui ſemble déſigner ces anciennes recherches ; elle a déjà été imprimée, mais le jour qu'elle peut répandre ſur la matière dont il eſt queſtion, m'engage à la rapporter de nouveau :

SIGNA TRANSLATA EX ABDITIS
LOCIS AD CELEBRITATEM
THERMARUM SEVERIANARUM
AUDENTIUS SÆMILANUS V. C. CON.
CAMP. CONSTITUIT. DEDICARIQUE PRECEPIT. (ſic)
CURANTE T. ANNONIO CRYSANTIO V. P.

Fabretti, qui a publié cette Inſcription tirée d'un manuſcrit ([p]), & qui l'explique dans ſes notes ([q]), convient qu'il n'entend pas le commencement. Mazocchi ([r]) fait le même aveu : il prétend qu'il eſt queſtion des Bains de Rome commencés par *Septimius Severus*, & achevés par *Antonius Caracalla*, ſon fils & ſon ſucceſſeur ; c'eſt de-là que ces bains, qui s'appelloient autrefois, ainſi qu'aujourd'hui *Antoniana*, ſont cependant nommés plus communément bains de *Caracalla*. On ignoroit l'endroit où l'on

([p]) Inſcript. p. 280. n. 173. = ([q]) ibid. p. 334. = ([r]) De Theat. Camp. p. 170.

avoit découvert cette Inſcription : Martorelli la trouva chez un Sculpteur à Naples au moment que la ſcie étoit placée pour employer ce marbre à un autre uſage ; par conſéquent elle a rapport à des évenemens arrivés à Naples ou aux environs. Ainſi ce Sçavant eſt d'opinion (*) que *Signa tranſlata ex abditis locis* ne peut convenir qu'à des Statues tirées des villes enſévelies, & particulierement d'Herculanum. Quant aux bains de Sévère il n'entend pas ceux de Septimius Severus, mais les bains de l'Empereur Alexandre Sévère, & cependant il cite Spartien, qui parle & qui ne peut parler que du premier, par la raiſon que ſon Hiſtoire ne deſcend pas juſqu'au dernier, il auroit dû s'en rapporter à Lampridius qui parle des bains *Alexandriens* de Rome. Martorelli dit de plus ; nous ſçavons qu'Audentius Sæmilanus, Perſonnage Conſulaire, a vécu au tems de Sévère ; mais il ne dit pas quel Sévère, & ne cite point l'Auteur d'où il a tiré ce paſſage. C'eſt dans ces Bains de Rome, que les Statues d'Herculanum furent tranſportées, & placées par l'Architecte Chryſanthus. Ainſi l'Inſcription & les anciens Conduits ſouterreins faits à Herculanum & découverts depuis peu, s'expliquent mutuellement Bientôt après, le ſouvenir de ces Tréſors enſévelis fut effacé de la mémoire des hommes par la barbarie & l'ignorance qui couvrirent la face de l'Europe.

Un Puits que le Prince d'Elbeuf fit creuſer à une médiocre diſtance de ſa maiſon, donna lieu à la découverte actuelle : ce Seigneur avoit fait bâtir cette maiſon pour en faire ſon ſéjour ; elle étoit ſituée derriere le Couvent des Franciſcains, à l'extrémité & ſur le roc de la Lave auprès de la mer ; elle paſſa enſuite à la maiſon *Falletti* de Naples, de qui le Roi d'Eſpagne à préſent régnant, l'acheta pour y prendre le plaiſir de la pêche. Le Puits en queſtion avoit été creuſé auprès du jardin des Auguſtins déchauſſés ; il fallut percer à travers les laves, & le tra-

(*) *In additam, ad Reg. Thec. Calamar*, p. 37.

vail

vail ayant été continué jusqu'au tuf, l'on trouva sous les Cendres du Vésuve, trois grandes Statues de femmes drappées, sur lesquelles le Vice-Roi Autrichien ayant formé de justes prétentions, il les fit conduire à Rome, où elles furent réparées, & il les donna au Prince Eugène, qui les fit placer dans son jardin de Vienne. Après sa mort, son héritière vendit ces trois Statues (t) au Roi de Pologne, pour six mille écus ou florins (c'est ce que je ne sçais pas au juste). Sept ans avant mon départ pour l'Italie, ces Statues étoient placées dans un Pavillon du grand jardin Royal hors de la ville de Dresde, en compagnie des Statues & des Bustes du Palais de Chigi, que feu Auguste Roi de Pologne avoit achetés la somme de soixante mille écus. Cette collection étoit jointe à des monumens antiques, que M. le Cardinal Alexandre Albani lui céda pour dix mille écus.

Cette découverte donna occasion de défendre au Prince d'Elbeuf de continuer la fouille qu'il avoit commencée, & l'on fut plus de trente ans sans y penser; enfin le Roi d'Espagne devenu paisible possesseur de ce Royaume qu'il avoit conquis, fit choix de Portici pour y passer le Printems. Le Puits subsistoit encore; & par ordre du Roi on poussa les fouilles plus loin, jusqu'à ce qu'on trouvât des traces de bâtimens; le Théâtre fut le premier découvert: on voit encore à présent ce Puits percé au travers des laves; il tombe au milieu du Théâtre, qui ne reçoit du jour que par cette ouverture. Une Inscription que l'on trouva, où se lisoit le nom de la ville d'Herculanum, donna des lumières sur le lieu où l'on fouilloit, & détermina à poursuivre les fouilles soûterreines.

La direction de ce travail fut confiée à un Ingénieur Espagnol nommé *Roch Joachim Alcubierre*, qui avoit suivi

(t) Ces trois Statues se trouvent gravées dans le Recueil des Marbres antiques qui sont à Dresde, dans la Galerie du Roi de Pologne; ouvrage qui a été publié en 1733 par le Baron Leplat. Nous apprenons avec chagrin qu'elles ont péri dans la derniere Guerre.

le Roi: il eſt actuellement Colonel & Chef du corps des Ingénieurs de Naples. Cet homme, qui avoit auſſi peu de rapport avec les antiquités que la Lune en a avec les Ecreviſſes, comme dit le proverbe Italien, a cauſé par ſon peu de capacité la perte de pluſieurs belles choſes. Un ſeul exemple ſervira de preuves. On découvrit une grande Inſcription publique: j'ignore ſi elle étoit placée ſur le Théâtre ou ſur un autre bâtiment, mais les lettres dont elle étoit compoſée, étoient de bronze & hautes de deux palmes; il fit arracher ces lettres du mur, ſans avoir fait copier auparavant l'Inſcription: on les jetta toutes pêle-mêle dans un panier, & elles furent préſentées au Roi dans cette confuſion. On demandoit d'abord ce que ces lettres pouvoient ſignifier, & perſonne ne ſe trouva en état de le dire. Expoſées pendant pluſieurs années dans le Cabinet, chacun pouvoit les arranger à ſa fantaiſie & quelqu'un crut y voir ces deux mots IMP. AUG. Je rapporterai dans la ſuite, comment on s'eſt conduit à l'égard du Char de bronze, à quatre chevaux, en conſéquence des ordres de cet Ingénieur.

Don *Roch* étant parvenu avec le tems à un grade plus élevé, la ſous-inſpection & la conduite des fouilles furent confiées à un Suiſſe nommé *Charles Weber*, à préſent Major; c'eſt à cet homme intelligent, qu'on doit toutes les bonnes opérations qui ont été faites dans la ſuite. Son premier ſoin fut de lever un plan exact des Conduits ſoûterreins & des Bâtimens découverts. Il rendit ce Plan intelligible, en y joignant des développemes qui donnoient en détail toute la Découverte: l'ancienne ville s'y fait voir dégagée de toute la terre qui la couvre. L'intérieur des bâtimens, les appartemens, & les jardins, ainſi que les endroits particuliers, où chaque choſe s'eſt trouvée, s'y préſentent à nos yeux tels qu'ils paroîtroient s'ils étoient entierement découverts. Mais on ne fait voir ces Plans à perſonne.

L'heureux ſuccès des travaux entrepris à Hercula-

num engagea à faire des recherches en d'autres endroits, & l'on eut bientôt la véritable ſituation de l'ancienne Stabia. On découvrit à Pompeii les vaſtes reſtes d'un amphithéâtre : ils étoient placés ſur une colline, & avoient toujours été viſibles hors de terre. On fouilla dans ces deux endroits ; mais avec beaucoup moins de dépenſe qu'à Herculanum, car on n'avoit point l'obſtacle des laves à ſurmonter. On ne travaille nulle part avec plus de confiance qu'à Pompeii, parce qu'on eſt aſſuré qu'on marche pas à pas dans une grande ville, & qu'on a trouvé la principale rue, dont la direction eſt en ligne droite. Cependant malgré toute la certitude où l'on eſt de trouver des tréſors inconnus à nos ancêtres, les travaux ſont pouſſés avec beaucoup d'indolence & de lenteur ; l'on n'a diſtribué que cinquante hommes dans tous les lieux ſoûterreins, en comptant même les eſclaves d'Alger & de Tunis : pour déterrer une auſſi grande Ville que Pompeii, je ne trouvai dans mon dernier voyage que huit hommes au travail.

La méthode qu'on pratique dans les fouilles eſt telle, qu'il n'eſt gueres poſſible que la plus légere portion de terrein échappe aux recherches des travailleurs. On fait une tranchée principale qu'on pouſſe en ligne droite ; à meſure qu'on avance, on fouille ſur la droite un eſpace en quarré de ſix palmes dans tous ſes ſens ; & après avoir fait le déblai des terres on fouille vis-à-vis un terrein de la même étendue, & la terre de cette nouvelle fouille eſt tranſportée dans l'eſpace qui eſt vis-à-vis & que l'on vient de quitter, & ainſi de ſuite. On obſerve cette méthode non-ſeulement pour diminuer les dépenſes, mais encore pour ſoûtenir les terres ſupérieures par ces décombres.

Je ſçais que les Etrangers & les Voyageurs qui ne voyent, ou qui ne peuvent examiner toutes ces opérations qu'en paſſant, ſouhaiteroient que rien ne fût comblé, & qu'il fût poſſible de voir comme dans le Plan dont j'ai parlé, l'enſemble de toute la Ville ſoûterreine d'Herculanum. On blâme le mauvais goût de la Cour & de ceux

qui ſont à la tête des travaux ; mais c'eſt un jugement porté d'après les premières impreſſions, qui ne ſont fondées ni ſur un examen raiſonné de la nature du lieu, ni ſur d'autres circonſtances. Je ſuis du ſentiment des Etrangers à l'égard du Théâtre : l'opération étoit poſſible & la découverte en méritoit bien la dépenſe. Je ne puis donc approuver que l'on ſe ſoit contenté de découvrir les ſiéges, qu'il étoit aſſez facile de ſe repréſenter d'après tant de Théâtres anciens, tandis qu'on a laiſſé la Scêne même couverte & enſévelie ; cette partie étoit cependant la plus eſſentielle, & celle dont nous n'avons aucune connoiſſance bien préciſe & bien nette. Il eſt vrai qu'on a commencé à travailler pour donner cette ſatisfaction aux Curieux & aux Sçavans, & que les dégrés qui conduiſent de l'Arène (ou Parterre) à la Scêne, ſont déjà découverts. Ainſi on peut eſpérer qu'avec le tems, on pourra, au moins ſous terre, jouir entièrement du Théâtre d'Herculanum.

Quant à la découverte de la ville entière, je prie ceux qui formeroient ce ſouhait, de penſer que les maiſons ayant été écraſées par le poids énorme des laves, on n'en verroit guere que les quatre murailles. D'ailleurs comme on a coupé & enlevé des parties de murs, qui ſe ſont trouvés chargés de peintures, pour ne les pas laiſſer expoſées à l'air & à la pluie, on verroit les plus belles maiſons détruites & délabrées, tandis que les plus communes paroîtroient plus entières & mieux conſervées. Je laiſſe à penſer l'excès de dépenſe dans laquelle on ſe ſeroit engagé, ſi l'on eût entrepris de faire ſauter les laves, & fouiller & enlever toutes les terres. Et quel avantage pourroit-on s'en promettre ? celui de préſenter de vieilles murailles délabrées, ſans autre objet que de ſatisfaire un déſir mal entendu de quelques Curieux : il faudroit ſacrifier une ville bien bâtie & très-peuplée pour expoſer au jour une ville ruinée ou plutôt un monceau de pierres. Mais à s'en tenir à la découverte entière du Théâtre, on ne perdroit que le ſeul jardin des Auguſtins déchauſſés ſous lequel il eſt ſitué.

Ceux qui désirent voir entièrement les quatre murailles découvertes des maisons qui ont été autrefois ensévelies, peuvent aller à Pompeii ; mais la paresse retient. Les Anglois seuls sont capables de faire une pareille démarche. On peut ruiner le terrein, le bouleverser à Pompeii sans rien risquer, car toute la ville est couverte d'une terre très-peu fertile ; il est vrai qu'anciennement ce Canton produisoit le Vin le plus délicieux, mais les Vignobles qu'on y voit aujourd'hui sont très-médiocres ; leur entière destruction ne causeroit pas un grand dommage au pays. J'ajoûterai qu'on est exposé dans cette contrée plus qu'en aucun autre endroit à des exhalaisons dangereuses auxquelles on a donné le nom de *Muffeta*, & qui dessèchent toutes les productions de la terre ; j'en ai fait l'observation sur un grand nombre d'ormes que j'avois vûs en bon état cinq ans auparavant. Ces exhalaisons précédent assez généralement l'éruption prochaine de la montagne, & commencent par se faire sentir dans les soûterreins : on en fit la malheureuse expérience peu de jours avant la dernière éruption ; il y eut quelques habitans qui tomberent morts en entrant dans leurs caves.

On voit par ces détails sur la manière dont on se gouverne dans ces travaux, qu'une si grande nonchalance doit laisser encore à nos descendans un beau champ à de nouvelles fouilles & à de nouvelles découvertes. Avec des dépenses moins considérables on découvriroit peut-être des trésors aussi précieux, si l'on vouloit fouiller à Pozzuolo, à Baya, à Cuma & à Misenum, car les maisons de campagne les plus somptueuses des Romains y étoient situées. Mais la Cour se contente des Découvertes actuelles, & il est expressément défendu à qui que ce soit de faire ailleurs aucune excavation d'une certaine profondeur. Il est certain qu'il y a dans les Cantons que je viens d'indiquer des bâtimens inconnus ; on en peut juger par l'exemple suivant : un Capitaine Anglois, qui resta à l'ancre il y a deux ans dans ce parage, découvrit au-dessous de Baja une

grande & ſuperbe Salle, à laquelle on ne pouvoit aborder que par eau, & dans laquelle on voyoit encore de magnifiques ouvrages de ſtuc. Je n'ai été inſtruit de cette découverte, dont j'ai vû les deſſeins, que depuis mon retour de Naples. M. Adam, d'Edimbourg en Ecoſſe, m'en fit les détails : c'eſt un Amateur des Arts, & particulierement de l'Architecture, qui ſe propoſe de faire un voyage dans la Grèce & dans l'Aſie mineure.

QUATRIEME PARTIE.

PREMIERE SECTION.

JUSQU'A préſent je n'ai parlé que de la découverte & de la maniere dont on y procéde ; il s'agit maintenant de faire connoître plus particulierement les objets qui ont été découverts : je répéte ici ce que j'ai déja dit, que non-ſeulement je ne ferai pas mention de tout, mais que je garderai le ſilence ſur les choſes dont j'ai parlé dans mes autres ouvrages.

Je parcourrai en premier lieu les lieux ſouterreins mêmes ; & je donnerai une idée des Edifices, que je comprendrai ſous le nom générique de *Découvertes immobiles* (u) ; je ferai les remarques néceſſaires ſur ce qui concerne l'Architecture : je ne négligerai ni les bâtimens les plus ſimples, ni les moindres habitations ; ce que les terres ou les laves ont couvert ſera mis au grand jour ; je n'obmettrai rien de ce qu'il m'a été poſſible de ſçavoir à l'égard des objets dont on fait le plus de myſtère. Aucun des Monumens les plus conſidérables, expoſés dans le cabinet de Portici, Tableaux, Statues, Buſtes & petites Figures, ne m'échapperont ; j'aurai ſoin d'y joindre quelques Inſcriptions ; & après avoir parlé des Meubles & des Uſtenſiles, je finirai par le détail des Manuſcrits qu'on a découverts. Mais

(u) L'Auteur, en s'exprimant ainſi, veut dire que ces Monumens ſont de nature à ne pouvoir être tranſportés hors de place.

avant que de commencer je dois prévenir le Lecteur que le palme de Naples, dont j'ai presque toujours suivi la mesure, est plus grand de deux pouces que le palme Romain (x).

Le Théâtre de la Ville d'Herculanum, en partant de la date de sa découverte, & eu égard à sa magnificence, est le premier & le principal des Monumens qui sont restés en place. Il a dix-huit rangs de siéges; la largeur de chacun est de quatre palmes Romains, & la hauteur d'un palme: ces siéges sont taillés dans le tuf, & ne sont point formés de pierres dures, comme le prétend Martorelli. Au-dessus de ces siéges s'élève un Portique sous lequel il y avoit trois autres rangs de siéges. Entre les siéges inférieurs il y a sept dégrés particuliers pour la commodité des Spectateurs (y); ce sont ceux qu'on appelloit *Vomitoria*. Le siége le plus près du sol décrit un demi-cercle de soixante-deux palmes de Naples de diametre; l'on a supputé, qu'en accordant un palme & demi par personne, que ce Théâtre pouvoit en contenir trente mille cinq cents assises, indépendamment de ceux qui avoient leurs places dans l'Arène ou la *Platea* (z). Cette place intérieure étoit anciennement pavée de carreaux très-épais de marbre jaune antique; l'on en voit encore des restes en plusieurs endroits. Les Portiques pratiqués dans l'étage au-dessous des siéges, étoient carrelés de marbre blanc, & la corniche qui regne autour du portique supérieur, & qui subsiste encore, est également de marbre.

Au-dessus du Théâtre il y avoit un Quadrige, c'est-à-dire, un char attelé de quatre chevaux: la Figure placée dans le char étoit de grandeur naturelle: ce monument étoit de bronze doré; & l'on voit encore la base de marbre blanc sur laquelle il étoit assis. Quelques personnes

(x) Chaque palme Napolitain est d'environ dix pouces pied de Roi.

(y) C'est-à-dire, pour donner, à ceux qui assistoient aux Spectacles, la facilité d'arriver à leurs places, & celle d'en sortir.

(z) C'est la partie que Vitruve nomme *l'Orchestre*, & qui répond à celle que nous appellons dans nos Théâtres le *Parterre*.

aſſurent qu'au lieu d'un char à quatre chevaux il y en avoit trois à deux chevaux chacun : variété dans les rapports qui prouve le peu d'intelligence & de ſoin de ceux qui ont conduit cette fouille. Ces ouvrages de Sculpture, comme on le croira ſans peine, avoient été renverſés par la lave, écraſés & mutilés ; cependant quand on les a découverts, toutes les piéces en exiſtoient encore. Mais, de quelle façon s'eſt-on conduit lorſqu'on a recueilli ces précieux débris ? On les mit pêle-mêle ſur un charriot ; qui les tranſporta à Naples ; on les déchargea dans la cour du Château, où ils furent jettés indiſtinctement dans un coin. Ce métal demeura longtems dans cet endroit regardé comme de la vieille ferraille ; ce ne fut que lorſqu'on ſe fût apperçu que pluſieurs morceaux manquoient, pour avoir été dérobés, qu'on réſolut de mettre en honneur ce qui en reſtoit ; & voici en quoi l'on fit conſiſter cet honneur : on fondit une grande partie du métal pour former en grand les deux Buſtes du Roi & de la Reine. Je devine aiſément quel a été le ſort de ces deux morceaux qu'on ne m'a point montrés, & qui ſont en effet devenus inviſibles ; l'on eut ſoin de les mettre à l'écart lorſqu'on commença à rougir d'une négligence vraiement impardonnable. Les reſtes du char, des chevaux & de la figure, furent enfin envoyés à Portici, & placés dans les ſoûterreins du Château pour être entierement ſouſtraits aux yeux du Public. Longtemps après, l'Inſpecteur du Cabinet propoſa de compoſer au moins un cheval des piéces qui ſubſiſtoient encore : on y conſentit. Des Fondeurs qu'on avoit fait venir de Rome pour des travaux de ce genre furent employés à cette opération ; mais on ne put trouver toutes les piéces néceſſaires pour compoſer un ſeul cheval ; l'on fut obligé de fondre de nouveau ce qui pouvoit manquer, & l'on eſt parvenu à former un aſſez beau cheval, qui a été placé dans la cour intérieure du Cabinet : on lit ſur ſon piédeſtal de marbre, l'inſcription

l'inſcription ſuivante en lettres de bronze doré, de la compoſition du célèbre Mazocchi :

EX. QUADRIGA. AENEA.
SPLENDIDISSIMA
CUM. SUIS. JUGALIBUS
COMMINUTA. AC. DISSIPATA
SUPERSTES. ECCE. EGO. UNUS.
RESTO.
NONNISI. REGIA. CURA.
REPOSITIS. APTE. SEXCENTIS
IN. QUAE. VESUVIUS. ME.
ABSYRTI. INSTAR.
DISCERPSERAT.
MEMBRIS.

On pourroit critiquer le mot SEXCENTIS, qui eſt employé pour déſigner un nombre indéterminé, mais qui eſt ici trop étendu, car il n'y avoit certainement pas cent morceaux. On pourroit auſſi reprendre la Métaphore INSTAR ABSYRTI : elle eſt ici ſuperflue, & même elle n'eſt point admiſe dans le ſtyle lapidaire ; d'ailleurs l'inverſion des mots depuis *Sexcentis* juſqu'à *Membris* eſt trop hardie & trop Poëtique.

Ce cheval, bien ou mal rapetaſſé, paroiſſoit d'abord être d'un ſeul jet ; mais comme il eſt bien difficile de marier une nouvelle fonte avec un fragment de métal anciennement caſſé, les aſſemblages n'ont point tenu ; il s'y eſt fait des ouvertures dans les joints ; de façon qu'une grande pluye étant tombée dans le mois de Mars 1759, (j'étois alors ſur les lieux) l'eau pénétra par les joints entr'ouverts, & le cheval devint hydropique. On chercha tous les moyens de cacher au public la honte d'une

réparation ſi mal adroitement faite, on ferma la cour du Cabinet pendant trois jours qu'on employa à retirer l'eau qui s'étoit introduite dans le ventre du cheval. Il eſt demeuré à ſa place ſans avoir reçu aucun autre ſecours, qu'il auroit été difficile de lui adminiſtrer. Telle eſt l'hiſtoire du char à quatre chevaux de bronze doré, qui étoit originairement placé ſur le ſommet du Théâtre d'Herculanum.

On voyoit un Temple de forme ronde auprès du Théâtre, & l'on croit qu'il étoit conſacré à Hercule : on a enlevé de deſſus les murs intérieurs de ce Temple les plus grandes Peintures qui ſe trouvent gravées dans le premier volume (a). Une des principales repréſente Théſée, à qui les jeunes garçons & les jeunes filles d'Athènes baiſent les mains à ſon retour de Crète, après qu'il eut tué le Minotaure; & ce morceau donne exactement le trait circulaire que décrivoit, par ſon plan, le mur ſur lequel la peinture étoit appliquée. Les autres ſujets ſont, la naiſſance de Thélephus, Chiron & Achilles, Pan & Olympus.

Le Théâtre & le Temple faiſoient partie de la Place publique de la Ville, où l'on a trouvé les Statues Equeſtres du vieux & du jeune *Nonius Balbus* : cette dernière Statue étant la mieux conſervée, a été la première que l'on a réparée & que l'on a poſée dans le veſtibule du Palais du Roi, ſous un chaſſis de verre. On a placé l'autre Statue Equeſtre vis-à-vis de celle-ci; mais le lieu qu'elle occupe n'eſt pas encore entierement achevé de bâtir. La gravûre d'une de ces deux Statues, quoique deſſinée de mémoire, telle qu'on la voit dans les *Symbolæ litterariæ* de *Gori*, en préſente une idée aſſez juſte.

Il y avoit près de cette Place publique une *Villa* ou Maiſon de campagne, avec un jardin qui en dépendoit, & cette Maiſon s'étendoit juſqu'à la Mer. C'eſt là qu'ont été trouvés les Manuſcrits dont il ſera parlé dans la ſuite, & qu'on a pareillement découvert les Buſtes de

(a) Ce premier volume eſt celui qui a été publié par ordre du Roi d'Eſpagne, & qui contient la premiere partie des Peintures d'Herculanum.

marbre placés dans les anti-chambres de la feue Reine, & quelques belles Statues de Femmes en bronze. Il faut remarquer qu'en général les bâtimens de cette Maiſon de campagne, ainſi que ceux de pluſieurs habitations de particuliers de ce canton & des environs, n'ont jamais eu qu'un étage. Cette maiſon de campagne renfermoit une grande piéce d'eau, longue de 252 palmes de Naples, & large de 27, dont les deux extrémités ſe terminoient en portion de cercle. A l'entour de cet étang, il y avoit ce que nous nommons des compartimens (b) de jardin; & il régnoit tout le long de l'enceinte un rang de colonnes de brique, revêtues d'une couche de ſtuc, au nombre de 22 ſur le côté le plus long, & de 10 dans la largeur. Ces colonnes portoient des ſolives appuyées par un bout ſur le mur de clôture du jardin, ce qui formoit une feuillée ou berceau autour de l'étang (c). On trouvoit ſous cet abri des cabinets (d) de formes différentes, ſoit pour la converſation, ſoit pour prendre le bain: les uns en demi-cercle, les autres quarrés par leur plan; & les Buſtes, ainſi que les figures de femmes en bronze, dont j'ai parlé, étoient placés alternativement entre les colonnes. Un canal d'une médiocre largeur circuloit le long de la muraille du jardin, & une longue allée conduiſoit au dehors à un cabinet ou pavillon d'été de forme ronde, & percé de toutes parts, lequel s'élevoit de vingt-cinq palmes de Naples au-deſſus du niveau de la Mer: au ſortir de la longue allée on montoit quatre marches, & l'on parvenoit enſuite au pavillon où l'on a trouvé ce beau pavé de marbre d'Afrique & de jaune antique que j'ai déjà annoncé, & dont je parlerai encore lorſque je décrirai la ſeconde chambre du cabinet de Portici, dans laquelle il eſt

(b) L'Auteur veut ſans doute parler de Parterres ou de Boſquets.

(c) Les Anciens mettoient volontiers de ces ſortes de Berceaux dans leurs Jardins. Le ſecond volume des Peintures d'Herculanum, qui a paru en 1760, en fournit plus d'un exemple; l'on en trouvera pareillement des repréſentations dans la 30e. Planche des Peintures du Tombeau des Naſoni.

(d) La diſpoſition & la figure de ces piéces quadre avec celles des Bâtimens employés aux mêmes uſages dans les anciens Thermes à Rome.

actuellement placé. Vingt-deux bandes formant autant de cercles qui diminuent de diametre à meſure qu'ils approchent du centre, où l'on voit une grande roſe, en deſſinent le compartiment, & il a vingt-quatre palmes Romains de diametre. Lorſqu'on l'a découvert il étoit entouré d'une bordure de marbre blanc, dont la largeur étoit d'un palme & demi de Naples, & qui ſailloit preſque d'un demi-palme au-deſſus du ſol. Cet ouvrage, comme je l'ai dit plus haut, (*) étoit couvert de laves du Véſuve, de l'épaiſſeur de 102 palmes de Naples. Il y avoit dans le voiſinage, & toujours dépendant de la même maiſon de campagne (on me l'a du moins rapporté ainſi), une petite chambre, ne recevant aucun jour, dont l'étendue étoit d'environ cinq palmes en tous ſens, & la hauteur de douze. La peinture qu'on en a enlevée & où ſont repréſentés des ſerpens, pourroit faire croire que ce lieu étoit deſtiné aux myſtères ſuperſtitieux d'*Eleuſis*; & ce qui rend cette conjecture plus vraiſemblable, eſt un très-beau Trépied de bronze qui s'y eſt trouvé. On n'a découvert juſqu'à préſent aucun autre édifice conſidérable à Herculanum.

Quant aux Monumens du même genre que préſente la Ville de Pompeii, je me bornerai à un petit Temple ou Chapelle quarrée, que l'on découvrit en 1761. Ce Temple étoit dépendant d'une grande Maiſon de campagne ou *Villa*. Le fronton chargé de différentes ſortes de feuillages, en étoit porté ſur quatre colonnes maçonnées & enduites de ſtuc, dont le diametre étoit d'environ un palme & demi, & la hauteur de ſept palmes ſept pouces, & dont le fuſt étoit orné de cannelures. On en voit une dans la cour du cabinet de Portici. Le Temple étoit élevé de deux marches, & dans l'entre-colonnement du milieu, qui étoit beaucoup plus large que les autres, il y avoit intérieurement trois autres marches circulaires qui conduiſoient au pavé du Temple, & qui faiſoient que cet entre-colonnement s'élevoit de la hau-

(*) Page 5.

teur des trois marches au-deſſus du plan des colonnes : ces marches étoient revêtues de carreaux d'un marbre commun appellé *Cipolino*. On trouva dans l'intérieur de ce petit Temple une Diane, de travail Etruſque, placée ſur un piédeſtal également de marbre. Devant le Temple, vers l'angle ſur la droite, il y avoit un autre Temple rond ; de l'autre côté un puits ; & vis-à-vis du Temple, une citerne, dans les encoignures de laquelle on avoit ménagé quatre puits, ou plutôt des ouvertures pour puiſer l'eau plus commodément. Le ſeul bâtiment à deux étages qu'on ait trouvé, depuis qu'on travaille aux fouilles, eſt dans ce lieu, & on peut le voir maintenant à découvert. J'étois en cet endroit dans le mois de Février 1762 avec l'Inſpecteur du cabinet, lorſque les ouvriers dégageoient une chambre remplie de peintures, & qu'ils étoient occupées à décombrer une eſpèce de buffet couvert de marbre. L'on y a trouvé un cadran ſolaire.

On a découvert à *Gragnano*, qui eſt l'ancienne *Stabia*, une *Villa* ou Maiſon de campagne, qui reſſembloit aſſez à celle d'Herculanum. Au milieu du Jardin étoit pareillement une piéce d'eau diviſée en quatre parties égales, communiquant entr'elles par autant de petits ponts chacun d'une arche. Autour de la place, on voyoit ſur l'un des côtés dix compartimens ; ſur l'autre côté, dix cabinets pour converſer ou pour ſe baigner, tantôt de forme hémicycle, & tantôt quarrée, leſquels ſe ſuivoient alternativement, ainſi qu'à Herculanum. Les uns & les autres, tant les cabinets que les compartimens de parterre étoient accompagnés d'un berceau conſtruit de la même manière que celui dont j'ai parlé, & porté ſur le devant par des colonnes ſemblables. Le jardin étoit environné d'un canal, tant en dedans que hors du mur de clôture : il ſervoit, ſelon les apparences, à conſerver l'eau de pluye, car on ne trouve ici aucuns veſtiges d'aqueducs, & dans cette contrée on ne faiſoit ſans doute uſage que de l'eau de pluie ; ce qui le confirme, c'eſt qu'on a trouvé dans

l'*Atrium* ou veſtibule de cette Maiſon de campagne une grande citerne. L'énorme Réſervoir d'eau, nommé *Piſcina mirabilis*, lequel étoit deſtiné pour le ſervice de la Flotte Romaine près de *Miſenum*, ſe rempliſſoit d'eau de pluye que les ſoldats y venoient chercher, pour la tranſporter ſur les Vaiſſeaux, comme on peut le conjecturer, par l'inſpection de quelques tuyaux qui ſe trouvent en haut, & par leſquels on faiſoit probablement paſſer l'eau. Ce Réſervoir ſouterrein eſt porté par des piliers à égale diſtance les uns des autres, & qui forment cinq galleries voûtées, dont chacune a treize palmes Romains de largeur.

Quant aux différentes curioſités qui ſe conſervent dans le cabinet de *Portici*, on peut les diviſer en deux claſſes. La première contiendra les objets relatifs aux Arts, & les divers uſtenſiles; & la ſeconde, les Manuſcrits. Les Tableaux par leſquels je ferai commencer ma notice, ſont actuellement au nombre de plus de mille, tant grands que petits. Ils ſont tous encadrés ſous des verres, & quelques-uns des plus grands, comme le Théſée, le Téléphus, le Chiron & d'autres, ſont enfermés ſous des chaſſis vîtrés. La plûpart ſont peints en détrempe, ainſi qu'en ont averti les ſçavans qui en ont donné la Deſcription; un petit nombre eſt à freſque. Mais comme on croyoit dans le commencement que toutes les Peintures ſur les murailles étoient exécutées de cette dernière maniére, c'eſt-à-dire, à freſque, & que perſonne n'avoit mis la choſe en doute, on n'examina point les différences qui ſe trouvoient dans leur exécution. Un homme ſe préſenta pour lors avec un vernis, qui devoit, diſoit-il, conſerver ces Peintures: on en couvrit toutes celles qui avoient été découvertes; de ſorte qu'il n'eſt plus poſſible de diſtinguer la manière & les procédés que les anciens Artiſtes ont employés en les exécutant. Les plus belles de ces peintures répréſentent des Danſeuſes & des Centaures: leur proportion eſt d'environ un empan; elles ſont peintes ſur un fond noir, & ne peuvent être attribuées qu'à un grand

Maître, car elles ſont auſſi legères que la penſée, belles comme ſi elles avoient été tracées par la main des Graces. Les Peintures, dignes de tenir un ſecond rang, & qui peuvent même marcher de pair avec celles des Danſeuſes, ſont deux morceaux qui faiſoient pendans, & dont les figures ſont un peu plus grandes que les précédentes (f). On voit dans l'un de ces morceaux un jeune Satyre, qui veut donner un baiſer à une jeune Nymphe, & dans l'autre un vieux Faune amoureux d'un Hermaphrodite. On ne peut rien imaginer de plus voluptueux, ni qui ſoit peint avec plus d'art. On trouve encore nombre de Tableaux de fleurs & de fruits; & dans ce genre de Peinture on ne peut rien voir de plus accompli.

Si dans une Ville telle qu'Herculanum, & ſur les murailles des maiſons, il y avoit des morceaux de cette diſtinction, nous pouvons imaginer à quel point de perfection cet Art étoit parvenu dans les temps brillans de la Grèce. Quatre Tableaux, qui à la vérité ont été découverts à *Stabia*, mais qui n'ont pas été peints ſur le lieu, nous en fourniſſent une preuve convaincante. Ces morceaux furent trouvés poſés deux à deux l'un contre l'autre, la face en dedans, & appuyés contre le mur, ſur le plancher d'un appartement de la Maiſon de campagne dont j'ai parlé plus haut; ce qui peut nous faire conjecturer qu'ils ont été coupés & enlevés d'ailleurs, peut-être de la Grèce, pour être encaſtrés dans les murs de cet appartement, ce qui auroit été fait ſi l'éruption du Véſuve n'y eût mis empêchement. Cette importante découverte a été faite vers la fin de l'année 1761. Les figures de ces Tableaux ont environ un palme & demi: elles ſont peintes avec un ſoin infini, & ſupérieures en cette partie à tout ce qui a été découvert juſqu'à préſent. Ces quatre morceaux ſont environnés de bordures de diverſes couleurs. Malheureuſement deux de ces Tableaux ſont briſés, & par conſéquent un peu endommagés. Je les ai décrits,

(f) Pitt. Ercol. Tom. I. tav. 15. 16.

& j'en ai donné le détail dans mon *Hiſtoire de l'Art chez les Anciens*.

C'eſt ici le lieu d'avertir que tous les Tableaux peints ſur des parties de murs, qui de l'Italie ont paſſé au-delà des Alpes, ſoit en Angleterre, ſoit en France ou en Allemagne, ne doivent être regardés que comme des piéces ſuppoſées. M. le Comte de Caylus en a fait graver un, & l'a donné comme une ancienne Peinture, dans ſes Collections d'Antiquités, parce qu'on le lui avoit vendu pour un morceau trouvé à Herculanum (g). On a trompé le Margrave de Bareith pendant ſon ſéjour à Rome, en lui faiſant acheter pluſieurs de ces Tableaux : j'ai ſçu depuis que pluſieurs Princes d'Allemagne avoient été également les dupes de ces mauvais ouvrages, car tous ces Tableaux ont été faits à Rome par *Joſeph Guerra*, Peintre Vénitien, très-médiocre dans ſon art, qui mourut l'année dernière. Il n'eſt point étonnant que des Etrangers ayent été ſéduits par ces Peintures, puiſqu'un très-habile Antiquaire, dont le ſçavoir eſt fort étendu, le Père Contucci, Jéſuite, Directeur des études & du cabinet dans le Collége Romain, avoit acheté plus de quarante de ces morceaux, qu'il regardoit comme des tréſors apportés de Sicile, & même de Palmyre : on avoit même eu le ſoin d'envoyer pluſieurs de ces Tableaux à Naples, d'où on les avoit fait revenir à Rome pour accréditer davantage la fourberie. On avoit appoſé ſur quelques-uns de ces morceaux des caractères qui n'ont de conformité avec aucune langue connue : on auroit peut-être trouvé un ſecond Kirker pour les expliquer, ſi l'impoſture n'eût pas été découverte. Les gens de goût, inſtruits dans l'Art & verſés dans les Antiquités, qui examineront avec attention ces Tableaux, reconnoîtront aiſément la ſuppoſition ; car le ſieur *Guerra*

(g) M. le Comte de Caylus n'a rien fait graver de ſemblable, & bien loin de s'être laiſſé tromper, il a peut-être été le premier à parler de l'impoſture de *Guerra* : voyez ce qu'il a écrit ſur ce ſujet dans le Tome IV de ſon Recueil d'Antiquités, pag. 220.

n'a

n'a pas montré la moindre connoiſſance des uſages, des coûtumes, ni des manieres des Anciens; on s'apperçoit facilement qu'il a compoſé ſes Tableaux en ignorant, & qu'il a tiré tout de ſa tête : en ſorte que ſi un ſeul de ſes ſujets avoit pû être antique, tout le ſyſtême des connoiſſances de l'Antiquité eût été renverſé. Dans le nombre de ces Tableaux, qui appartiennent aux Jéſuites, on voit Epaminondas emporté de la bataille de Mantinée; *Guerra* a répréſenté ce Général avec une Armure de fer complette, & telle que nos Chevaliers la portoient dans les Tournois. Dans un autre Tableau, on voit un combat d'animaux, répréſenté dans un Amphitéâtre, & le Préteur ou l'Empereur, qui y préſide, a le bras appuyé ſur la garde d'une épée nuë, ſemblable à celles qui étoient en uſage lors de la guerre de trente ans (g). Ce fauſſaire faiſoit conſiſter le génie dans la repréſentation de Priapes d'une groſſeur énorme, & l'expreſſion de la Beauté, dans un allongement qu'il donnoit à ſes figures, & qui les rendoit comparables à des fuſeaux. Ce travail fut reconnu généralement à Rome pour ce qu'il étoit; cependant un Anglois y fut encore trompé il y a deux ans, & donna ſix cents écus de quelques-unes de ces peintures.

A la ſuite des Tableaux, je dois faire mention des plus belles Statues, des Buſtes les plus remarquables & de quelques petites figures. Outre les deux Statues Equeſtres de marbre, il y a deux figures de femme de grandeur naturelle, qui méritent d'être remarquées par la beauté de leur draperie : elles ſont placées dans la Gallerie. On voit dans la cour du Cabinet la mère de *Nonius Balbus*; c'eſt ce qu'on apprend par l'Inſcription bien conſervée de ſon piédeſtal; une partie de ſa draperie ou de ſon manteau eſt jettée ſur ſa tête; cette draperie, pour coëffer la figure avec grace, s'élève en pointe au-deſſus du front :

(g) C'eſt-à-dire, la Guerre qui a duré trente ans en Allemagne, & qui a été terminée par la Paix de Weſtphalie en 1648. L'on portoit alors des épées dont la garde étoit d'une grandeur démeſurée.

on peut remarquer la même choſe ſur la tête de la Tragédie, dans le bas relief répréſentant l'Apothéoſe d'Homère, qui ſe conſerve au Palais Colonne à Rome. Une telle minutie ne méritoit pas d'être relevée : & je l'aurois paſſée ſous ſilence, ſi *Cuper* (h) n'avoit regardé cette pliſſure pincée comme quelque choſe de ſingulier, & s'il n'avoit cru y trouver ce que les Grecs nommoient Ὄγκος, coëffure de cheveux qui s'élève au-deſſus du front dans les maſques tragiques de l'un & de l'autre ſexe. Le deſſein qu'il a fait graver l'a induit en erreur ; car cette pointe n'eſt pas ſi élevée ſur le marbre, & elle n'eſt pas non plus formée par un pli, comme il l'a répréſentée. On voit encore une Pallas de grandeur naturelle, & qui prime ſur toutes les autres Statues de marbre : ſelon toutes les apparences elle n'a pas été faite en Italie ; je la crois plus ancienne, & du tems des premiers Grecs, ou peu s'en faut. Pour preuve de ce que j'avance, je dirai que le viſage de cette figure a un certain caractère de rudeſſe, & que les plis de ſon habillement ſont roides, & forment comme des tuyaux paralleles. L'attribut le plus remarquable eſt ſon Egide attachée au col, & enſuite jettée ſur le bras pour tenir lieu de bouclier à la Divinité, peut-être dans le combat contre les Titans, d'autant que Pallas eſt ici répréſentée comme en action de courir ; elle élève le bras droit comme pour lancer un javelot. On a auſſi trouvé à Pompeii, dans le petit Temple dont j'ai parlé plus haut, une Diane, qui certainement eſt Etruſque. J'en ai fait une deſcription amplement détaillée dans mon Hiſtoire de l'Art chez les Anciens. Juſqu'à préſent l'on n'a découvert, en ouvrages Egpytiens, qu'une petite figure d'homme, de granit noir à petits grains, avec le boiſſeau ou *modium* ſur la tête ; la figure, y compriſe ſa baſe antique, a trois palmes & trois pouces Romains : elle poſe ſur un ſocle rond pris dans la même pierre, & dont le diamètre eſt de deux palmes ſept pouces.

(h) *Apotheoſ. Hom. p.* 81. *& ſeq.*

Vous vous rappellerez ici, Monſieur, que dans l'ordre du Roi, dont j'étois porteur, & qui me procuroit une entrée particulière dans le Cabinet, cette grace ne m'étoit accordée que pour ce qu'il étoit permis de voir. Je ne demandai point l'explication de cette reſtriction ; je compris aiſément qu'on en avoit voulu excepter les Antiquités placées dans les ſoûterreins du Château, & ſingulierement une figure obſcène qui y eſt reléguée. Mais ayant acquis la confiance de l'Inſpecteur, je ſuis parvenu à voir les curioſités conſervées ſous les voûtes, à l'exception toutefois de la figure pour laquelle il faut un ordre écrit de la propre main du Roi, & cet ordre n'ayant encore été ſollicité par perſonne, je ne crus pas devoir être le premier à faire une pareille demande. Cet ouvrage en marbre répréſente un Satyre avec une chèvre, & la figure eſt de la grandeur d'environ trois palmes Romains : on dit qu'elle eſt merveilleuſement bien travaillée. Dès qu'on l'eût déterrée on l'envoya bien enveloppée au Roi, qui étoit alors avec la Cour à *Caſerte*, & ſur le champ elle fut renvoyée, avec les mêmes précautions, pour être remiſe à la garde de Joſeph Canart, Sculpteur du Roi à Portici, avec une défenſe expreſſe de la laiſſer voir à perſonne. Ainſi quelques Anglois qui ſe vantent d'avoir vû ce morceau en impoſent.

Les plus grandes Statues en bronze répréſentent des Empereurs & des Impératrices, & il n'en eſt aucune qui ne ſoit au-deſſus de la grandeur naturelle ; mais elles ſont d'un travail médiocre, & ne préſentent de remarquable que l'anneau que l'on voit au doigt annulaire de la main droite de quelques-uns des Empereurs, & ſur lequel eſt gravé un bâton augural (*Lituus*). Les plus belles Statues que l'on trouve enſuite ſont au nombre de ſix, & répréſentent des femmes, en partie de grandeur naturelle, en partie plus petites ; elles ſont l'ornement de l'eſcalier qui conduit au Cabinet ; trois Statues d'hommes de grandeur naturelle, ſont placées dans le

Cabinet même : elles répréſentent un vieux Silène, un jeune Satyre & un Mercure. Les figures de femmes ſont celles qui anciennement étoient placées dans le jardin de la *Villa* de Herculanum, & qui étoient rangées alternativement avec les Buſtes de marbre autour de la grande piéce d'eau : elles ſont drappées, preſque ſans action, & n'ont aucuns attributs qui puiſſent permettre de leur donner un nom certain ; en un mot, elles ne préſentent aucun objet déterminé, quoique toutes portent un diadême. On en voit une qui ſemble vouloir détacher le manteau court qu'elle porte ſur ſon épaule, ou l'attacher à un bouton ; une autre tient ſes cheveux ; une troiſième ſoulève un peu ſa robbe, comme ſi elle ſe préparoit à danſer. Le Silène eſt couché ſur un outre, ſur lequel eſt étendue une peau de Lion ; les doigts de ſa main droite ſont diſpoſés comme s'il vouloit les faire claquer ; & telle étoit la Statue de Sardanapale. Le jeune Satyre eſt aſſis & endormi, de ſorte que l'un de ſes bras eſt pendant. Mais la Statue de Mercure, celle que l'on a trouvée la dernière, eſt la plus excellente de toutes. Ce Dieu eſt pareillement aſſis, & ce qu'il y a de plus particulier ce ſont ſes aîles ; elles ſont attachées aux pieds, de façon que l'attache des courroies ſe trouve ſous la plante du pied en forme d'une roſe applatie, comme ſi l'on eût voulu marquer que ce Dieu n'eſt pas fait pour marcher, mais pour voler.

Les Buſtes ſont en partie de marbre & en partie de bronze : les premiers ſont tous de grandeur naturelle, & ne ſont pas encore dans le Cabinet, mais dans une Antichambre de la feue Reine, où on les a laiſſés pour ne pas fruſtrer le Concierge de ſes petits profits. Les plus remarquables ſont un Archimède, avec une barbe courte & friſée : ſon nom y avoit été anciennement écrit avec une couleur noire ou de l'encre, & il y a cinq ans qu'on en liſoit encore les cinq premières lettres APXIM ; mais à préſent elles ſont totalement effacées à force d'avoir été touchées. Le nom étoit auſſi écrit ſur un autre Buſte

d'homme : on y diſtinguoit avec peine ces trois lettres A Θ H ; mais aujourd'hui il n'en reſte plus aucune trace. Une autre tête d'homme a la barbe retrouſſée & nouée ſous le menton ; ſingularité qui ſe remarque à une tête placée dans les Galeries du Capitole à Rome. Parmi les Buſtes de femmes on voit une belle Agrippine l'aînée, elle porte autour de ſes cheveux une couronne, qui paroît compoſée de perles oblongues.

Les Buſtes de bronze ſont de différentes proportions ; les uns de grandeur naturelle, d'autres au-deſſus ; quelques-uns d'une grandeur moyenne, & d'autres encore au-deſſous : mais dans ces différentes eſpèces, ſur-tout dans la première, ce Cabinet l'emporte ſur tous ceux qui exiſtent. Dans le nombre des grandes têtes, il s'en trouve ſix ſingulierement remarquables, ſur-tout les trois premières, à cauſe du travail des cheveux, dont les boucles ont été ſoudées & ajoûtées après coup. L'une de ces têtes, & la plus ancienne (car elle porte tous les caractères de la plus haute antiquité), a cinquante boucles annelées, comme ſi elles étoient formées par un fil d'archal de la groſſeur d'une plume à écrire : la ſeconde a ſoixante-huit boucles, mais qui ſont applaties, & reſſemblent à une bande étroite de papier qu'on auroit roulée avec les doigts, & enſuite tirée pour l'allonger ; les boucles qui ſe trouvent derrière le col, ont douze révolutions : ces deux têtes répréſentent de jeunes Héros ſans barbe ; mais les boucles de la chevelure de la troiſième tête, qui porte une longue barbe, ne ſont ſoudées que ſur les côtés ; cette tête mérite ſur-tout d'être admirée pour l'exécution, comme étant infiniment ſupérieure à celles de tous nos Artiſtes ; c'eſt un des plus parfaits ouvrages qui ſoient au monde, & je puis aſſurer, qu'en aucun genre on ne peut rien voir de plus exquis. On lui donne le nom de *Platon*, mais je la croirois plutôt une tête idéale. Le quatrième buſte eſt celui de Sénèque : il nous reſte pluſieurs Portraits en marbre de ce Philoſophe, & un entr'autres qui eſt dans

la vigne de Médicis à Rome, & qui avoit toujours été regardé comme le plus parfait, mais celui-ci lui eſt infiniment ſupérieur. On pourroit même avancer que l'Art qui brille dans ce morceau eſt inimitable. Pline aſſuroit cependant que la ſculpture en bronze avoit infiniment dégénéré ſous le règne de Néron. Les deux autres Buſtes ſont d'une forme très-ancienne : ils ont deux barres ou anſes mobiles de métal, placées en ſaillie ſur les côtés, pour pouvoir plus aiſément en faire le tranſport. L'un de ces Buſtes répréſente un jeune Héros, & l'autre une femme ; ils paroiſſent tous deux l'ouvrage du même Maître : le premier porte le nom de l'Artiſte :

ΑΠΟΛΛΩΝΙΟΣ ΑΡΧΙΟΥ
ΑΘΗΝΑΙΟΣ
ΕΠΟΙΗΣΕ

« Apollonius, fils d'Archias, d'Athènes, l'a fait. » J'eſtime que l'un & l'autre Buſte ont été faits dans le temps que les Arts floriſſoient le plus dans la Grèce ; & quant à la façon dont eſt formé le mot ΕΠΟΙΗΣΕ, qu'il me ſoit permis de renvoyer à ce que j'en ai dit dans mon Hiſtoire de l'Art chez les Anciens. Martorelli ([i]) croit trouver dans la tête de ce Héros l'Image d'Alcibiades : & pourquoi ? parce que l'Artiſte eſt Athénien. M. Bajardi ([k]) Prélat Romain & Archevêque *in partibus*, n'eſt pas mieux fondé à chercher dans cette tête un jeune Romain, & dans le Buſte de la femme une Dame Romaine.

Dans le nombre des petits Buſtes il y en a pluſieurs, que le nom des perſonnages qu'ils répréſentent, rendent recommandables. Tel eſt un Epicure parfaitement ſemblable à celui du Capitole ; un Hermachus (ΕΡΜΑΧΟC)

([i]) *Thec. Calamar.* p. 426.
([k]) Catal. des Monum. d'Hercul. p. 169. 178.

qui a ſuccédé immédiatement à Epicure, & un Zénon avec ſon nom. On doit ſur-tout remarquer deux Buſtes de Démoſthènes ; le plus petit porte ſon nom, & l'on en trouvera la répréſentation à la fin de cette Lettre : je l'ai fait graver pour faire connoître que la tête d'un jeune homme ſans barbe, accompagnée du nom de Démoſthènes, & répréſentée ſur un bas-relief trouvé en Eſpagne, ne peut être celle de l'Orateur Athénien ; quoi qu'en diſent *Fulvius Urſinus* & quelques autres Antiquaires : Démoſthènes n'a pu jouir de quelque célébrité avant d'avoir eu de la barbe.

Indépendamment de ces Buſtes on trouve dans les magaſins du Cabinet une grande quantité de petits Buſtes en bas-relief, appliqués ſur des champs ronds, comme le ſeroit celui d'un bouclier ; ces Buſtes, par le moyen d'un crampon qui y étoit ſcellé, pouvoient être attachés contre un mur, ou en quelqu'autre endroit, & c'eſt cette ſorte de Buſtes que leur reſſemblance avec la figure d'un bouclier, faiſoit appeller *Clupeum* (1) : on en trouve qui répréſentent des têtes d'Empereurs & d'Impératrices; & l'on en voit deux entr'autres, mais en marbre, & de grandeur naturelle, dans la Vigne Altieri, & un dans le Capitole à Rome.

Il y auroit autant de choſes à dire ſur les petites Figures que ſur les Statues, ſur-tout par rapport aux anciens uſages, à la forme des vêtemens & aux parures. Mais comme cette diſcuſſion demanderoit un tems que peu d'Etrangers peuvent donner, je renvoye le Lecteur au quatrième Chapitre de mon *Hiſtoire de l'Art chez les Anciens*, ſi ſouvent citée, me contentant de faire mention de quelques Figures qui frappent davantage la vûe. La plus belle & la plus grande de ces figures, & l'une de celles qui ont été découvertes en dernier lieu, eſt un Alexandre à cheval: il manque un bras à la figure, & au cheval deux jambes; mais ce dommage peut aiſément ſe réparer. Le Cheval

(1) Voyez Winckelm. — Deſcr. des Pier. gr. du Cab. de Stoch. p. 387.

& la figure ont environ deux palmes & demi de hauteur : cet ouvrage ne céde pour l'invention, ni pour l'excellence du travail à aucun des autres monumens. Les yeux du cheval, auſſi bien que ceux de la figure, ſont incruſtrés en argent, & la bride eſt de même métal; le piédeſtal ſur lequel le cheval étoit placé, exiſte encore. Un autre de pareille grandeur, mais ſans la figure du Cavalier qui eſt perdue, fait le pendant du précédent, & ne lui cède point en beauté. L'un & l'autre de ces chevaux ont les crins coupés, & la direction de leur marche eſt diagonale. En général, ces morceaux n'étant pas encore réparés, on ne les montre point. Parmi les figures qu'on fait remarquer aux Etrangers, on diſtingue ſur-tout une petite Pallas & une Vénus, chacune de la hauteur d'un palme ou environ. La première tient une patère de la main droite, & ſa lance de la gauche : les ongles des mains & des pieds, les boucles de ſon caſque, & une bande ſur le bord de ſon vêtement ſont incruſtrés en argent avec beaucoup d'art. La Vénus a des braſſelets d'or à ſes bras & à ſes jambes, formés avec des filets de ce métal; elle eſt debout, & elle élève la jambe gauche comme ſi elle venoit d'y attacher ſa chauſſure, ou qu'elle voulût la détacher. On doit auſſi remarquer une repréſentation tournée en ridicule, ou ſi l'on veut, une Parodie d'Enée portant Anchiſe ſur ſes épaules, & tenant le petit Aſcagne par la main : ces trois figures ont des têtes d'âne; & auprès du groupe ſe trouve un âne qui n'a pas un pouce de hauteur : il eſt debout ſur ſes pieds de derrière, & couvert d'un manteau d'argent. Les Amateurs & les Connoiſſeurs de l'Art diſtinguent, dans le nombre de ces petites figures, un Priape, qui eſt d'un travail vraiement digne de toute leur attention. Il n'eſt que de la longueur d'un doigt, mais il eſt exécuté avec tant d'art qu'on pourroit le regarder comme une étude d'Anatomie ſi préciſe, que Michel-Ange, tout grand Anatomiſte qu'il étoit, n'a rien exécuté de plus ſçavant : les deſſeins de ce grand homme, conſervés

vés dans le Cabinet de M. le Cardinal Alexandre Albani, prouvent seuls combien il étoit profond dans cette partie de son Art. Ce Priape paroît faire une espèce de geste fort ordinaire aux Italiens, mais entierement inconnu aux Allemands : conséquemment j'aurai peine à leur faire entendre la description que j'en vais faire. Cette figure tire en en bas la paupière inférieure avec l'index de la main droite appuyée sur l'os de la joue, tandis que la tête est penchée du même côté ; il faut que ce geste fût employé par les Pantomimes des Anciens, & qu'il eût différentes significations expressives. Celui qui le faisoit gardoit le silence, & sembloit vouloir dire, dans ce langage muet: Méfie-toi de lui, il est fin, il en sçait plus que toi ; ou bien : Il croit me prendre pour dupe, & je l'ai attrapé ; ou bien enfin: Tu t'adresses bien ! Tu as bien trouvé ton homme ! De la main gauche la même figure fait ce que les Italiens nomment *Far la fica*, geste obscène qui consiste à placer le pouce entre l'index & le doigt du milieu, de façon qu'on croit voir le bout de la langue sortant entre les deux lévres, & cette disposition des doigts s'appelle aussi *Far castagne*, par allusion à la fente qu'on fait à l'écorce des chataignes avant que de les rôtir. On montre au même Cabinet un membre viril ou Priape, de bronze, accollé avec une petite main faisant le même geste. Ces sortes de mains se trouvent fréquemment dans les Cabinets ; & l'on sçait qu'elles tenoient lieu d'amulettes chez les Anciens, ou, ce qui est la même chose, qu'on les portoit comme des préservatifs contre les charmes, les mauvais regards & les enchantemens. Quelque ridicule que fût cette pratique superstitieuse elle ne s'en est pas moins conservée jusqu'à présent dans le bas peuple du Royaume de Naples. L'on m'a fait voir plusieurs de ces Priapes, que des gens ont la simplicité de porter au bras ou sur la poitrine. Le plus souvent ils attachent à leur bras une demi-lune d'argent, que le peuple appelle *Luna pezzura*, c'est-à-dire, Lune pointue, & qu'ils regardent comme

un préſervatif contre l'épilepſie ; mais il faut que cette lune ait été fabriquée de l'aumône qu'on a recueillie ſoi-même, & qu'on la porte enſuite à un Prêtre qui la benit : cet abus eſt connu, cependant on le tolère. Il ſe pourroit que le grand nombre de demi-lunes d'argent qui ſe trouvent dans le Cabinet de Portici, ayent eu le même objet de ſuperſtition. Les Athéniens les portoient au cuir du talon de leurs chauſſures ſous la cheville du pied.

Dans le nombre des Priapes on en voit avec des aîles & avec des clochettes pendues à des chaînes entrelaſſées, & ſouvent la partie poſtérieure eſt terminée par la croupe d'un lion qui ſe gratte avec ſa patte gauche, comme font les pigeons ſous leur aîle quand ils ſont en amour, & pour s'exciter, dit-on, à la volupté. Les clochettes ſont de métal, montées en argent ; apparemment que leur ſon devoit produire un effet à peu-près ſemblable à celui des clochettes ([m]) qui ſe mettoient ſur les boucliers des Anciens ; ici elles étoient faites pour cauſer de la terreur, & là elles avoient pour objet d'éloigner les mauvais génies. Les clochettes entroient auſſi dans les habillemens de ceux ([n]) qui étoient initiés dans les myſtères de Bacchus.

Je ne dois pas négliger d'avertir que le plus grand nombre des ouvrages de bronze que l'on voit dans le Cabinet, ont été reſtaurés, & que pour y parvenir il a fallu les mettre au feu, ce qui leur a fait perdre leur rouille antique & reſpectable, cette pellicule verdâtre, qui en Italien eſt déſignée par le mot *Patina*. Il eſt vrai qu'on leur a fait prendre une pareille couleur verdâtre & factice, mais qui ne rend point l'ancienne *Patina*, & qui même fait un très-mauvais effet ſur quelques têtes. Témoin celle du beau Mercure, qu'on dit avoir été trouvée en mille morceaux, c'eſt-à-dire, extrêmement délabrée. La moindre nouvelle ſoûdure, en pareil cas, fait détacher du bronze ancien, une premiere pellicule ; il s'y forme des

([m]) Æſchyl. *Sept. cont. Theb. verſ.* 391.
([n]) V. Deſcr. des Pier. gr. du Cab. de Stoſch. p. 22. 23.

gales ou des croûtes, & quand on veut rétablir la couleur & le teint (°) de l'*Antique*, on ne fait qu'un travail raboteux, tout-à-fait déſagréable à voir. Les incruſtations d'argent ont demandé les mêmes réparations.

J'en ſuis aux Inſcriptions que j'ai promis de donner, & je vais en citer particulierement deux : la première n'a jamais été publiée ; la ſeconde eſt rapportée par Martorelli dans ſon Livre, dont j'ai ſouvent fait mention, mais qu'il n'eſt pas permis de conſulter, même aux Napolitains. La première étoit placée ſur la muraille d'une maiſon, d'où elle a été entierement détachée, & portée dans le Cabinet des anciens Tableaux. Cette Inſcription eſt une affiche pour la location de bains & d'endroits où l'on donnoit à boire & à manger : elle eſt unique dans ſon genre.

IN PRAEDIS IULIAE SP. F. FELICIS
LOCANTVR
BALNEVM VENERIVM ET NONGENTVM TABERNAE
PERGULAE
CAENACULA EX IDIBUS AVG. PRIMIS. IN. IDVS. AVG. SEXTAS.
ANNOS CONTINUOS QUINQUE
S. Q. D. L. E. N. C.
A. SVETTIUM VERVM AED.

On reconnoît aiſément qu'il y avoit eu précédemment ſur le mur une autre Inſcription, mais en couleur noire, & qui étoit, ſelon les apparences, l'affiche d'un bail, ſur laquelle l'Inſcription que l'on vient de lire a été écrite depuis en couleur rouge. Je n'ai donné la forme exacte que de quelques lettres, ayant été obligé de tranſcrire cette Inſcription à la dérobée, car il n'eſt permis à perſonne d'en prendre copie. Sans doute les lettres ſéparées par des points dans la ſeptième ligne étoient une

(°) L'Auteur veut exprimer la ſuperficie vraie qui, dans un bronze, imite celle de la peau.

formule connue alors ; elles pourroient s'expliquer ainſi :

Si Quis Dominam Loci Eius Non Cognoverit
Adeat Suettium Verum Aedilem.

C'eſt-à-dire, « s'il y avoit quelqu'un qui ne connût pas » la Propriétaire de ce lieu ou de ce bien, il peut s'adreſſer » à l'Edile *Suettius Verus* ». La Propriétaire ſe nommoit *Julia*, & ſon père *Spurius Felix*. Les baux, chez les anciens Romains, étoient ordinairement faits, comme parmi nous, pour un certain nombre d'années ; celui-ci eſt pour cinq ans : quelques Loix qui ſe trouvent dans le Digeſte nous l'apprennent. *Pergula* étoit, dans la ſignification la plus uſitée, ce que nous nommerions un *Berceau de verdure* ; & ces berceaux, dans les plus beaux païs d'Italie, ſont ordinairement faits avec élégance, & formés par des roſeaux liés en croix ; ſur quoi je ferai obſerver que les roſeaux de ce païs-là ſont beaucoup plus forts & plus longs que ceux d'Allemagne & des autres païs au-delà des Alpes, non-ſeulement parce que le terrein eſt plus propre à ce genre de production, mais ſur-tout parce qu'ils ſont cultivés, qu'on laboure la terre où ils ſont plantés, & qu'en général on en a plus de ſoin qu'ailleurs ; auſſi regarde-t-on un champ de roſeaux comme un fond néceſſaire dans une métairie ; car à Rome & dans les environs on attache & l'on ſoûtient la vigne avec des roſeaux. Quant aux autres ſignifications du mot *Pergula*, qui ne ſont point relatives à ceci, on peut les trouver ailleurs (P). *Cænacula*, ce mot doit ſignifier ici des chambres dans des maiſons publiques où l'on donnoit à boire à ceux qui cherchoient à ſe divertir. A cette occaſion, je rapporterai une Inſcription, qui à la vérité eſt imprimée dans le Recueil de *Gruter*, mais ſans indication du lieu où elle ſe trouve :

(P) *Salmaſ. Not. in Spartian.* p. 155. F. p. 458. Edit. Pariſ. *Voſſ. Etymol.* V. Pergula.

HVIVS. MONVMENTI. SI. QVA. MACERIA.
CLVSVM. EST. CVM. TABERNA. ET. CENACVLO.
HEREDES. NON. SEQVETVR.
NEQVE. INTRA. MACERIAM. HVMARI.
QVEMQVAM. LICET.

Cette Inſcription ſe voit ſur le mur d'une Tour au paſſage du fleuve *Garigliano*, anciennement le fleuve *Liris*.

Je joindrai quelques autres Inſcriptions du même Cabinet, dont la plus grande partie n'a pas beſoin d'explication : ſi elles demandoient quelque obſervation, j'en laiſſerai le ſoin à d'autres.

IVLIA. GER.....
AGRIPPINAE. TI. CLA.....
PONT. MAX....
L. MAM...

DIVAE. AVGVSTAE.
L. MAMMIVS. MAXIMVS. P. S.

ANTONIAE. AVGVSTAE. MATRI. CLAVDI.
CAESARIS. AVGVSTI. GERMANICI. PONTIF. MAX.
L. MAMMIVS. MAXIMVS. P. S.

On lit ſur une Table de bronze :

MAMMIO. MAXIMO.
AVGVSTALI.
MVNICIPES. ET. INCOLAE.
AERE. CONLATO.

BALBI. L. EVTTCHIO
LOCVM. SEPVLTVR.
D. D.

Q. LOLLIVS. SCYLAX. ET.
CALIDIA. ANTIOCHVS. MATER.
M. CALIDIVS. NASTA. IOVI.
V. S. L. M.

THERMAE.

M. CRASSI. FRVGI.
AQVA. MARINA. ET BALN.
AQVA. DVLCI. IANVARIVS. L.

L'Inſcription ſuivante écrite ſur la baſe d'une Statue, apparemment de Vénus, n'a pas été trouvée à Herculanum, mais auprès de Baja; elle eſt placée dans la cour du Cabinet.

VENERI. PROBAE. SANCTISS. SACR.

TI. CLAVDIVS. MARCION.

SALVE. MILLE. ANIMARVM. INLVSTRI. CENARE. OPVS. SALVE.
PVLCHRI. ONERIS. PORTATRIX. IN. EXVPERABILE. DONVM.
RERVM. HVMANARVM. DIVINARVMQVE. MAGISTRA.
MATRIX. SERVATRIX. AMATRIX. SACRIFICATRIX.
SALVE. MILLE. ANIMARVM. INLVSTRI. CENARE. OPVS. SALVE.

Je n'aſſurerois pas que cette Inſcription fût des temps les plus reculés ; la meſure des ſyllabes eſt pourtant très-irréguliere, & dans le goût de celle que l'on a ſuivie dans d'autres Inſcriptions de la plus grande antiquité. La troiſième ligne eſt très-obſcure. Martorelii, pag. 373. la lit dans l'ordre ſuivant : *Salve Venus, Opus eſt nos cenare cum illuſtri mille animarum, ſalve ;* & il l'explique de cette maniere *Juvat nos commiſceri* (μίγνυσθαι) *cum innumera gente illuſtri elegantique forma prædita.* Son interprétation eſt fondée ſur la ſignification du mot *cœnare*, employé dans ce ſens par Suetone à l'endroit où cet auteur parle du ſouper d'Auguſte (*Aug. c.* 73) nommé δωδεκάτος, où les convives étoient habillés comme les douze Dieux & Déeſſes, & où Auguſte repréſentoit Apollon. L'Auteur Latin s'exprime ainſi :

Dum nova Divorum cœnat adulteria.

Martorelli appuye encore ſon opinion ſur l'autorité de Martial, où ce mot, dit-il, ſe trouve en pluſieurs endroits, & préſente un ſens obſcène : pour moi j'avoue que je n'ai pu découvrir rien de tel dans les écrits de ce Poëte.

On voit sur une pierre gravée en relief & en caractères épargnés dans le lit blanc de l'agathe,

ΛΕΓΟΥCΙΝ: Ils parlent;

ΛΘΕΛΟΥCΙΝ: Ce qu'ils veulent,

ΛΕΓΕΤΩCΑΝ: Qu'ils parlent:

Sic,

ΤΙΜΕΛΙCΟΙ (a): Que m'importe.

Entre plusieurs espèces de cachets ou gravûres en bronze, je n'en rapporterai qu'une seule, & ce sera à cause des lettres entrelacées:

M.ÆLI.PHRONS

C'est-à-dire,

M. STATILII. PHILERONIS.

Ici finit la première Section de la quatrième Partie de cette Lettre, dans laquelle j'ai promis de parler des Ouvrages de l'Art, mais dans le sens le plus strict. Je dois maintenant faire mention des ustensiles, que je partagerai en deux classes. Je traiterai d'abord de ceux qui sont absolument nécessaires pour le besoin de la vie; ensuite de ceux que l'abondance & le luxe ont introduits.

Le pain sera le premier objet qui m'occupera, persuadé qu'on me permettra de le comprendre dans la première classe: il s'en est conservé deux entiers & de même forme, c'est-à-dire, d'un palme & deux pouces de diametre, & de cinq pouces d'épaisseur. Tous les deux ont huit entailles sur le dessus; c'est-à-dire, qu'ils sont d'abord divisés en croix, & que ces quatre parties sont divisées de nouveau: cette même division s'observe sur deux

(a) Il faut τιμέλει μοὶ; Que m'importe: ou bien τιμέλει σοὶ; Que t'importe.

pains

pains répréſentés dans un Tableau d'Herculanum (r). Celui de ces deux pains qui a été trouvé le premier, fut gravé en taille-douce dans les Mémoires donnés ſur Herculanum par un Anonyme, que *Gori* a fait imprimer (s). C'eſt ainſi que les pains des Grecs, dès les premiers temps, étoient marqués; & c'eſt de-là qu'ils furent appellés par Héſiode ὀκτάβλωμοι, c'eſt-à-dire, comme quelques-uns l'expliquent, à huit entailles; mais quelquefois les pains n'étoient diviſés qu'en croix, comme je l'ai remarqué dans un autre endroit (t), & c'eſt encore par cette raiſon qu'un pareil pain s'appelloit *Quadra* (u):

Et mihi dividuo findetur munere quadra;

& chez les Grecs τετράτρυφος; d'où venoit la façon de parler *alienâ vivere quadrâ*, vivre de la table d'autrui.

Je joins aux pains les vaiſſeaux deſtinés pour contenir le vin: il y en avoit de deux eſpèces. Les plus grands s'appelloient *Dolia*, & les plus petits *Amphoræ*; les uns & les autres étoient de terre cuite. Les Anciens n'ignoroient pas la façon de faire des tonneaux de douves liées enſemble: on voit dans le Cabinet du Collége Romain une lampe de terre, ſur laquelle ſont répréſentées deux perſonnes, portant ſuſpendu à une perche un tonneau lié avec des cerceaux; on en trouve de pareils ſur des pierres gravées, comme je l'ai fait voir ailleurs (v). Enfin on en remarque encore ſur les colonnes Trajane & Antonine; mais il paroît qu'on n'en faiſoit guères uſage que dans les campagnes. Au lieu de nos tonneaux, les Anciens ſe ſervoient de vaſes appellés *Dolia*, ayant à-peu-près la forme d'une citrouille; & ces *Dolia* contenoient com-

(r) *Pitt Erc.* Tome 2. p. 141.
(s) *Notiz. Sopra l'Ercol.* dans les *Symb. litter.* Vol. 1. p. 138.
(t) Deſcr. des Pier. grav. du Cab. de Stoſch. p. 72. 73.
(u) *Scalig. Not. in Moret. in Catalect. Virg. p. 429. Edit. Lugd.* 1573. 8.
(v) Deſcr. &c. p. 260.

munément dix-huit *Amphoræ*; cette meſure eſt écrite ſur un vaiſſeau de cette eſpèce, conſervé dans la Vigne Albani. C'eſt de cette forme qu'étoit le tonneau qu'habitoit Diogènes, & qu'il rouloit de côté & d'autre pendant le Siége de Corinthe. L'orifice de ces vaiſſeaux eſt d'environ un palme de diametre. On a découvert dans Herculanum une cave, autour de laquelle pluſieurs de ces ſortes de tonneaux de terre étoient rangés & maçonnés dans le mur, ce qui pourroit faire croire que les Anciens avoient une manière de faire leur vin différente de la nôtre; car le vin ne pouvoit pas couler immédiatement de la cuve dans le tonneau, comme il ſe pratique en quelques endroits, & y fermenter & bouillir *à l'aiſe*, au moyen d'un vuide ſuffiſant laiſſé à cette fin dans le tonneau. On étoit obligé de verſer le vin doux avec des ſeaux dans ces vaſes qu'on ne pouvoit ni remuer ni faire ſortir de place; & comme ils n'étoient pas non-plus capables de contenir beaucoup de liqueur il ne pouvoit y avoir un eſpace ſuffiſant pour la fermentation. C'en eſt aſſez pour faire comprendre pourquoi les Anciens étoient obligés de laiſſer mûrir leurs vins pendant pluſieurs années; auſſi voyons-nous que le vin d'Albano, près de Rome, au rapport de Pline, ne pouvoit être bû qu'au bout de vingt ans: maintenant ce vin eſt potable dès la première année. On pourroit en conjecturer que les vins des Anciens reſtoient troubles, juſqu'à ce qu'ils fuſſent très-vieux, & cela les obligeoit de paſſer le vin avant de ſe mettre à table, ou pendant qu'ils y étoient; l'inſtrument qu'ils employoient à cet uſage s'appelloit Ἠθμος, *Colum Vinarium*. On en conſerve deux dans le Cabinet d'Herculanum; ils ſont de métal blanc, & travaillés avec élégance. Ce ſont deux plats ronds & profonds, dont le diametre eſt d'un demi-palme, garnis d'un manche applati; les deux plats ſont faits de façon que l'un entre exactement dans l'autre; & les manches ſe joignent ſi bien, qu'étant réunis le tout ne paroît faire qu'un ſeul vaiſſeau. La partie ſupé-

rieure eſt percée d'une manière particulière ; & c'étoit toujours ſur ce premier plat qu'on verſoit le vin, qui couloit dans le plat inférieur, d'où on le tiroit pour en remplir enſuite les coupes.

Les plus petits vaſes pour le vin, nommés *Amphoræ*, ſont preſque de forme cylindrique, & ſe terminent en pointe par le bas : ils ont deux anſes à la partie ſupérieure. On en a trouvé pluſieurs à Herculanum & à Pompeii, accompagnés d'Inſcriptions miſes avec de la couleur : je me ſouviens de celle-ci :

HERCVLANENSES
NONIO....

Les Habitans d'Herculanum mettoient, comme on voit, le nom de *Nonius*, leur Préteur, ſur leurs vaſes, de même que les Romains y écrivoient celui de leurs Conſuls. Il n'y a pas longtemps que c'étoit encore l'uſage dans ce païs d'enterrer des vaſes de terre remplis de vin toutes les fois qu'il naiſſoit un enfant, & on ne les déterroit que quand l'enfant ſe marioit. Ces vaiſſeaux ſont pointus par le bas pour les fixer plus ſurement en terre : on en a trouvé quelques-uns à Pompeii encore logés dans les trous d'une voûte platte qui faiſoit partie d'une cave. Cette cave large de huit palmes Romains, étoit diviſée par la voûte platte, ou, ce qui revient au même, par un mur horizontal, en deux eſpaces, un inférieur & un ſupérieur : la voûte qui couvre l'eſpace ſupérieur eſt en plein ceintre, comme à l'ordinaire, & chacun des eſpaces n'a que la hauteur d'un homme. Le vin, dans un de ces vaſes, s'eſt trouvé comme pétrifié & d'une couleur brune-foncée, ce qui a donné lieu de croire que cette eſpèce de conſtruction avoit été établie pour enfumer le vin, ſelon l'uſage des Anciens, pour le purifier & pour le faire mûrir plus promptement ; mais ſelon mon avis, l'eſpace de la cave inférieure ſemble contredire cette opinion. On montre

dans le Cabinet le vin dont je viens de parler, devenu un corps ſolide.

Il faut ranger dans la claſſe des uſtenſiles néceſſaires, les trépieds, non de la forme de ceux dont je vais parler, mais tels qu'ils étoient très-anciennement, c'eſt-à-dire, des tréteaux à trois pieds, comme on nous répréſente dans la Fable la table de Philémon & Baucis, ſur laquelle Jupiter ſe plût à manger :

... Menſam ſuccincta tremenſque
Ponit anus, menſæ ſed erat pes tertius impar;
Teſta parem facit. OVID. METAM.

car chez les Grecs on appelloit trépieds, non ſeulement ceux qu'on mettoit ſur le feu, mais auſſi les tables; & c'eſt ainſi qu'on les appelloit encore dans les ſiécles de luxe, comme nous le voyons dans les fêtes magnifiques de Ptoléméé Philadelphe à Alexandrie, & du Roi Antiochus Epiphanès à Antioche, dont Athénée nous a donné la deſcription : ceux-ci s'appelloient ἄτρυποι (x), & les autres ἐμπυειβήται & λοιτροχόοι (y).

Dans le genre des trépieds dont on ſe ſervoit pour les Sacrifices, il y en a deux dans le Cabinet qui méritent d'être mis au rang des plus belles découvertes : ils ſont à-peu-près de la hauteur de quatre palmes. L'un a été trouvé à Herculanum : trois Priapes qui ſe terminent chacun par le bas en un ſeul pied de chèvre, en forment les pieds. Leurs queues placées au-deſſus de l'*Os ſacrum* s'étendent horizontalement & vont s'entortiller autour d'un anneau qui eſt au milieu du trépied, & qui réunit la totalité, comme la croix donne la ſolidité à une table ordinaire. L'autre trépied a été trouvé à Pompeii quelque temps après celui que je viens de décrire : il eſt d'un travail admirable. Dans l'endroit

(x) *Caſaub. in Athen. Deipn. L. 10. c. 4. p. 447. l. 50.*
(y) *Hadr. Jun. animadv. l. 2. c. 3. p. 64.*

où les pieds prennent une courbure, pour acquérir plus de grace, on voit un Sphinx aſſis ſur chacun, dont les cheveux, au lieu de deſcendre ſur les joues, ſont relevés de façon qu'ils paſſent ſous un Diadême, ſur lequel ils retombent enſuite. Cette coëffure pourroit être allégorique, ſur-tout par rapport à un trépied d'Apollon, & faire alluſion aux réponſes obſcures & énigmatiques de l'Oracle. Autour des larges bords du réchaud (ou de la caſſolette) il y a des têtes de Béliers écorchées, travaillées en relief & unies les unes aux autres par des guirlandes de fleurs qu'accompagnent des ornemens ciſelés avec grand ſoin. Dans les trépieds ſacrés, le réchaud ſur lequel on mettoit le braiſier, étoit de terre cuite; celui qu'on a déterré à Pompeii s'eſt conſervé avec les cendres. On a trouvé en 1761 dans un Temple d'Herculanum, dont la découverte n'a pas été achevée, je ne ſçais par quelle raiſon, un grand réchaud quarré ou foyer de bronze, ſemblable à ceux qu'on place en Italie dans les grands appartemens pour les échauffer; il étoit de la grandeur d'une table moyenne, & poſé ſur des pattes de Lion; ſes bords incruſtés avec art, le ſont avec des feuillages, & les matieres qui y ſont employées, ſont le cuivre, le bronze & l'argent. Le fond étoit un gril de fer très-épais, mais garni & maçonné en briques, tant au-deſſus qu'au-deſſous, de ſorte que les charbons ne pouvoient toucher le deſſus du gril, ni tomber à travers par en bas; mais ce morceau a été tiré de terre abſolument en piéces.

Je mettrai encore au nombre des uſtenſiles néceſſaires les lampes, dans leſquelles les Anciens cherchoient à faire voir de l'élégance & même de la magnificence: les chandelles moulées ou à la baguette n'étoient point alors d'un uſage général. On trouve de ces lampes de toutes les eſpèces dans le Cabinet, ſoit en terre cuite, ſoit en bronze, mais principalement de ces dernières; & comme les ornemens des Anciens ſont ordinairement relatifs à quelque objet, on y rencontre ſouvent des ſujets

ſinguliers. Dans le nombre de celles qui ſont de terre cuite, la plus grande repréſente une barque avec ſept becs de chaque côté, pour placer un pareil nombre de méches. Le vaſe dont on ſe ſervoit pour verſer de l'huile dans ces lampes de terre reſſemble à une petite barque ronde, dont le pont ſeroit fermé ; ſon bec eſt pointu ; & au bout oppoſé, il y a une petite aſſiette concave percée au milieu d'un trou, par lequel on faiſoit couler, dans la petite barque, l'huile dont on rempliſſoit enſuite la lampe. Parmi celles qui ſont de bronze on voit ſur le bout de derrière de l'une des plus grandes une chauve-ſouris, dont les aîles ſont étendues, ce qu'on peut regarder comme une emblême de la nuit : le tiſſu délicat des aîles de cet animal, les tendons, les veines & la pellicule qui les recouvre ſont travaillés avec un art admirable. Sur une autre de ces lampes on voit une ſouris qui paroît épier le moment où elle pourra lécher l'huile ; & ſur une autre lampe eſt un lapin qui broutte des herbes. Rien ne montre mieux la magnificence des Anciens dans la conſtruction de leurs lampes qu'un piédeſtal de bronze, préſentant une baſe quarrée, ſur laquelle on voit un enfant nud de la hauteur de deux palmes. D'une main, cet enfant tient une lampe ſuſpendue à trois chaînes entrelacées quatre fois ; & de l'autre, il ſouleve une autre chaîne formée comme les premières, à laquelle eſt attaché le crochet qui ſervoit à arranger la méche. On voit auprès de l'enfant une colonne avec des cannelures tournées en ſpirales ; & à la place du chapiteau il y a un maſque qui ſert auſſi de lampe : la méche ſortoit par la bouche, & l'on verſoit l'huile par une ouverture pratiquée ſur le ſommet de la tête ; cette ouverture ſe fermoit par le moyen d'une petite plaque ou ſoupape à charnière.

Les candelabres des Anciens ſervoient à porter les lampes, & ils reſſembloient à nos guéridons ; ils étoient auſſi finement travaillés que les lampes mêmes : la tige du chandelier chargée de moulures, étoit poſée ſur un pied ſou-

tenu ordinairement par trois pattes de lion ; ce pied, auſſi bien que le deſſus, c'eſt-à-dire, le plateau ſupérieur, ſont formés au tour, & de jolis oves ſont ſculptés ſur les bords, ainſi que des feuillages ſur les autres ſurfaces : le pied du plus grand chandelier ou candelabre a un palme & un pouce meſure Romaine de diametre. Je crois qu'il y en a près d'un cent dans le cabinet : le plus grand eſt haut de ſept palmes & demi, & dans toute la Ville de Rome on n'en peut voir un ſeul de bronze. L'inſpection de ces candelabres nous donne l'intelligence d'un paſſage de Vitruve, où cet auteur condamne le mauvais goût de ſon ſiécle, qui avoit introduit dans les compoſitions des colonnes trop fréles, hors de proportion, & telles que la tige d'un candelabre.

Les balances doivent être miſes auſſi au rang des uſtenſiles néceſſaires : dans toutes les découvertes on n'en a point trouvé juſqu'à préſent avec deux baſſins, comme on le voit ſur quelques médailles ; elles ſont toutes comme celles que nous nommons des *peſons* ou *romaines*, c'eſt-à-dire, qu'elles ſont formées par une verge ou fléau, ſur lequel le poids augmente à proportion qu'il s'approche de l'extrémité du fléau ; & ce poids a aſſez ordinairement la figure d'un petit Buſte de Divinité. A une des balances qu'on voit dans le Cabinet eſt la tête de l'Afrique, telle qu'on la trouve ſur des médailles. Sur un fléau on lit : TI. CLAVD. EXACT. CVRA. AEDIL. Ces balances ont toutes un baſſin au lieu du crampon que nous mettons à celles de la même eſpèce dont nous faiſons uſage : ce baſſin tient par trois ou quatre chaînes bien travaillées & paſſées dans une plaque ronde, qui donne la facilité de reſſerrer plus ou moins les chaînes qui portent le baſſin. On trouve dans le Cabinet une grande quantité de poids, & de toutes les eſpèces. Je ne ferai mention que de deux : ils ſont de plomb ; leur forme eſt plate, angulaire & oblongue, tels qu'ils ſont encore en uſage chez les Marchands de Poiſſon du pays : ſur l'un des

côtés on lit ces lettres gravées en relief : EME, & ſur l'autre : HABEBIS.

Ces baſſins de balance me rappellent le ſouvenir de fragments d'une roue de charriot placés dans la cour du Cabinet : ils conſiſtent en une bande de roue forgée d'une ſeule piéce, dont le diamètre eſt de ſix palmes Romains, & dont la largeur n'eſt pas tout-à-fait de deux pouces, & ſon épaiſſeur d'un pouce ; le bois qui eſt demeuré attaché au fer eſt pétrifié. Le temps a encore conſervé la partie du moyeu dans laquelle paſſoit l'aiſſieu : ce moyeu eſt garni de fer tout autour, & le fer eſt recouvert d'une plaque de bronze attachée par des clous à tête plate de même métal. Dans le même Cabinet on voit une tête de lion ſaillante & adhérente à une plaque de bronze : & comme la gueule de cet animal n'eſt point percée, & que le morceau ne peut avoir ſervi à fournir l'eau d'une fontaine ou d'une baignoire, je conjecture que ce fragment faiſoit partie d'une emboîture qui entroit à vis dans l'extrémité d'un aiſſieu, pour retenir la roue, & l'empêcher de s'échapper. On ſe ſervoit pour les voitures ordinaires, comme nous faiſons aujourd'hui, de chevilles de fer ; on les appelle en Italien *Aciarini*, & chez les Grecs παρηξόνια, ἐμβολοὶ & ἐπίλατα : la plaque quarrée & courbée, qui ſe met au bout d'un aiſſieu pour le garantir de la pouſſiere, étoit déjà connue du temps d'Homère ; elle s'appelloit ὑπερτρεία (z). Nous voyons l'extrémité d'un aiſſieu garnie d'une de ces emboîtures, ornée d'une tête de lion en relief, ſur quelques anciens Monumens, & nommément au Char de Triomphe de Marc-Aurèle dans un bas-relief qui eſt dans le Capitole à Rome ; par conſéquent ces ſortes d'emboîtures ou calottes d'acier viſſées & placées au-devant des roues, qui ont été miſes en uſage de nos jours, ſur-tout pour les voitures de voyage, ne ſont point nouvelles : la ſeule différence eſt que celles des An-

(z) Odyſſ. ζ. v. 70.

ciens

ciens étoient de bronze. L'extrémité du timon des chars étoit auſſi décorée d'une tête de lion ſculptée ; & il me ſemble que M. le Comte de Caylus ſe trompe lorſqu'il avance que les chars dans les courſes des Anciens n'avoient pas de timon (a). Je compte, dans ſon temps, prouver le contraire par des Monumens ; & pour l'en convaincre, je me contenterai pour le préſent de le renvoyer à un paſſage de Pindare (b). L'Electre de Sophocle & l'Hippolyte d'Euripide lui fourniront encore pluſieurs preuves de ce que j'avance.

Je n'avois pas deſſein de parler ici des moyens dont les Anciens ſe ſervoient pour le mouvement de leurs portes : je voulois conſerver ces remarques raiſonnées pour une ſeconde édition de mes Obſervations ſur l'Architecture ; mais je ne peux m'empêcher d'en dire un mot. 1°, Il faut ſçavoir que les portes des Anciens ne rouloient point ſur des gonds, mais qu'elles ſe mouvoient par le bas dans le ſeuil, & par le haut dans le linteau, ſur ce que nous nommons un *pivot de porte*, mot qui ne donne pas une idée nette de la choſe, & dont aucune langue moderne ne préſente un terme précis & ſignificatif (c). Le montant de la porte mobile placé le plus près du mur portoit à ſes deux extrémités une emboiture de bronze, qui y étoit encaſtrée, & à laquelle étoit appliquée en dedans une pointe ſaillante pour l'arrêter & la fixer ſur le bois. Cette emboîture étoit ordinairement formée en cylindre, mais on en trouve auſſi de quarrées, d'où naiſſent ſur chaque côté des bandes de fer allongées, qui s'avancent & qui fortifient dans toute leur longueur les planches, dont les portes étoient conſtruites ; ſur quoi je remarquerai que ces portes extrêmement épaiſſes, étoient intérieurement creuſes.

L'emboîture étoit établie, tant par le haut que par le bas, ſur une plaque épaiſſe de bronze, ayant la forme

(a) Obſerv. ſur le Coſtume jointes aux tableaux tirés de l'Iliade, &c. p. lxxx.

(b) *Nem.* 7. *v.* 137. *ſeq.*

(c) Notre langue a celui de *Crapaudine*, c'eſt apparemment ce qu'ignoroit l'Auteur de cette Lettre.

d'un coin, ſoudée en plomb, & elle rouloit ſur cette plaque, de maniere que quand l'emboîture préſentoit un mammelon, il y avoit dans la plaque un creux ou renfoncement, dans lequel le mammelon rouloit, comme on le voit à la porte du Pantheon; & lorſque ce renfoncement ſe trouvoit dans l'emboîture, alors la plaque portoit le mammelon ſaillant qui s'ajuſtoit exactement dans l'ouverture de l'emboîture. Cette emboîture avec la plaque ſe nommoit *Cardo*. On en trouve quelques-uns dans le Cabinet, dont le diamètre eſt d'un palme; ce qui fait juger de la grandeur que devoient avoir les portes: leurs poids eſt de vingt, trente, juſqu'à quarante livres. Cette notice peut éclaircir pluſieurs paſſages des anciens Auteurs qu'on avoit peine à entendre, parce qu'on s'étoit fait une idée fauſſe ou obſcure de cette partie des portes. Lorſque les portes des Anciens étoient à deux battans (*Bivalvæ*), alors chaque battant en particulier étoit ajuſté, comme je viens de le décrire, ſur des pivots, ainſi qu'on le voit au Pantheon de Rome; mais lorſque les deux battans pliés en deux formoient ce que nous nommons une *porte briſée*, qui ne tourne que ſur un des côtés, ils étoient liés enſemble par le moyen de gonds de bronze avec pentures, dont les charnières étoient placées dans l'épaiſſeur du bois; & quoiqu'apparents, on ne pouvoit voir les deux mammelons de ces gonds, ils étoient couverts des deux côtés par les battans de la porte. Ces obſervations ſont prouvées clairement par un gond de cette eſpèce, ſur les deux côtés duquel on voit encore du bois que le temps a pétrifié.

Je termine cet article par une ſorte de ſemelle de ſoulier compoſée de cordes: on en a trouvé de différentes grandeurs, ſoit pour des enfans ou pour des hommes faits; elles ſont ſemblables à celles que les *Licaniens* attachent encore aujourd'hui ſous leurs pieds.

Arrivé aux uſtenſiles du ſecond genre, je commencerai ma deſcription par quelques vaſes d'une forme ſingu-

lière : les plus considérables & les plus précieux sont ceux qui étoient destinés aux usages sacrés. Celui dont le travail est le plus élégant paroît avoir été un seau qui servoit dans les Sacrifices ; les Anciens le nommoient *Præfericulum* : sa hauteur est de deux palmes deux pouces ; son anse ceintrée & mobile, qui quand elle est abattue s'ajuste parfaitement avec le bord du vase, servoit à le porter ; elle est ciselée comme le vase même, enrichie de festons & d'autres ornemens. Indépendamment de cette anse, ce vase a deux grandes & deux petites oreilles ; les premières présentent, à l'endroit où elles se réunissent au vase, un Buste de femme porté sur un cygne, dont les aîles sont étendues, & le tout est travaillé en relief : les oreilles inférieures & plus petites se terminent par le bas en col de cygne. Ce vase étoit presqu'entièrement recouvert de fer fondu quand on en fit la découverte : le fragment de fer qu'on a conservé porte encore l'empreinte du ventre de ce vase. On a trouvé dans la même place une grande quantité de clous de fer qui n'avoient pas encore servi ; il y avoit aussi deux écritoires pleines d'encre. Il paroît qu'il y avoit eu là une Boutique de Mercier. Ce fut au même endroit qu'on trouva le médaillon d'or d'Auguste, qui a été gravé à la fin de l'Avertissement par où commence le second volume des Peintures d'Herculanum.

Sur la naissance inférieure de l'oreille d'un vase du même genre & de la même forme que le précédent, mais un peu plus petit, on voit l'Amour tenant dans une main une coupe (*Cantharus*), & dans l'autre une de ces cornes destinées au service de la table ; le tout est traité de bas-relief ; la coupe, la corne & les aîles de l'Amour sont d'argent. On a aussi trouvé des moules de terre cuite, dans lesquels on jettoit en fonte les oreilles des vases. Je me rappelle un vase en ovale & formé comme un petit seau ; il est d'argent, & garni d'une anse ; sur ce vase, si je ne me trompe, étoit représenté en relief un Hylas enlevé par

les Nymphes quand Hercule l'envoya puiſer de l'eau.

On a auſſi trouvé des vaſes ſacrés d'une autre eſpèce ; c'eſt-à-dire, des coupes de Sacrifices (*Paterœ*), qui ſervoient pour les Libations : elles ſont en très-grand nombre, & la plûpart de métal blanc, travaillées au tour, avec toute la préciſion poſſible, ſoit par dehors, ſoit en dedans. Dans quelques-unes on a ciſelé au milieu une eſpèce de médaillon en relief, &, autant que je puis me le rappeller, une Victoire ſur un quadrige. Ordinairement le manche eſt rond, cannelé dans ſa longueur, & terminé par une tête de belier ; quelques autres ſont terminés par une tête & un col de cygne. Une des plus grandes & des plus belles de ces patères eſt placée auprès du beau trépied de Pompeii : le manche eſt formé par un cygne, dont les pieds étendus ſervent à l'attacher au corps de la coupe. Juſqu'à préſent les coupes de cette eſpèce avoient été regardées comme dépendantes des Sacrifices ; mais par la découverte qu'on a faite ici, il eſt prouvé qu'on employoit dans les bains des vaſes de cette même forme : on a trouvé en effet un paquet de frottoirs (*Strigiles*) joints avec une *Patère*, qui avoit une large queue ; le tout étoit paſſé dans un anneau de métal plat, pareil à ceux que nous employons pour porter les clefs : ces eſpèces de vaſes ſervoient ſans doute à verſer l'eau ſur le corps. D'autres coupes, mais plus profondes, emmanchées d'une large queue, étoient des uſtenſiles de cuiſine, & ont beaucoup de reſſemblance avec les couvertures de nos caſſeroles.

Un grand nombre de découvertes qu'on a faites ici prouvent que l'on fait peu d'ouvrages dont les formes ſoient nouvelles, & qui n'ayent été autrefois employées ; car on a trouvé des taſſes d'argent avec leurs ſoûcoupes, de la même forme & de la même grandeur que celles dont nous nous ſervons pour le thé ; ces taſſes ſont très-délicatement travaillées & bien ciſelées en relief : elles ſervoient au même uſage que les nôtres, c'eſt-à-dire, qu'elles étoient deſtinées pour boire de l'eau chaude ; & il

y avoit chez les Romains des maisons particulières où l'on en alloit boire, comme on va aujourd'hui prendre du caffé. On en voit trois paires dans le Cabinet.

Ces tasses me font souvenir d'un vase d'argent en forme de mortier, du poids d'environ trois marcs, sur le corps duquel est représenté, en bas-relief, Homère porté sur un aigle : ce Prince des Poëtes soutient son menton de la main droite ; sa tête élevée exprime ses méditations sublimes : il tient dans la main gauche un rouleau qui est sans doute son Poëme. Des cygnes planent au-dessus de sa tête, & sont environnés de guirlandes de fleurs qui pendent en festons. M. le Comte de Caylus a fait graver une représentation de ce morceau dans le second volume de sa Collection d'Antiquités ([d]), tel qu'il lui a été communiqué dessiné de mémoire ; mais il n'a pas donné le côté opposé, où l'on voit vers le bas, deux Figures de femmes assises sous un feuillage de chêne ; celle de la droite est armée d'un bouclier & d'une lance, avec une courte épée sous le bras, & représente l'Iliade ; celle de la gauche coëffée d'un chapeau conique sans retroussis, comme on en donne à Ulysse, croise une jambe sur l'autre, & porte la main droite à son front ; elle paroît occupée de pensées profondes : c'est l'Odyssée.

Martorelli avoit pris ces Figures pour des hommes ([e]) ; puis s'est corrigé dans le Supplément de son Livre ([f]). Mais M. *Bajardi*, qui a été payé largement pour faire la description de ces Trésors, & qui a été plus à portée qu'aucun autre de les voir & de les examiner, ne peut être excusé d'avoir fait d'Homère un Jules-César ([g]) : en supposant qu'il n'eût pas connu le portrait de ce Prince, il devoit sçavoir du moins qu'il n'a pas porté de barbe. Il place à côté de César une Rome en pleurs ; c'est la figure

([d]) Pl. XLI.
([e]) *De Reg. Thec. Calam.* p. 166.
([f]) *In Additam.* p. xix.
([g]) *Catal. de Monum. d'Ercol. Vasi*, n. 540.

de l'Iliade, & de l'Odyſſée ; il n'en ſçait faire qu'un Soldat. Dans un autre endroit, il donne à Hercule qui eſt à la chaſſe des oiſeaux *Stymphaliques*, le nom d'un ſimple chaſſeur qui tire ſur des oiſeaux aquatiques : il confond plus d'une fois les femmes & les hommes.

On voit ſur une petite plaque d'argent, de forme ovale, un Satyre traité de relief, & qui joue de la lyre : ce Satyre me rappelle à la première vûe l'idée du joueur de flûte *Aſpendus* que C. Verrès avoit parmi ſes Statues, & qui faiſoit ſentir, comme dit Ciceron, qu'il ne jouoit que pour lui, ſans s'embarraſſer d'être entendu de perſonne: cette Figure paroît en effet comme abſorbée, & uniquement occupée de l'harmonie de ſon inſtrument.

Une ſorte de vaſes invéntés par le luxe, étoient ceux dans leſquels les Anciens nourriſſoient & engraiſſoient une eſpèce de ſouris des champs, qui ſe trouve dans les bois de Châtaigners. Ces vaſes ſont de terre cuite, à-peu-près de la hauteur de 3 palmes, & de 2 & demi de diamètre ; ils ont une embouchure paſſablement grande, & l'on voit dans l'intérieur de petits baſſins demi-ronds auſſi de terre, pratiqués dans le contour & par degrés ; ils ſervoient à mettre la nourriture de ces animaux. Le vaſe de cette eſpèce étoit nommé *Glirerium* de *Glis*, nom qui eſt paſſé dans la Langue Allemande & dans celle de quelques autres Peuples, & qui a la même ſignification que dans le Latin. Comme ces animaux, à ce que j'ai obſervé, ne ſont pas connus au-delà des Alpes, il eſt arrivé, que quelques Sçavans étrangers ont conjecturé que les Romains engraiſſoient des rats, & qu'ils les mangeoient comme une viande délicate. Non-ſeulement *Sloane* établit cette opinion dans l'Avertiſſement de ſa Deſcription de la Jamaïque, en Anglois ; mais *Liſter* dans ſes Remarques ſur *Apicius*, de l'Art de la Cuiſine, ne paroît pas mieux inſtruit. En Italie cet animal s'appelle *Ghiro* de *Glis* : on le mange encore aujourd'hui, mais ſeulement dans les grandes tables ; car il n'eſt pas commun ; & je ſçais que la maiſon de Colonna en

fait des préſens. Il reſte caché pendant l'hyver, & l'on prétend qu'il demeure alors dans un aſſoupiſſement continuel, ſans prendre de nourriture ; c'eſt par cette raiſon que les Modernes en ont fait le ſymbole du Sommeil, & que l'Algarde en a repréſenté un auprès de la ſtatue du Sommeil, qu'il a exécutée en marbre noir dans la *Vigne* Borghèſe.

C'eſt encore dans cette claſſe qu'il faut ranger ce qui concerne les jeux & les amuſemens : les Flûtes des Anciens méritent quelques remarques. Elles étoient faites d'os, d'yvoire, & même de métal, & elles étoient compoſées, ainſi que les nôtres, de pluſieurs piéces, mais avec cette différence, que ces piéces ſéparées qui ne s'aſſembloient point à rainures ou entailles, recouvroient intérieurement un tuyau, qui étoit ordinairement de bois, & délicatement creuſé au tour, comme on le voit par deux piéces de Flûte de métal, dans leſquelles le bois eſt demeuré en dedans, mais pétrifié. On voit dans le Cabinet de l'Académie de Cortone une flûte d'yvoire établie ſur un tuyau d'argent.

Une petite Tablette d'yvoire avec le mot grec ΑΙCΧΥΛΟΥ, nous apprend quelle eſpèce de divertiſſemens l'on prenoit autrefois dans cette partie de l'Italie : j'ignore le lieu dans lequel elle a été trouvée. Cette Tablette eſt une *Teſſera*, qui porte le nom du célebre Tragique *Eſchyle* ; & elle prouve que l'on repréſentoit ſes Tragédies dans l'endroit où l'on en a fait la découverte. On ſçait que ces *Teſſeræ* étoient diſtribuées par celui qui donnoit le ſpectacle à ſes frais, comme on donne aujourd'hui des billets *gratis* pour l'Opéra ou pour la Comédie. C'eſt la ſeule *Teſſera* chargée du nom d'un Poëte Dramatique Grec, que l'on connoiſſe. On en voit d'yvoire dans le cabinet du College Romain ; mais elles ne ſont chargées que de chiffres.

Une autre piéce unique eſt un Diſque de métal, dont le diamètre eſt de huit pouces : il eſt percé dans le cen-

tre, & cette ouverture ronde qui ſe rétrécit d'un côté ; ſervoit à placer le doigt avec plus de fermeté, quand on lançoit le diſque. Cette manière de jetter le diſque, n'a pas été connue juſqu'à préſent. Il y avoit auſſi des diſques, qui n'étoient point percés dans le milieu, comme eſt celui qu'on voit ſerré contre la cuiſſe d'une ſtatue, qui étoit dans la maiſon de Veroſpi à Rome, & qui a été vendue depuis peu : c'eſt de ce genre qu'eſt le diſque d'un palme ſix pouces & demi de diamètre, relevé en boſſe, que l'on voit dans la *Vigne* Albani, & dont j'ai parlé ailleurs (h). Au reſte, c'étoit, pour parler conformément à nos uſages, un jeu pratiqué par des Chevaliers ; & parmi les Héros Grecs on voit que cet exercice étoit particulierement celui de Diomedes (i) ; il eſt encore en uſage en Angleterre.

J'ajoûte à cette eſpèce d'uſtenſiles, un maſque tragique, de marbre, ſurmonté d'une haute coëffure de cheveux ; ce maſque fait voir par les trous que l'on remarque autour, qu'il étoit du nombre de ceux qu'on attachoit ſur la face d'un cadavre, relativement à cette maxime de Pétrone : *Omnis mundus agit hiſtrioniam.* On voit dans le Cabinet du Collége Romain, un maſque aſſez petit, & de terre cuite, deſtiné à ce même uſage. C'étoit autrefois la mode en France de porter des maſques pendant la nuit, dans la vûe de préſerver la peau de l'air épais qui regne dans les appartemens fermés ; il faut eſpérer que cette mode renaîtra quelque jour. (k)

Par vanité & pour déſigner une naiſſance illuſtre, il y avoit des Bulles d'or, que portoient les Enfans juſqu'à un certain âge : ce cabinet en poſſede deux. Ce n'étoit pas une ſimple parure de jeunes garçons, comme on le croit en général ; car les Triomphateurs (l) portoient des Bulles à leur col : dans mes Eclairciſſemens ſur les Points dif-

(h) Deſcrip. des Pierres gr. du Cab. de Stoſch. p. 458.
(i) *Eurip. Iphig. in Aul. v. 199.*
(k) Où l'Auteur a-t-il pris cela : les Femmes portoient autrefois en France de pareils maſques, uniquement pour ſe garantir du hâle & du ſoleil.
(l) *Macrob. Saturn. L. 1. c. 6. p. 173. ad Ponta n.*

ficiles

ficiles de la Mythologie, des uſages & de l'Hiſtoire ancienne, que j'ai compoſés en Langue Italienne, je prouve, ſur l'autorité d'un monument rare, que les femmes en portoient auſſi. Des ſiéges nommés *Cellæ Curules*, étoient une marque de dignité affectée à quelques Magiſtrats chez les Romains. On en voit deux dans le Cabinet. Ces Siéges étoient ordinairement d'yvoire à Rome; ici ils ſont de bronze : ils ont un palme ſept pouces de hauteur, & deux palmes ſept pouces en largeur. Les bras de cette eſpece de meuble, ainſi que ſes pieds, ſont formés par des tiges qui, réunies en un point, ſe croiſent, & prennent la figure d'une lettre X, dont les jambages ſeroient pliés en ligne ſpirale; à quoi il faut ajoûter que les pieds de ces ſiéges (m) ſe terminent par le bas en une tête d'animal de fantaiſie, dont le bec allongé leur ſert point d'appui.

Je ne parlerai point ici de cette quantité de muſles de lion & d'autres têtes d'animaux de bronze, par leſquels l'eau couloit dans les bains, ainſi que dans les maiſons : je paſſerai ſous ſilence les inſtrumens de Chirurgie, & beaucoup d'autres uſtenſiles, tant connus qu'inconnus dans l'uſage, & qu'il ſeroit difficile de décrire & de faire concevoir ſans le ſecours de planches gravées, qui ſouvent en laiſſent encore des idées très-imparfaites.

Mais avant que de finir, je ferai mention de quelques uſtenſiles qui ſervoient aux femmes, tels que des miroirs, des aiguilles de cheveux, des braſſelets & des pendans d'oreilles. On voit ici deux miroirs, un rond & un quarré-oblong; le rond peut avoir environ huit pouces de diamètre : tous deux ſont de métal bien poli. M. *Bajardi* (n) nous dit qu'il a trouvé dans le Cabinet deux miroirs garnis de longs manches; mais quelques recherches que j'aie faites, il ne m'a pas été poſſible de les déterrer. Les miroirs des Anciens étoient ronds en général : ſur une pierre gravée du cabinet de Stoſch, Vénus eſt

(m) Ces ſiéges ne ſe peuvent mieux comparer qu'à nos tabourets plians.
(n) *Catal. de Monum. d'Ercol. p.* 271 *n.* 768.

représentée tenant un pareil miroir par le couvercle (°) ; ils sont faits à peu-près comme quelques-uns de nos miroirs de voyage. Sénèque (P) fait mention de miroirs extraordinairement grands, & capables de représenter une figure dans son entier.

Dans le nombre des aiguilles d'argent qui servoient à rouler les tresses des cheveux sur le derrière de la tête, on en trouve ici quatre singulierement grandes & bien travaillées, car cette parure étoit une de celles qui méritoient davantage l'attention des femmes; les Prêtres eunuques de Cybèle attachoient aussi leurs cheveux avec une aiguille à tête. La plus grande, dont la longueur est de huit pouces, au lieu d'être terminée par un bouton, porte à son extrémité un chapiteau Corinthien, sur lequel on voit Vénus tenant ses cheveux de ses deux mains, & auprès d'elle est l'Amour, qui lui présente un miroir rond. Les Dames Romaines avoient coutume de consacrer des miroirs aux statues des Déesses le jour de leurs fêtes (q). Les aiguilles de tête, d'argent, que les femmes de la campagne autour de Naples portent encore aujourd'hui, sont de la même longueur. Sur une autre de ces aiguilles également terminée par un chapiteau Corinthien, on voit l'Amour & Psyché qui se tiennent embrassés. Une autre, présente à son extrémité deux bustes: sur la plus petite des aiguilles qui sont dans le Cabinet, Vénus s'appuie sur un Cippe, qui porte un Priape; la Déesse éleve sa jambe droite, & paroît vouloir prendre son pied de la main gauche.

On montre au même endroit, des Brasselets de bronze, & d'autres d'or, qui tous ont la forme d'un serpent: je ne me rappelle point d'en avoir vû de ceux qu'on portoit vers la partie supérieure du bras; ceux qu'on voit ici, sont de la plus petite espèce, & étoient destinés pour être por-

(°) Cat. des Pierres Gravées de Stosch. p. 116.
(P) *Nat. Quæst.* L. 1. C. 17.
(q) *Lipsi. Elect.* L. 2. C. 18. *p.* 503. *ed. Plant.* in-4°.

tés sur le poignet. Les pendans d'oreilles en or ressemblent à la tête d'un gland, & sont accompagnés de petites boucles saillantes, dont l'ouverture est tournée du côté de l'oreille. Les Napolitaines de cette contrée les portent encore aujourd'hui de la même manière.

Les *Patères* que je range, ainsi que je l'ai remarqué plus haut, au nombre des Ustensiles, sont d'un métal blanc composé, qui paroît d'argent au premier coup d'œil, & qui a encore cela de commun avec l'argent, que le verd-de-gris s'y trouve pareillement attaché. Qui sçait, si ce n'est pas un des deux célebres métaux de Corinthe ou de Syracuse? Je n'ignore pas que quelques Curieux prennent le métal, dont la couleur imite celle de l'or, dans quelques médailles de la première grandeur, pour celui de Corinthe; mais cette opinion est aussi peu sûre, que l'histoire de l'origine de ce métal, lors du sac de cette Ville, est ridicule.

La principale considération, que méritent les Ustensiles antiques, & particuliérement les vases, consiste dans l'élégance de leurs formes; & tous nos Artistes modernes doivent en cela céder le pas aux Anciens. Toutes ces belles formes sont établies sur les principes du bon goût, & peuvent se comparer à celles d'un beau jeune homme, dont les attitudes sont pleines de graces naturelles; l'on peut ajoûter même, que ces formes gracieuses s'étendent jusques sur les anses des vases. Si nos Artistes cherchoient à les imiter, leurs ouvrages changeroient de maniere. Ils en prendroient une, qui, en nous éloignant de l'art, nous rameneroit à la nature, sur laquelle on pourroit ensuite régler l'art. La principale beauté de ces vases, consiste dans des contours doux & coulans, peu différens de ceux qui, dans les corps des Adolescens bien configurés, ont cette élégance qu'on ne trouve jamais avec autant de perfection dans les corps des hommes parvenus à un âge mûr. Notre œil n'aime point à terminer son regard sur des demi-cercles complets, ni à se voir arrêté par des angles ren-

trans, ou par des pointes saillantes. La douce sensation que nos yeux éprouvent sur des formes simples & pures, est semblable à celle que produit le toucher d'une peau tendre & délicate ; nos idées deviennent faciles & distinctes comme celles que nous présente la vûe d'un objet simple dans son unité. Or comme le facile doit plaire précisément par sa clarté, il faut que ce qui est outré, nous déplaise par la raison contraire ; de même, sommes-nous choqués d'un éloge hyperbolique, qu'on fait du mérite d'autrui, auquel nous désespérons de pouvoir atteindre. Il semble que comme la nature nous facilite le chemin, & qu'elle en fait proprement les frais, (car communément il en coûte moins de suivre la nature, que de s'en écarter) ; il semble, dis-je, que le sentiment & la réflexion devroient nous conduire à la belle simplicité des Anciens. Ceux-ci suivoient exactement ce qui étoit une fois reconnu pour beau ; ils sçavoient que le beau est toujours un, & ils n'y changeoient rien, pas même dans leurs vêtemens : nous, au contraire, sur ce point, comme sur bien d'autres, nous ne pouvons ou nous ne voulons pas nous fixer ; ainsi nous nous livrons aveuglément à une imitation mal entendue ; & semblables à des enfans, nous détruisons à chaque instant ce que nous venons d'élever.

QUATRIEME PARTIE.

SECONDE SECTION.

LA seconde Section de la quatriéme Partie de cette Lettre, où je me propose de traiter des Manuscrits d'Herculanum, mérite toute notre attention, d'autant plus que je ferai le premier qui en aura parlé. Dans le compte que je dois rendre de ces Manuscrits, il s'agit premierement, d'en indiquer la découverte ; secondement, d'en expliquer la matière, la forme & l'état actuel ; troisiémement, de faire connoître l'espèce d'écriture qu'ils présentent, &

enfin, d'indiquer la manière de les développer.

La découverte ne promettoit rien moins que ce qu'elle a donné dans la ſuite; les travailleurs, au premier aſpect, firent les mêmes plaintes que les deux chauves qui trouverent dans leur chemin un peigne :

..... Sed fato invido
Carbonem, ut ajunt, pro theſauro accepimus;

Phædr. L. 5. Fab. 6.

Ils ne regardent en effet ces Manuſcrits que comme des morceaux de bois brûlé, ou comme du charbon; auſſi pluſieurs furent mis en piéces & jettés dans les décombres : Il arriva la même choſe qu'au Bréſil par rapport aux Diamans, que l'on regardoit comme des cailloux, & dont on ne faiſoit aucun cas, parce que l'on n'en connoiſſoit pas la valeur. L'ordre dans lequel ils furent enſuite trouvés, rangés les uns ſur les autres, fut la ſeule circonſtance qui excita quelque attention, & qui perſuada que ce n'étoit peut-être pas de pur charbon : bientôt on y découvrit des caractères.

Le lieu où ils furent trouvés, étoit un petit appartement faiſant partie de la *Villa* d'Herculanum, décrite ci-deſſus; deux hommes les bras étendus pouvoient toucher les côtés de cette piéce. Il y avoit des armoires le long du mur, comme on en voit ordinairement dans les archives; elles étoient élevées au-deſſus du plancher, de la hauteur d'un homme; & au milieu du Cabinet il y avoit une autre armoire iſolée dans laquelle on pouvoit ranger des Manuſcrits de l'un & de l'autre côté, & dont on en pouvoit librement faire le tour. Le bois de ces armoires étoit réduit en charbon, & l'on croira ſans peine, que dès qu'on voulut y toucher, elles tombèrent en morceaux. Quelques-uns de ces manuſcrits en rouleaux étoient liés enſemble avec un papier plus groſſier, de l'eſpèce qu'on nommoit *emporetica* chez les Anciens; ces liaſſes de pluſieurs volumes formoient probablement un ouvrage

entier. Quand ces Manuſcrits eurent été reconnus pour ce qu'ils étoient, on les recueillit avec ſoin, & on en compta plus de mille, dont la plûpart ſont conſervés dans le cabinet de Portici & renfermés ſous la clef, dans une armoire vîtrée; mais on dit, qu'il y en a beaucoup d'autres qui ſont encore dans les voûtes ſoûterreines de Portici, pêle-mêle, avec des débris de Statues & d'autres Monumens.

Ces Manuſcrits ſont écrits ſur du *Papyrus* ou Roſeau d'Egypte, plante qui a été auſſi nommée *Deltos* (Δέλτος) de la contrée, où elle croiſſoit le plus abondamment. Il paroît que l'Ecriture Sainte a adopté ce dernier mot, pour déſigner des écrits: car dans Jérémie דלחות, δέλτοι veut dire un Livre, autant que je peux m'en ſouvenir. A préſent cette plante eſt nommée par les Naturels du pays *Berd* ([r]). Elle étoit particuliérement propre à l'Egypte; mais, ſelon *Strabon*, on eſſeya de la cultiver en Italie, où depuis elle s'eſt entiérement perdue. *Targioni*, Médecin de Florence, actuellement vivant, ſe trompe bien, quand il croit ([s]), que le jonc qui ſert à faire les nattes & à revêtir les flacons de verre, peut avoir fourni la matière du papier, dont les Anciens faiſoient uſage.

De tous ceux qui ont voyagé en Egypte, *Alpinus* eſt le ſeul qui ait fait une deſcription exacte de cette plante: *Pococke* & d'autres l'ont paſſé ſous ſilence. Elle croît ſur les rives du Nil & dans des lieux marécageux, & la tige qu'elle porte, s'éleve de deux aunes (*Cubiti*) au-deſſus de l'eau, au rapport de *Pline*, ([t]) qui s'appuie ſur le témoignage de *Théophraſte* ([u]); mais, ſuivant *Alpinus*, elle a ſix & juſqu'à ſept aunes de hauteur: ſa tige eſt triangulaire, & eſt terminée par une couronne qui imite une chevelure; les Anciens comparoient cette couronne à un Thyrſe. Ce roſeau vulgairement nommé Egyptien, étoit d'une grande utilité pour les habitans du pays: la moëlle

([r]) *De Plant. Ægypt. c.* 36. = ([s]) Viaggi, T. 5. p. 379.
([t]) L. 13, c. 22. = ([u]) L. 4. c. 9.

de la tige leur ſervoit de nourriture, & de la tige même, ils conſtruiſoient des vaiſſeaux, que nous voyons figurés ſur des pierres gravées & ſur d'autres monumens Egyptiens ; on faiſoit pour cela des faiſceaux de ces tiges, comme on en fait avec le jonc, & les attachant enſemble, on parvenoit à donner aux Barques ou aux Vaiſſeaux la forme & la ſolidité qui lui étoient néceſſaires. La principale utilité de cette plante, étoit celle qu'on retiroit d'une pellicule mince qui lui ſervoit d'enveloppe & ſur laquelle on écrivoit; malheureuſement les récits des anciens Ecrivains, par rapport à ce dernier uſage, ne ſont pas aſſez clairs, & ne nous ſatisfont pas autant qu'on le pourroit déſirer. De-là vient que quelques Auteurs, comme *Voſſius* (x), ont conjecturé que le papier pour écrire, étoit pris des feuilles de cette plante. D'autres, comme *Veſling* (y), ont avancé une propoſition encore plus dénuée de preuves, en prétendant que le papier étoit préparé avec la racine de la plante, quoiqu'il ſoit de ſcience certaine, que les racines de toutes les plantes ſont formées de petites fibres ligneuſes qui ne peuvent ſe prêter à être roulées en feuilles minces. Auſſi ce dernier Auteur penſoit-il que la racine avoit été cuite & réduite en pâte liquide, capable de former le papier, à peu-près de la même manière qu'on fait aujourd'hui le papier de chiffon : *Salmaſius* (z) & *Guillandini* qui ont écrit ſur ce ſujet, ont approché un peu plus de la vérité, lorſqu'ils annoncent que les feuilles du Papyrus étoient tirées de la tige qui peut ſe ſéparer en pellicules, & que celles qu'on tiroit le plus près de la moëlle, donnoient le meilleur papier, tandis que les extérieures fourniſſoient le plus groſſier. L'inſpection des Manuſcrits d'Herculanum confirme cette opinion : ils ſont compoſés de feuilles larges de quatre doigts, leſquelles, autant que j'en peux juger, indiquent la circonférence de la tige. Ainſi je ſerois aſſez porté à croire,

(x) *In Etymol. v. Papyrus.* = (y) *De Plant. Ægypt. Obſ. ad Proſp. Alpin. Patav.* 1638. 4. = (z) *Plin. Exercit. p.* 1003. *ed. Pariſ.*

que le texte de Pline eſt altéré, dans l'endroit où il dit, que la différence dans le prix de ce papier, conſiſte dans ſa largeur : le meilleur, dit-il, a treize pouces de largeur ; celui qu'on nommoit *Hieratica*, en avoit onze ; le *Tanniana*, dix ; celui de *Saïs* en avoit moins, & le plus commun de tous ne portoit que *6* pouces. Selon ma conjecture il faudroit mettre à la place du mot *largeur* celui de *longueur* : car la tige de la plante n'a pas dû beaucoup varier d'épaiſſeur : & je ne puis m'imaginer que dans les unes elle eut eu treize pouces de circonférence, & ſeulement ſix pouces dans les autres : la largeur du papier devoit néceſſairement être égale à la circonférence de la tige ; & quant à la longueur, elle devoit ſuivre celle de la tige qui n'étoit jamais limitée.

Mais comme je ne veux point ſubſtituer des conjectures à des notions claires, je ne prétends point non plus diſcuter ici tout ce que Pline a écrit ſur ce ſujet (&). J'adopte volontiers ce qu'il dit de quelques écrits de 2 & même de 3 feuilles collées enſemble, d'autant que *Guillandini* aſſure avoir vû de ſemblables Manuſcrits ſur le Papyrus d'Egypte. Ceux d'Herculanum ne ſont compoſés que d'une ſeule feuille. Je laiſſe à ceux qui veulent en ſçavoir plus que la ſimple vûe ne nous en peut apprendre, le ſoin de rendre les récits des Anciens plus clairs : les notices que je vais donner de ces manuſcrits pourront leur être de quelque utilité.

Dans le nombre des Manuſcrits ſur le papier d'Egypte que j'ai vûs, indépendamment de ceux d'Herculanum, je peux citer différens Diplomes, que l'on conſerve dans la Bibliothèque du Vatican, & une feuille en caractères Grecs d'un Pere de l'Egliſe, dans la Bibliothèque des Théatins aux Saints Apôtres de Naples. Dom Mabillon (a) fait mention

(&) M. le Comte de Caylus a amplement diſcuté cette matière dans une Diſſertation qu'il a fait imprimer en 1758, & qui ſe trouvera dans le vol. 29e. des Mém. de l'Académie des Inſcriptions & Belle-Lettres. Il y démontre que Pline s'eſt très bien expliqué, touchant la fabrique du Papier, & qu'il n'y a rien à changer dans ſon texte.

(a) Diplom. L. 1. c. 8. §. II. p. 35.

des

des Diſcours de S. Auguſtin écrits ſur des feuilles de velin entremêlées en pluſieurs endroits de feuilles de papier d'Egypte ; ces Diſcours étoient dans la Bibliothéque du Préſident *Petau* , & peut-être font-ils partie des Manuſcrits de la Reine Chriſtine , que l'on conſerve dans le Vatican ; mais comme je ne ſuis point à Rome, je ne peux pour le préſent le dire avec certitude.

Quant à la forme & à l'état des Manuſcrits trouvés à Herculanum, il faut remarquer que le plus grand nombre ont un palme de hauteur, quelques-uns deux, & d'autres trois, & que roulés, ils portent juſqu'à quatre doigts d'épaiſſeur ou de diamètre ; cependant il s'en trouve auſſi quelques-uns d'un demi-palme d'épaiſſeur. La plûpart ſont deſſéchés & auſſi ridés que la corne d'un bouc. La chaleur a produit cet effet & les a convertis, pour ainſi-dire, en charbon ; car ils ſont ou noirs ou d'un gris très-foncé. En les tirant de la fouille, ils n'ont pas conſervé tout-à-fait leur forme cylindrique ; ils ont pris un inégal contour & raboteux ; & à ne les conſidérer que par l'extérieur, on les prendroit pour du bois pétrifié ; ce qui n'empêche pas qu'on ne diſtingue aiſément à chaque bout, les circonvolutions des feuilles de papier, dont eſt compoſé le rouleau. A l'égard des Livres de forme quarrée, il ne s'en eſt pas trouvé un ſeul.

Ce papier d'Egypte eſt mince & plus délié qu'une feuille de pavot ; il n'a plus la même forme qu'il avoit dans ſon premier état, le feu après l'avoir deſſéché, lui en a fait prendre une nouvelle ; un ſouffle, en le déroulant peut y cauſer du dérangement. On ne peut douter que ce papier n'ait toujours été fort mince, par l'examen de pluſieurs Manuſcrits qui ſont moins ridés & moins deſſéchés, & qui cependant étoient roulés auſſi ſerrés qu'ils le paroiſſent aujourd'hui ; car comme ceux-ci n'ont pû être comprimés par la chaleur, dans un volume moindre que celui qu'ils occupoient, & qu'ils n'ont diminué en aucun ſens, ils ſont reſtés ſans rides & ſans compreſſion.

Un rouleau de cette ſorte eſt formé de pluſieurs bandes minces & larges comme la main, qui miſes au bout l'une de l'autre, forment à l'endroit de leur jonction, un recouvrement de la largeur d'un doigt, & ſont ſi bien aſſemblées, que rien n'a été capable de les disjoindre. Les Anciens avoient des ouvriers dont la profeſſion étoit de coller ces feuilles : on les nommoit *Glutinatores* (b) : & l'on ne doit pas les confondre avec les ouvriers du commun, car les Athéniens élevèrent une ſtatue à un certain *Philtatius* (c), qui leur avoit enſeigné à coller les manuſcrits, ou, ce qui me paroît plus vraiſemblable, qui avoit inventé une eſpèce particulière de colle pour les Livres.

Cette bande de papier compoſée de pluſieurs morceaux collés enſemble, étoit ſouvent ſimplement roulée ſur elle-même ; mais il y en avoit d'autres, qui, ſelon le témoignage du Scholiaſte (d) d'Horace, étoient roulées autour d'un tube de bois ou d'os, tantôt mince & tantôt plus gros. C'étoit ſans doute ce que les Anciens nommoient le nombril (*umbilicum*) des Livres ; car ce tube, non-ſeulement occupoit au centre du rouleau la même place que le nombril occupe au milieu du ventre ; mais ce qui en paroiſſoit au dehors, reſſembloit aſſez pour la figure, à cette partie du corps humain. Cette obſervation me ſervira à donner l'explication d'un paſſage de *Martial*, dans lequel il parle d'un Ecrit qui n'avoit pas plus de circonférence que *l'umbilic* :

Quid prodeſt mihi tam macer libellus,
Nullo craſſior ut ſit umbilico,
Si totus tibi triduo legatur ?

L. 2. ep. 6. v. 10.

Il ne me paroît pas que ce paſſage ait été bien entendu ;

(b) Cic. *ad Att.* L. 4. *ep.* 4.
(c) Phot. *Bibl. ex Olympiodoro.*
(d) Porphyr. *in Hor. Epod.* 14. *v.* 8. *p.* 185. *edit. Plant.* 1611. 4.

la comparaiſon manqueroit de juſteſſe, ſi l'on prétendoit qu'il fût queſtion ici d'un nombril humain. L'Auteur latin n'a pas non plus voulu parler de l'ornement qu'on plaçoit ſur la couverture des livres, mais il a eu ſans doute en vûe le petit rouleau qui étoit placé au centre du livre. Le Poëte veut donc dire, que le livre n'eſt ni plus fourni ni plus épais que le petit tube ou bâton, autour duquel il eſt roulé. Voilà auſſi pourquoi l'on diſoit : *ad umbilicum adducere* (e), pour ſignifier finir un écrit, prêt a être mis en rouleau, & *ad umbilicum pervenire* (f), lorſqu'on vouloit exprimer la lecture qu'on a faite de cet écrit, juſqu'à ce qu'on ſoit parvenu au rouleau.

En conſéquence, il faut ſe figurer que le bâton intérieur qui ſervoit à dérouler, demandoit un autre bâton ou tube extérieur, pour rouler une ſeconde fois le manuſcrit que l'on avoit déroulé, & que ces tubes étoient attachés à chacune des extrémités de la bande qui formoit l'enſemble du livre. De cette façon, après avoir entiérement achevé la lecture du livre, le tube qui auparavant étoit en dedans, ſe retrouvoit en dehors, juſqu'à ce qu'on eût fait une nouvelle & ſemblable opération, & qu'on eût remis les choſes dans leur état primordial.

Les Manuſcrits d'Herculanum n'ont point de ſecond tube ; mais apparemment que la feuille à laquelle il étoit attaché & qui faiſoit la couche extérieure du livre, n'éxiſte plus, du moins aux rouleaux qu'on a examinés, & par conſéquent l'on peut croire que ce tube à été perdu. On ne voit pas non plus ces tubes extérieurs dans les rouleaux repréſentés ſur quelques peintures d'Herculanum (g); mais on voit les intérieurs. Il eſt pourtant vrai

(e) Hor. *loc. cit.*

(f) Martial L. 4. ep. 9. v. 2.

(g) Ils ſont très-viſibles ſur le livre ou rouleau que tient la Muſe Clio, dans un tableau repréſentant cette Muſe avec ſes attributs, lequel a été trouvé dans les fouilles d'Herculanum, & a été gravé dans le ſecond volume des Peintures d'Herculanum planche 2. On ne comprend pas comment l'Auteur de la Lettre ne s'en eſt pas apperçu.

que les Anciens parlent au plurier ([h]) de ces sortes de tubes consacrés aux Manuscrits; ce qui semble appuyer ma conjecture. J'ajoûterai aux précédentes remarques, que dans quelques-uns de nos Manuscrits, on voit quelque chose qui entre dans l'intérieur du tube, & qui paroît être une petite baguette, sur laquelle le tube tournoit en roulant; quand celui-ci n'avoit que la hauteur du Manuscrit, la baguette qui le dépassoit, servoit à tourner le tube. Cette baguette se terminoit, selon les apparences, en un bouton travaillé au tour, & peint; ce qui a fait dire à un Poëte: *Pictis luxurioris umbilicis.* C'est aussi sur cette baguette, quand il y en avoit une, que s'attachoit, à ce qu'il paroît, l'étiquette qu'on apperçoit dans une des peintures d'Herculanum ([i]), & qui, pendue à un rouleau, portoit apparemment le titre du livre. Cette dénomination prise de l'umbilic des tubes, dont je viens de parler, peut avoir passé dans la suite à l'ornement du milieu du volume ou de la couverture des livres quarrés, comme Martorelli le présume, par un passage du traité de Lucien *contra indoctos.* ([k]) Cet ornement étoit ou une garniture de cuivre, comme il y en a dans nos plus vieux livres, ou simplement un timbre, tel qu'on en met sur les reliûres en parchemin.

On s'est conduit à l'égard de quelques-uns de nos Manuscrits, comme le fit cet Ancien, qui coupa en deux le Poëme obscur *de Licophron*, pour voir s'il entendroit mieux le dedans que le dehors, & comme on prétend que S. Jérôme en agit avec les Satyres de *Perse.* Je veux dire qu'on a divisé en deux quelques-uns des grands rouleaux, pour en mieux connoître la structure intérieure, & l'exposer aux yeux des étrangers. Dans quelques-uns l'écriture est aussi belle & les caractères aussi gros, que dans le beau Pindare d'Oxford.

Plus ces Volumes paroissent ressembler à du charbon,

([h]) Mart. L. 3. *ep.* 2. *v.* 9. L. 4. *ep.* 91. *v.* 2. L. 8. *ep.* 61. *v.* 4. *Stat.* L. 4. *Sylv.* 9.

([i]) Pitt. Ercol. T. 2. Pl. II.

([k]) Διφθέρας περιβάλλεις ἐ ὑμφαλὸς ἐπίθης.

plus le noir eſt d'une teinte égale, mieux ils ſont conſervés, & plus ils ſont aiſés à être déroulés ; & cela eſt facile à comprendre par la nature même du charbon. Car le bois converti en charbon, par la ſéparation de l'humidité, & après l'évaporation des ſubſtances étrangères, n'eſt plus ſujet au changement, & acquiert au contraire une conſiſtance permanente, de ſorte qu'avec du charbon, on peut fixer des limites qui dureront à perpétuité. Il en eſt de même de ces Manuſcrits ; plus ils ont été promptement & également pénétrés par la matière ardente du Véſuve, qui en a ſéparé toute l'humidité, plus la matière du papier a été portée à une égalité uniforme, & par conſéquent eſt devenue, comme les ſemences ſimples & ſolides des choſes invariables & incorruptibles. Mais les Manuſcrits, ſur leſquels la matière ardente n'a pas agi uniformément, ne ſe trouvent pas non plus d'une couleur égale ; & comme l'humidité n'en a pas été chaſſée aſſez ſubitement comme aux premiers, ils ont été expoſés aux variations de l'air, & l'humidité extérieure a cherché à ſe réunir avec celle qui y étoit reſtée ; la cendre & la terre s'y ſont introduites & ont attaqué les parties qui en étoient ſuſceptibles ; elles en ont ſouffert & ont été effacées ; conſéquemment les Manuſcrits de la première qualité ſont plus aiſés à être développés que les autres.

La forme de ces Manuſcrits a donné occaſion à M. Martorelli d'avancer des ſingularités & des Paradoxes étranges, qui ſont un témoignage public de l'aveuglement de l'amour-propre, & de la prévention. Cet homme ſçavant ſoutient, contre l'évidence la plus claire, que les Manuſcrits d'Herculanum qu'il a vûs, ſans éprouver de difficulté, & toutes les fois qu'il l'a voulu, n'étoient point des Diſſertations ſçavantes ni des Livres, mais de ſimples Documens, des Actes de fondations, des Contrats, des Arrêts, &c, & que par conſéquent, le lieu où ils ont été trouvés, avoit ſervi autrefois d'archives à la ville d'Herculanum. D'abord il aſſure que les anciens Grecs ne fai-

ſoient point uſage de Manuſcrits roulés, & il ne leur donne que des Livres quarrés (l). Car, dit-il, il ſeroit abſurde de penſer, que la ſagacité des Anciens ait choiſi une forme de livre auſſi incommode que lui paroît la forme roulée, pendant qu'un livre quarré eſt d'un uſage beaucoup plus aiſé (m). Sa principale raiſon eſt, que les Grecs dans le meilleur âge, n'avoient pas de mot qui répondît à celui de (*volumen*), qui ſignifie un écrit roulé, n'employerent εἴλημα que bien long-tems après pour y ſuppléer. De plus, il faudroit, continue-t-il, que ſi les Grecs avoient roulé leurs écrits, on trouvât dans leur langue, les noms des pièces particulieres dont parlent les Auteurs, ce qui n'eſt pas. Il rejette le mot (ἀσφαλίσκος) qui ſignifie un petit tube autour duquel on rouloit les Ecrits, & il le regarde comme un terme des ſiécles barbares. Il finit par dire, que puiſque les Grecs des meilleurs tems, & lorſque leur Langue étoit la plus riche, n'avoient pas de mot pour ſignifier *Volumen*, ils ne peuvent avoir eu d'Ecrits roulés (n). Il regarde ſa ſuppoſition comme inconteſtablement prouvée, & il fait tous ſes efforts pour faire parler les anciens Auteurs conformément à ſes idées : il corrige avec hardieſſe, les paſſages qui détruiſent ſon opinion ; & il les regarde comme des paſſages altérés. Lorſque Eſchines dans la quatrième Lettre, parle de la ſtatue de Pindare, que les Athéniens lui avoient élevée, tenant un écrit roulé dans la main, il met à la place du mot *roulé*, *ouvert*; au lieu de ἀνειλιγμένον, ἀνεωγμένον : Je ne fais, dit-il, aucun compte de *Diogène Laerce*, qui appelle nommément les Ecrits d'Epicure un *Cylindre* (κυλίνδρους) (o). Il regarde ce mot comme l'interpolation d'un Romain, parce qu'il ne le trouve dans aucun autre Ecrivain, employé dans ce ſens ; & comme il ne l'a trouvé qu'une fois dans Diogène, il s'appuye ſur quelques déciſions de

(l) *Reg. Thec. Calam. p.* 233. = (m) *Ibid. p.* 234. = (n) *Ibid. p.* 234. (o) *Ibid. p.* 235.

Ménage, qui dit dans ſes remarques ſur cet Auteur (p), que le texte eſt plein d'additions & d'expreſſions vulgaires, ainſi que Saumaiſe l'avoit déjà remarqué (q). Mais ſuppoſé, ajoûte-t-il, que le mot de cylindre ne ſoit pas une addition, cela ne prouve rien contre moi, ni contre les tems anciens des Grecs, puiſque Diogène a vécu ſous Conſtantin, tems auquel les écrits roulés pouvoient être en uſage parmi les Grecs. Il cite plus d'un livre quarré, repréſenté dans les peintures d'Herculanum; & quand il y trouve des Ecrits roulés; il s'en forme l'idée que ſon imagination lui ſuggere (r). Il accuſe *Spon* de menſonge (s), lorſque dans la Relation de ſes voyages (t), ce Sçavant parle d'une Liturgie de Saint Chryſoſtôme, en rouleau, qu'il dit avoir vûe à Corinthe.

Pour confirmer cet uſage, & en même tems pour réfuter l'étrange opinion de M. Martorelli, j'ai rapporté à la tête de cette Lettre, un beau monument antique, traité en bas-relief, que j'ai fait copier d'après un excellent deſſein de quelque Diſciple de Raphaël, qui ſe conſerve dans le Cabinet de M. le Cardinal Alexandre Albani; car l'original ne ſe trouve plus à Rome. Il repréſente l'éducation & l'inſtruction de jeunes enfans: le fils aîné de la Mère de famille, qui eſt aſſiſe ſur la gauche, tient un livre quarré, auquel ſon Maître porte auſſi la main; (cela prouve pour M. Martorelli). Le plus jeune des enfans encore entre les mains d'une vieille Gouvernante, ſemble vouloir atteindre à une Sphère terreſtre ou céleſte, que deux Muſes montrent de leurs mains; l'une eſt *Uranie*, & l'autre eſt apparemment *Clio*, la Muſe de l'Hiſtoire, qui tient un écrit roulé; (voilà qui prouve contre notre Sçavant); la troiſième eſt *Melpoméne*, la Muſe tragique. Cette compoſition me rappelle les trois Muſes qu'un Philoſophe avoit placées dans ſa ſalle d'au-

(p) *In Annotat. p.* 253. = (q) *De ling. Helleniſt. p.* 107.
(r) *Reg. Thec. Cal. p.* 264. = (s) *Reg. Thec. Cal. p.* 242.
(t) Tom. 2. p. 230.

dience ([u]) : La pierre gravée dont j'ai enrichi le frontiſpice de cette Lettre, peut auſſi convenir à mon ſujet : l'Amour y eſt repréſenté conſultant un écrit en rouleau, qui ne ſçauroit être un Contrat ni un Arrêt ; une Muſe qui fait l'office de Précepteur, tient un livre quarré ([x]) : & dans le champ de la pierre on voit une Sphère. L'Eſcarbot qui eſt placé dans une eſpèce d'exergue, peut s'interpréter par les pierres gravées des Anciens, ſur un côté deſquelles on voit un Eſcarbot relevé en boſſe, & qui de-là ſont aujourd'hui appellées *Scarabées*, ou peut faire alluſion aux armes du poſſeſſeur de la pierre ([y]). On trouve dans le Cabinet du Collége Romain, un bronze de la grandeur d'un demi-palme, & qui repréſente une petite figure d'un Philoſophe avec une barbe : il eſt aſſis ſur un ſiége Magiſtral : à ſes pieds il y a une Boëte ronde, avec des Ecrits roulés, & dans ſa main il tient un Ecrit roulé, à demi-développé. Ce ne peut être la repréſentation d'un Magiſtrat Romain : la barbe n'étoit plus de mode parmi eux, quand ce monument a été fait ; & puiſque c'eſt l'image d'un Philoſophe, il faut en conclure, que les Ecrits qui l'accompagnent, ne peuvent pas ſignifier des Arrêts juridiques, ou autres actes pareils. Le Siége préſente auſſi une forme qui n'eſt point celle que l'on donnoit aux Siéges, ſur leſquels étoit aſſis le Magiſtrat de Rome.

Notre Sçavant va plus loin encore, il contredit tous ceux qui expliquent dans la Loi d'*Ulpianus* 52. D. de leg. 3. *teretes libros*, des Ecrits roulés, & *Codices*, des

([u]) Un témoignage tel que celui-ci, ne me paroît avoir aucune force, & ne prouve rien. L'Auteur de la Lettre, en le rapportant, a eu ſans doute, quelqu'autre motif qui nous eſt inconnu.

([x]) Si le deſſein eſt exact, la Muſe repréſentée ſur cette pierre gravée, ne tient point un livre quarré, elle écrit ſur une bande deſtinée à être roulée autour d'un cylindre, lorſque l'ouvrage que la Muſe compoſe aura été porté à ſon terme.

([y]) Je doute fort qu'on pût prouver que les Anciens euſſent des Armoiries, je crois qu'il eſt bien plus naturel de penſer que l'eſcarbot, l'araignée, ou tel autre inſecte qui a été repréſenté ſur cette pierre gravée, eſt un ſymbole particulier, & peut-être encore mieux, une énigme qu'on interprétera comme on voudra.

Livres

Livres quarrés ([z]). Les Ecrivains qu'il réfute, ſont, *Saumaiſe* ([a]), *Schulting* ([b]), *Trotz* ([c]), *Heineccius* ([d]), & *Mazocchi* ([e]): quant à *Schulting* & *Heineccius*, il retranche leurs noms dans ſes additions ([f]). De quels volumes énormes, dit-il, auroient été les Ecrits de Ciceron, de Tite-Live, de Séneque & de Pline, ſi on ſe les repréſentoit roulés & ſeulement écrits d'un côté de la feuille ([g])? Il cherche à démontrer que le mot *Codex* n'a été employé que pour déſigner des Actes publics ([h]), & que ſi l'on voit ſur des médailles & ſur des ſtatues, des figures d'Empereurs tenir un rouleau d'écriture dans la main, ce rouleau ne peut repréſenter, ſelon lui, que quelque diplome, mais non des Ouvrages de littérature ou d'hiſtoire ([i]): c'eſt par conſéquent, dit-il, une lourde faute qu'ont commiſe les anciens Artiſtes & Statuaires, lorſqu'ils ont placé un écrit roulé entre les mains de figures qui repréſentent des Poëtes & des Philoſophes ([k]). *Apollonius de Priene* lui-même, cet Artiſte Grec qui a exécuté en bas-relief l'Apothéoſe d'Homère que l'on voit au Palais de Colonne, a commis une faute grave en mettant un rouleau entre les mains du Père des Poëtes ([l]).

Pour mieux établir la ſolidité de ſon opinion, & montrer qu'il y a mûrement réfléchi, M. Martorelli répete dans ſes additions ([m]), qu'il a très-bien vû & lû la ſignature du premier écrit déroulé d'Herculanum : Φιλοδήμου περὶ Μουσικῆς « de Philodémus ſur la Muſique ». Malgré cela il ſoutient (cela ne paroît-il pas incroyable à mes Lecteurs), que cet écrit eſt un acte public, concernant une affaire litigieuſe. Il s'eſt peut-être perſuadé que c'étoit les piéces d'un Procès, ayant pour objet la Muſique des Temples & celle des Nôces, qui étoit à juger entre la

([z]) *Reg. Thec. Cal. p.* 254. = ([a]) *De Mod. uſur. p.* 401.
([b]) *In. Paul. p.* 337. = ([c]) *In Hugon. p.* 604.
([d]) *In Antiq. Rom. proœm. n.* 16. = ([e]) *In Diptych. Quirin. p.* 5.
([f]) *Thec. Cal. addit.* p. XIV. ([g]) p. XIV. = ([h]) p. 257. = ([i]) p. 259.
([k]) = p. 261. = ([l]) p. 265. p. 266. ([m]) = p. XXX.

Communauté & les Muſiciens de la Ville. Et comment cherche-t-il encore à prouver ſon opinion? parce que, dit-il, je n'ai vû dans ce rouleau d'écriture, que la ſouſcription de la fin, & que je n'en ai point vû le titre; car, ajoûte-t-il, chacun ſçait que les Actes des Procès ſont ſignés à la fin, & que le titre & l'inſcription des Diſſertations ſçavantes, ſont mis en tête. M. Martorelli, ayant des liaiſons étroites avec celui qui a déroulé ces Manuſcrits, auroit cependant dû ſçavoir que le commencement ou la couche extérieure manque aux Ecrits qu'on a déroulés juſqu'à préſent, comme je l'ai dit un peu plus haut.

A cette occaſion, il prétend ſoutenir ([n]), que les anciens Grecs n'écrivoient pas ſur des tablettes; ce qui lui fait examiner deux vers d'Homère, où le Poëte dit, que Bellerophon avoit été envoyé par ſon père au Roi de Lycie, avec une de ces Tablettes gravées qui ſervoient de lettre, & dont le contenu de celle-ci étoit un Arrêt de mort contre celui qui la portoit:

Πέμπε δὲ μιν Λυκίνδε, πόρεν δ' ὅγε σήματα λυγρὰ,
Γεάψας ἐν πίνακι πτυκτῷ θυμοφθόρα πολλά.

Sed miſit ipſum in Lyciam, deditque is litteras pernicioſas, Scriptis in Tabellâ complicatâ animæ exitialibus multis.

Il. ζ. v. 168.

A l'en croire, le ſecond Vers eſt ſuppoſé; d'autant plus qu'en le ſupprimant, le ſens du Poëte n'eſt point altéré, car λυγρὰ & θυμοφθόρα πολλά, dit-il, ſignifient une même choſe, & ſont une *Tautologie* & πίναξ πτυκτός donne une fauſſe idée d'une Tablette de bois qu'il eſt impoſſible de plier. Il s'appuye ſur l'autorité de *Burmann*, qui prétend d'après des Manuſcrits, que pluſieurs Vers de Virgile étoient ſuppoſés. Il porte le même jugement

([n]) p. 50.

à l'égard de pluſieurs autres Paſſages d'Homère : celui où il eſt dit de Pâris, qu'il méritoit d'être lapidé (°), en eſt un, par la raiſon que *Dion Chryſoſtôme, Orat. XI.* περὶ τῆ Ἰλίου μὴ ἁλῶναι, ayant rapporté ce Diſcours d'Hector contre Pâris, ſupprime les deux Vers en queſtion. Dans l'Odyſſée λ′ il voudroit voir effacé ſans miſéricorde dix Vers entiers, depuis 310 juſqu'à 320, parce qu'ils ne lui paroiſſent pas dignes du Poëte. Dans le Livre ſuivant μ′ il regarde comme ſuſpects les Vers qui ſuivent le 68e, où l'on trouve une deſcription du Navire Argo, parce que Héſiode ne fait point mention de ce vaiſſeau; & de-là il conclut, que cette fable eſt plus récente que les deux Poëtes. Il y a auſſi deux Vers dans le dernier Livre de l'Iliade, ſçavoir le 29 & le 30e, où le jugement de Pâris eſt décrit, qu'il ne peut adopter.

Il revient enſuite dans ſes notes (^p^) au premier paſſage d'Homère, qui a exercé ſa critique, & il prouve par pluſieurs autres Vers de ce Poëte, que γράφειν & ἐπιγράφειν ne ſont jamais employés par lui pour ſignifier *écrire*, mais *incruſter*, *graver*, *bleſſer*. En conſéquence, il prétend que la Tablette que Bellerophon avoit à remettre, n'étoit point écrite, mais qu'elle contenoit des marques gravées (entaillées), qui étant un ſecret pour le porteur, étoient entendues des deux Rois comme amis. Il n'étoit donc pas d'uſage chez les anciens Grecs, d'écrire ſur des Tablettes, comme il oſe le ſoutenir, mais bien chez les Perſes; & il corrige (^q^), il le faut avouer, avec aſſez de ſuccès un paſſage d'*Elien* (^r^), où cet Auteur parle de l'occupation des Rois de Perſe dans leurs voyages. Ce paſſage, de la manière qu'on l'a lû & entendu juſqu'à préſent, eſt outrageant pour ces Rois. Car cet Ecrivain dit que ces Princes n'avoient point d'autres occupations en voyage, que de graver avec un petit couteau ſur des Tablettes de

(°) *Il.* γ′ 57. 58. = (^p^) p. LV. = (^q^) p. 63. = (^r^) *Var. Hiſt.* L. 14. c. 12.

tilleul pour ſe déſennuyer, & qu'en général ils ne liſoient jamais rien de ſérieux, & ne penſoient à rien de grave & digne de leur emploi. Il faut avouer, que comme on lit trop précipitamment les Auteurs anciens, & qu'on n'examine pas aſſez à fond les choſes qui peuvent nous choquer, ſur-tout lorſqu'on les lit ſans quelque objet particulier, ce paſſage, où je ne ſoupçonnois point de fautes dans le texte, m'avoit donné d'autant plus à penſer, qu'on eſt obligé d'avoir une idée très-différente de pluſieurs Rois de Perſe, dont on nous a tranſmis l'hiſtoire. M. Martorelli par un très-petit changement dans les dernières paroles de ce paſſage, & par l'addition d'un ſeul mot, lui donne un ſens tout autre & bien plus convenable. Il lit : ἢ εἰ γενναῖον τι καὶ λόγου ἄξιον βουλεύηται γράψῃ; c'eſt dire, que les Rois de Perſe ne portoient point de Livres avec eux; mais qu'ils préparoient eux-mêmes leurs Tablettes dans leur char, pour avoir quelque choſe de ſérieux à lire (j'entends aux autres) qui fût le fruit de leurs propres réflexions, toutes les fois qu'ils pouvoient s'occuper de quelque choſe de bon & de curieux.

Il convient cependant dans ſes Additions, que les Tablettes en cire pour écrire ont été en uſage chez les Romains & les Grecs dans les derniers tems des Empereurs; parce qu'il a trouvé un paſſage dans les Actes du ſecond Concile de Nicée (s), qui y eſt relatif, & qui dans la vérité n'eſt pas autrement déciſif. Il avoit déjà fait remarquer dans le corps même de ſon ouvrage, que cette façon d'écrire étoit propre aux Romains, & que dès les tems les plus anciens (t), ils en avoient fait uſage; témoin ce que dit Tite-Live, que l'alliance des Romains & des Albins, du tems des Horaces & des Curiaces, avoit été écrite ſur des Tablettes de cire.

La plûpart des mépriſes de ce Sçavant, & ſur-tout ſon incartade contre le Pere des Poetes, ſont fondées ſur l'en-

(s) *Act. 4. Conc. Nic. 11, tom. 8. p. 854. lit. C. edit. Venet.* = (t) *p. 124.*

vie de dire quelque choſe de neuf & d'extraordinaire. C'eſt ainſi que des Ecrivains s'engagent dans des chemins également détournés, par la diſette de matière, qui eſt rare dans certains pays & dans certains genres d'érudition; & comme il eſt difficile de réſiſter à la demangeaiſon d'écrire (défaut où tombent les Allemands & les Ultramontains encore plutôt que les Italiens), on s'abandonne ſouvent par déſeſpoir, à des rêveries & à des ſpéculations, dans l'eſpérance de faire comme Eroſtrate, & de ſe rendre immortel aux dépens des Monumens antiques. Et tel fut le ſçavant *Ruhnken* qui s'eſt ſignalé par ſes corrections ſur *Callimaque* & ſur d'autres Poëtes anciens. Mais je crains de me rendre coupable d'une digreſſion déplacée, qui peut cependant être en quelque ſorte excuſable dans une Lettre: je retourne à mon objet.

Un des travaux les plus utiles ſur les Manuſcrits d'Herculanum, eſt celui d'examiner la nature de ces Manuſcrits, & l'eſpèce d'Ecriture qu'on y a employée: je vais en conſidérer la forme, & j'examinerai la matière en peu de mots.

J'avertis auparavant, que M. Martorelli étant ſur les lieux, auroit été plus à portée que perſonne d'en être ſuffiſamment inſtruit; cependant il s'écarte de la vérité, lorſqu'il avance ([u]), qu'indépendamment des Manuſcrits Grecs & Latins, on en a trouvé d'autres dont les caractères ſont inconnus, &, comme il le dit dans ſa Table des matières ([x]), qui peuvent être en langue *Sabine*. Le fait eſt faux; tous ceux qui ſont déroulés, & d'autres que j'ai examinés, ſont tous Grecs. Le ſçavant Mazocchi lui-même croyoit trouver de l'écriture *Oſcique* dans un de ces rouleaux, que l'on avoit fait ſervir à un eſſai ridicule, dont je parlerai dans la dernière partie de cette Lettre; car on croit ce qu'on ſouhaite: il n'eut pas plutôt imaginé ſon ſyſtème d'étymologies de mots tirés de la langue *Pélaſgienne*, qu'il voulut perſuader que tout ce qu'on ne

([u]) l. c. p. 34. = ([x]) p. xl.

pouvoit expliquer, étoit en langue *Oſque*; c'eſt-à-dire, celle que parloient les plus anciens peuples de la *Campanie*.

Il ne faut pas laiſſer ignorer au Lecteur que tous les Manuſcrits d'Herculanum ne ſont écrits que d'un ſeul côté; pas un n'eſt ὀπισθογράφος, *écrit des deux côtés*, ce qu'on ne faiſoit pas apparemment ſur du papier ſimple, tel que celui-ci. Le côté de l'écriture eſt placé dans l'intérieur des rouleaux; & c'eſt par cette raiſon, qu'il eſt difficile de ſçavoir quelle eſt l'eſpèce de l'écriture, avant d'avoir commencé de les dérouler: il faut donc que les Manuſcrits écrits des deux côtés ayent été faits ſur du papier double ou doublé.

Tous ces ouvrages ſont écrits par colonnes, larges d'environ quatre bons doigts, c'eſt-à-dire, occupant autant d'eſpace qu'un Vers Grec de ſix pieds; une colonne contient dans quelques Manuſcrits quarante lignes, & dans d'autres quarante-quatre. On a laiſſé entre les colonnes l'eſpace d'un doigt de blanc, & il paroît que ces colonnes ont été encadrées avec des lignes rouges, comme on faiſoit à l'égard de beaucoup de Livres dans les premières impreſſions; ces lignes ou encadremens ſont aujourd'hui blanchâtres, ce qui, ſans doute, eſt un effet du feu ſur le *Alinium* ou *Cinnabre*; on ne remarque ici, comme ſur le parchemin, aucune trace de ces lignes, qui y étoient miſes pour regler l'écriture; mais comme ce papier ſimple étoit fort mince & qu'il paroît avoir été tranſparent, on ſe ſervoit ſans doute d'une feuille de papier réglé ou d'un tranſparent qu'on mettoit deſſous.

Juſqu'à préſent on n'a entièrement déployé que quatre rouleaux, & le hazard a voulu que tous les quatre fuſſent des compoſitions du même Auteur. Son nom eſt *Philodemus*; Gadara en Syrie lui avoit donné la naiſſance, & il étoit de la ſecte d'Epicure: Ciceron (y), dans le ſiécle duquel il a vécu, & Horace (z), font mention de ce Philoſophe.

(y) *De fin. L. 2. c. ult.* = (z) *Lib. 1. Sat. 2. v. 121.*

On ſçait que le premier Manuſcrit eſt une Diſſertation dans laquelle l'Auteur cherche à prouver, que la Muſique eſt dangereuſe pour les mœurs & pour l'Etat. Le ſecond Manuſcrit qui a été déroulé, eſt le ſecond Livre d'un traité de Rhétorique, & j'ai ſçû de quelqu'un qui, à meſure qu'on dérouloit cet écrit, étoit à portée de l'examiner, que le principal objet de Philodemus étoit de montrer l'influence que l'Eloquence avoit dans l'adminiſtration de l'Etat; on m'a dit encore qu'il y étoit fait mention de la Politique d'*Epicure* & d'*Hermachus*. Le troiſième Manuſcrit contient le premier Livre de la Rhétorique en queſtion, & le quatrième un traité des Vertus & des Vices.

Le premier Manuſcrit contient quarante colonnes, & ſa longueur eſt de treize palmes; le ſecond eſt de ſoixante-dix colonnes; le troiſième peut avoir environ douze palmes de longueur, & le quatrième trente. Je ne garantis point l'exactitude de ces meſures, ces Manuſcrits déroulés étant fort difficiles à voir. Le premier, eſt le ſeul qui ſoit expoſé dans une armoire du Cabinet; on l'a coupé en cinq parties chacune de huit colonnes qu'on a collées ſur du papier, & qu'on a encadrées.

J'ai dit ci-deſſus, que la feuille extérieure de chaque rouleau a été perdue, & peut-être quelques autres de celles qui alloient à la ſuite ont-elles pareillement diſparu, par conſéquent le titre de l'ouvrage manque. Il eſt bon qu'il ait été répété à la fin des Manuſcrits, ſans cela on ne ſeroit point inſtruit du nom de l'Auteur ni du titre de ſon Ouvrage. Mais l'un & l'autre ſont rapportés à la fin de chaque Manuſcrit, & celui qui traite des Vertus & des Vices, préſente deux fois ces deux titres en petits & en gros caractères. On lit à la fin du premier Manuſcrit:

ΦΙΛΟΔΗΜΟΥ
ΠΕΡΙ ΜΟΥΣΙΚΗΣ

Au pied du ſecond Livre de la Rhétorique on trouve:

ΦΙΛΟΔΗΜΟΥ
ΠΕΡΙ ΡΗΤΟΡΙΚΗΣ
Β

Le B ſignifie, le ſecond Livre. A la ſuite du quatrième il y a:

ΦΙΛΟΔΗΜΟΥ
ΠΕΡΙ ΚΑΚΙΩΝ ΚΑΙ ΤΩΝ
ΑΝΑΚΕΙΜΕΝΩΝ ΑΡΕΤΩΝ

Je trouvai dans le troiſième Manuſcrit, il y a cinq ans; lorſqu'on commençoit à y travailler, un Ecrit de *Metrodorus*, ſur les caractères, avec cet intitulé :

ΜΕΤΡΟΔΩΡΟΥ ΕΝ ΤΩΙ ΠΡΟΤΩΙ ΠΕΡΙ ΓΡΑΜΜΑΤΩΝ.

Tous les mots, ſans aucune exception, ſont écrits en lettres unciales, & ne ſont ſéparés ni par des points ni par des virgules; rien n'indique la diviſion des mots, lorſqu'il s'en trouve quelques-uns de diviſés à la fin d'une ligne; on ne rencontre aucun ſigne ni d'interrogation ni autres, qui puiſſent aider à la prononciation, ou marquer les endroits qui demandent qu'on élève la voix. Les ſignes de ponctuation ſont devenus plus fréquens, à meſure que la connoiſſance de la langue Grecque ſe perdoit. Mais il y a ſur quelques mots, d'autres ſignes inconnus, & dont je parlerai plus bas. Quant à la grandeur des lettres, je peux comparer celles des Manuſcrits que j'ai cités, avec celles des Editions rares de quelques Auteurs Grecs de *Laſcaris*; ceux qui ſont à portée de voir le fameux & ancien Manuſcrit des Septante dans la Bibliothéque du Vatican, peuvent prendre une idée encore plus claire de la forme & de la grandeur de ces lettres, qui dans le Manuſcrit ſur les Vertus & les Vices, ſont un peu plus grandes. Je dois cependant remarquer que dès le tems que la ville d'Herculanum ſubſiſtoit, le caractère italique étoit en uſage, comme

comme le fait voir un Vers d'Euripide ; dont je parlerai dans un moment.

La forme des lettres eſt différente de l'idée, que l'on ſe fait ordinairement de l'écriture de ces tems anciens : car les caractères avec des jambages, qui s'avancent tels que dans le Δ, ont été placés dans des ſiécles poſtérieurs par ceux qui croyent avoir examiné avec le plus de ſoin l'écriture des anciens Grecs. *Baudelot* (z) dit ſur cela très-hardiment & ſans exception, que les lettres Grecques formées de cette manière, ſont des tems poſtérieurs ; c'eſt-à-dire, ſuivant l'idée qu'on a attachée à cette expreſſion, des derniers tems des Empereurs Romains. Toutes les Tables où ſont figurés les anciens caractères Grecs, ſuivant les différens âges, & qui ont été miſes au jour juſqu'à préſent, ſont fautives : on peut le prouver, ſur-tout par les Médailles. Par exemple, l'Omega écrit ω mêlé parmi des lettres unciales, le P. *Montfaucon* le donne au tems de Domitien, tandis qu'on le trouve employé deux ſiécles auparavant ſur des Médailles des Rois de Syrie ; & on le voit dans la même forme italique, dans l'Inſcription gravée ſur le bord du grand vaſe de bronze conſervé dans le *Capitole*, dont *Mitrhidates Eupator* le dernier Prince fameux de ſa branche parmi les Rois de Pont, avoit fait préſent à un Gymnaſe qu'il avoit fondé. Cette eſpèce de Chronologie eſt, comme l'on voit, ſujette à erreur, & peut nous faire prendre des idées très-fauſſes des choſes. Si quelqu'un, par exemple, vouloit déterminer l'antiquité de ce fameux fragment de ſtatue d'un Hercule qui eſt placé à Belvéder & qu'on nomme le Torſe de Michel-Ange, & que pour en fixer l'époque il eût recours à l'Inſcription qui s'y trouve, & qui donne le nom de l'Artiſte ainſi écrit ΑΓ°ΛΛωΝΙ°Σ ; faudra-t-il, parce que des Antiquaires ont avancé que l'Oméga ainſi formé, avoit pris naiſſance fort tard, qu'il plaçât l'Auteur de cette admirable Statue dans des ſiécles

(z) Utilité des Voyages T. 2. p. 127.

où l'on ne trouvera point de Sculpteur capable de produire un ſi beau travail; & que deviendroient alors les idées qu'il eſt juſte d'avoir ſur le progrès & l'état de l'Art (a).

Les Caractères qui ſe diſtinguent par une forme particuliere, ſont ceux que voici, Λ, Δ, Ε, Ϲ, Λ, Μ, Ρ, Ω; le Sigma eſt toujours rond. Ces lettres ſont employées plus fréquemment ſur des inſcriptions Grecques du ſecond ſiécle des Empereurs & des ſiécles ſuivans, que dans les précédens; & quelquefois un jambage s'avance vers la direction oppoſée, comme on le voit ſur une Lampe de terre, rapportée par Paſſeri (b). ΔΙΟΚΛΗΤ.

Dans les Manuſcrits Grecs d'Herculanum, ainſi que dans tous ceux dont les Caractères ſont de forme majuſcule, on ne trouve aucune abbréviation; & les plus anciens Manuſcrits en lettres italiques ſur du parchemin, en ont peu ou point du tout; car les fréquentes abbréviations ſont une marque de tems poſtérieurs, & elles ont particulièrement dans quelques Manuſcrits Grecs, des traits fort embarraſſés: Il y a cependant quelques abbréviations qui contribuent à la belle forme de l'Ecriture Grecque italique, & qui lui donnent beaucoup de rondeur, de liberté & de liaiſon.

On a trouvé ſur quelques lettres des points & des virgules, que nous nommons des accens: on voit pareillement dans le Livre ſecond de la Rhétorique, quelques mots interlinéaires en plus petits Caractères; dans les deux lignes ſuivantes copiées d'après ce Manuſcrit, à la page 10, on voit des exemples de l'un & l'autre.

ΔΙΛΤΟΥΤΟΙΣ
ΗΘΕΙΛϹΠΟΛΛΗϹΟΥ̓ΚΟΥΝ ΛΗΠΟ----
--ΤΕΤΗΤΕΡΤΟΡΙΚΗΙ ΚΑΙ ΔΥΝΑΜΕΙ

(a) On ne peut pas conteſter que les plus beaux jours de la Sculpture n'ayent été les mêmes qui ont éclairé dans la Grèce le règne du grand Alexandre; & qu'à meſure que l'Empire Romain a perdu de ſa ſplendeur, les Arts ſe ſont éclipſés. Mais il eſt pourtant vrai que ſous Hadrien ils reprirent une nouvelle vigueur, & que rien n'eſt comparable pour la fineſſe du trait, à la ſtatue du bel Antinoüs, qui fut faite alors.

(b) *Paſſeri Lucern. T. 1. tab. 24.*

A l'égard des trois points ſur, KAI je n'y trouve rien qui permette la plus foible conjecture ; mais OYKOYN a manifeſtement ſon accent. La plus ancienne Inſcription Grecque qui préſente des accents (c), eſt peût-être d'un tems poſtérieur. Nous ſçavons pourtant que les accens ont été en uſage dans les tems antérieurs, puiſque même les *Samnites* (d) les employoient pour marquer de certaines ſyllabes. Parmi les Grecs on en attribuoit l'invention à un certain *Ariſtophanes de Byſance*, qui vivoit environ deux cens ans avant la naiſſance de J. C. Voici le Vers d'Euripide : (e)

Ὡς ἓν σοφὸν βούλευμα τὰς πολλὰς χεῖρας νικᾷ

Ce Vers étoit placé ſur le mur d'une maiſon qui faiſoit le coin d'une rue d'Herculanum, & qui conduiſoit au Théâtre, & ſes accents étoient marqués comme on les voit ici (f). Les Romains dans leurs meilleurs tems ſe ſervoient d'une eſpèce d'accent; & c'eſt par-là que ſe diſtinguent les Inſcriptions depuis Auguſte juſqu'à Néron (g); c'eſt auſſi ce qui me fait regarder l'Inſcription ſuivante, trouvée depuis peu à Rome ſans aucune date, comme ayant été faite dans le même tems :

CELER. PRIMI. AVG. LIB. LIBERTVS.
ET. GEMINIAE. SYNTYCHÉ. CON
IVGI. ET. FLAVIO. CELERIONI. ET. HE
LENE. CELERINAE. FILIIS. POSTERIS.
QVE. SVIS. FÉCIT.

Ainſi il faut que le ſçavant (h), qui ſoutient que les an-

(c) *Fabret. Inſcrip. p.* 288. *n.* 216. = (d) *Olivieri Diſſ. ſopra alc. Medaglie Samnit.* 139. *nel Tomo* IV. *delle Diſc. dell' Accad. di Cort.*
(e) *Pitt. Ercol. T.* 2. *p.* 34. = (f) Il y a eu des gens aſſez incrédules pour douter de la vérité de cette découverte. = (g) *Fabret. Inſcr. p.* 168, 170, 235.
(h) Baſnage Préf. de l'Hiſt. des Juifs, p. 38.

ciennes Inſcriptions ſont toutes ſans accens, n'en ait pas vû beaucoup. Le mot interlinéaire dans les deux lignes que j'ai rapportées ci-devant en caractères différens des autres, eſt remarquable: je ne veux pas entreprendre d'en donner l'explication: mais cependant on voit, que c'eſt un changement ou une correction faite après coup, & c'eſt ainſi qu'on a mis la lettre H au-deſſus du mot PTOPIKHI, pour réparer une omiſſion du Scribe. On veut conclure de ces corrections, que ce ſecond Livre de la Rhétorique eſt un original de la propre main de *Philodemus*; & je ne m'éloigne pas de ce ſentiment. Ne pourroit-on pas auſſi conjecturer que la maiſon de campagne où ces Ecrits ont été trouvés, a pu être celle du Philoſophe qui les a compoſés. Il eſt aſſez ſingulier que ſans en avoir fait choix, le hazard ait voulu que les quatre premiers Livres qu'on a développés fuſſent des ouvrages du même Auteur. Doit-on craindre de n'en point trouver d'autres Ecrivains?

Ce que je viens de dire doit ſuffire touchant la forme de l'écriture: quant à la matière, elle comprend l'encre & les plumes. L'encre des Anciens n'étoit pas ſi fluide que la nôtre; il n'y entroit pas de vitriol. C'eſt ce que l'on peut juger par la couleur des lettres qui ſont encore plus noires que les Manuſcrits, quoique ceux-ci ſoient preſque convertis en charbon. Cette couleur en facilite beaucoup la lecture; car ſi on eût employé de l'encre faite avec du vitriol, elle auroit changé de couleur, ſur-tout ayant été expoſée à la chaleur du feu, & elle ſeroit devenue jaune, comme l'encre de tous les vieux Manuſcrits écrits ſur du parchemin. De plus, une encre de cette qualité auroit corrodé les pellicules délicates du *Papyrus*, comme il eſt arrivé dans les Manuſcrits écrits ſur des peaux: car dans le plus ancien Virgile & le Térence manuſcrit de la Bibliothéque du Vatican, les Lettes ſont enfoncées dans le parchemin; quelques-unes même y ont fait des trous cauſés par l'acide corroſif du vitriol.

Ce qui prouve que l'encre des Manuſcrits d'Hercula-

num n'a pas été fluide, c'eſt la ſaillie qu'ont les lettres, ce qui s'apperçoit lorſqu'on regarde à la lumière une feuille, & qu'on la tient horizontalement; toutes les lettres paroiſſent en relief ſur le papier; par conſéquent cette encre reſſemble plutôt à celle de la Chine qu'à la nôtre, & n'eſt qu'une eſpèce de couleur épaiſſe. A cela ſe rapporte un paſſage de *Démoſthène* (h), où cet Orateur reproche à *Eſchine*, que la pauvreté l'avoit réduit dans ſa jeuneſſe à balayer les écoles, à eſſuyer les bancs avec une éponge, & à broyer l'encre: (τὸ μέλαν τρίβων); ce qui montre que l'encre demandoit les mêmes préparations que les couleurs des Peintres, & qu'elle n'étoit point fluide. C'eſt auſſi ce que fait voir celle qu'on a trouvée dans un encrier découvert à Herculanum; elle paroît comme une huile graſſe, avec laquelle on pourroit encore écrire aujourd'hui.

Un Sçavant de Naples a avancé que l'encre des Anciens pouvoit être le ſuc noir du poiſſon connu ſous le nom de *Sepia*, qui pour cela s'appelle aujourd'hui *Calamaro*. Cette liqueur étoit nommée chez les Grecs ὖλος, qui, ſuivant le Commentaire d'Heſychius, n'étoit autre choſe que le *μέλαν τῆς σηπίας, le noir de la Sepia*. Perſonne n'ignore que cette liqueur ſert de défenſe à ce poiſſon contre d'autres grands poiſſons qui le pourſuivent; car il lache alors ce ſuc de ſa veſſie; ce qui rend l'eau trouble & noire, & le dérobe à la vûe de ſes ennemis. C'eſt ainſi que le Renard pourſuivi par les chiens, lache ſon urine, qui par la force de ſon odeur, détourne les chiens de la voie, & facilite au Renard le moyen de s'échapper. Mais il ne paroît par aucun paſſage, que les Anciens ayent fait uſage de ce ſuc de la *Sepia*.

L'Inſtrument pour écrire étoit une eſpèce de plume de bois ou de roſeau, taillée comme nos plumes à écrire, & dont le bec étoit aſſez long & non fendu. Il s'eſt conſervé

(h) *Orat. περὶ στεφ. fol.* 42. *a. lin.* 4. *edit. Ald.* 1554.

une de ces plumes : elle étoit de buis, à ce qu'il ſemble; mais elle eſt comme pétrifiée : on en voit une autre repréſentée dans un tableau ([i]) ; elle eſt appuyée contre un encrier, & les nœuds qui y ſont deſſinés, dénotent qu'elle eſt de roſeau. Une figure de femme en terre cuite qu'a publiée Ficoroni, & qui ([k]) tient une plume dans ſa main, fait voir, ainſi qu'une pierre gravée du Cabinet de Stoſch, que les Anciens tenoient la plume de la même manière que nous. Il falloit que le bec en fût aſſez pointu, car les jambages des lettres ſont fort déliés ; mais comme la plume n'étoit point fendue, on ne pouvoit donner aux lettres autant de force & de légèreté que nous leur en donnons ; auſſi les traits en ſont foibles & trop déliés.

Ce que je dirai au ſujet des *Palimpſeſtes* ou des Tablettes enduites de cire, ſervira de ſupplément à ce qu'on vient de lire ſur les Manuſcrits en papier. On y écrivoit les premières penſées, pour pouvoir les effacer ou les changer à volonté ſur la cire ; & cette opération ſe faiſoit avec un inſtrument arrondi par un bout, & dont la tranche étoit aiguë : on en voit un en nature dans le Cabinet, & un autre eſt exprimé dans une peinture. Il y a parmi les Antiquités du Cabinet de Dreſde pluſieurs de ces prétendues Tablettes de cire : elles ſont aſſez grandes, attachées enſemble avec des courroyes, & l'on y remarque encore quelques caractères anciens : j'ignore d'où elles viennent & comment elles ont trouvé place dans ce Cabinet. Mais avant que de partir pour l'Italie, je les regardois déjà pour ce qu'elles ſont, c'eſt-à-dire, pour une fourberie groſſière ; & je crois pouvoir en dire autant de celles, qui, ſi je ne me trompe, ſe voyent dans la Bibliothèque du Collége de Thorn dans la Pruſſe Polonoiſe. Il me ſemble l'avoir lû autrefois dans le *Conſpectus Reipubl. litter.* de *Heumann*. Il n'en eſt pas de même de celles que j'ai vûes à Herculanum. Ce ſont de véritables Tablettes de l'eſpèce

([k]) *Pitt. Ercol. T. 2. p. 55.* = ([i]) *Ficoroni Maſch. p. 143.*

que j'ai entrepris de décrire, elles ſont garnies par les bords d'une feuille épaiſſe d'argent, mais le bois en eſt réduit en cendre : l'hyver dernier elles n'étoient point encore ſorties du magaſin du Cabinet. Ces fragmens n'ont été trouvés que depuis que M. Martorelli a donné ſon Ouvrage ; ſans cela il ne lui auroit pas été permis de douter que les Tablettes de cire avoient été en uſage beaucoup plutôt que dans les tems poſtérieurs des Grecs & des Romains, comme il le prétend dans les notes de ſon Ouvrage. Mais voulant, contre toute évidence, ſoutenir le perſonnage de Sceptique, & même aller plus loin qu'aucun de l'ancienne Secte, les raiſons ne font ſur lui aucune impreſſion.

Il ne me reſte plus qu'à faire connoître la manière dont on s'y eſt pris pour dérouler les anciens Ecrits. L'on a fait d'abord différens eſſais ; & après avoir travaillé pendant long-tems avant que de parvenir aux moyens qu'on employe, & que je vais décrire, on crut en avoir trouvé un plus expéditif : voici en quoi il conſiſtoit. M. Mazocchi fit mettre un grand rouleau manuſcrit ſous une cloche de verre, comptant que la chaleur du ſoleil diſſiperoit l'humidité qui pouvoit s'y trouver, & qu'enſuite les feuilles ſe ſépareroient d'elles-mêmes ; mais cet eſſai n'a eu aucun ſuccès, car la chaleur du ſoleil en tirant l'humidité, détacha en même tems l'encre, & l'écriture fut en partie dérangée, & en partie rendue totalement indéchiffrable : ce ſont ces caractères, réduits en cet état, qu'on a pris pour de l'écriture *Oſcique*.

Enfin, un expédient qu'un particulier de Rome propoſa à la Cour, fut approuvé & trouvé bien plus ſûr : on appella à Portici l'Inventeur, à qui l'on donna trente Ducats de Naples par mois, non compris le logement & l'entretien. Cet homme induſtrieux & rempli de talens, eſt le P. *Antoine Piaggi*, Génois, de l'ordre *des Ecoles pies* : il occupoit la place de Scribe latin & de Directeur des peintures en miniature dans la Bibliothéque du Vatican, aux appointemens ordinaires des Scribes, c'eſt-à-dire, de quinze

Ecus Romains par mois. On lui avoit donné à Rome l'inſpection des Miniatures, à raiſon de ſon talent pour le deſſein, & en particulier de celui qu'il avoit pour ce genre de Peinture : perſonne n'imite auſſi bien que lui toutes ſortes d'écritures. On montre dans la Bibliothéque du Vatican une feuille de différens caractères dans toutes ſortes de Langues, écrite de ſa propre main, & la première page d'un petit livre de prières Turques qu'on a peine à diſtinguer de l'original, quoique celui-ci qui eſt ſingulierement bien écrit, ſoit d'un caractère infiniment petit. On voit auſſi une feuille de cette eſpèce d'écriture de ſa main dans l'appartement de la Reine au château de Portici. Cet homme s'eſt donc chargé de dérouler les Manuſcrits : travail délicat & pénible qu'il continue à l'aide d'un Commis, auquel on donne ſix Ducats d'appointemens par mois : chacun d'eux travaille ſur un Manuſcrit particulier.

L'Etabli de bois qu'on emploie pour ce travail, reſſemble, au premier coup d'œil & vu d'une certaine diſtance, au couſoir du Relieur ſur lequel on place un livre avec ſes attaches pour le brocher. Cette machine eſt poſée ſur un pied à vis travaillé au tour, & qui donne la liberté de tourner deſſus le livre à volonté, & ſuivant qu'il eſt plus commode à celui qui opere. Sur cet établi eſt placée une planche un peu longue & mobile: ſur la partie la plus étroite s'élevent de chaque côté deux montans en bois à vis, qui ſervent à faire monter & deſcendre une planche ſupérieure. Au milieu de la planche inférieure ſont placées, ſuivant la longueur des Manuſcrits, c'eſt-à-dire, à la diſtance de près d'un palme, deux petites tringles verticales d'acier à vis, ayant chacune un palme environ de hauteur. Ces tringles ſont ſurmontées d'une lame d'acier mobile en forme d'un croiſſant; on place le rouleau dans le creux de ces lames, qui, pour plus grande précaution, ſont garnies de coton; quant aux montans en bois, on peut les viſſer par deſſous la planche, & par ce moyen leur faire avoir plus ou moins de hauteur. Outre cela le rouleau manuſcrit

Manuſcrit eſt ſuſpendu à deux rubans, de la largeur du petit doigt, qui partent de la planche ſupérieure, où il y a pluſieurs ouvertures qui s'étendent en long : ces rubans ſont attachés par le haut au moyen de ces ouvertures, à deux chevilles ſemblables à celles du manche d'un violon, & peuvent ainſi être tendus ou relâchés, de manière que l'écrit qui y eſt ſuſpendu, puiſſe ſe tourner doucement de tous les côtés, ſans être obligé d'y toucher. Sur des baguettes aux ouvertures de cette planche ſupérieure, il y a d'autres chevilles plus petites pour faire tourner des fils de ſoie, dont je vais enſeigner la deſtination.

Quand on a ſuſpendu un rouleau pour être développé, & qu'on a trouvé le bout de la feuille, on prend un pinceau doux, on le trempe dans une certaine colle qui a la propriété d'amollir, de détacher, & en même tems de faire tenir, on en met gros comme un pois ſur un coin de la feuille, & tout de ſuite on applique ſur l'endroit enduit, ſur le côté extérieur du papier qui n'eſt pas écrit, (car comme je l'ai déjà dit plus haut, il n'y a d'écriture que ſur le côté intérieur), une petite piéce de veſſie mince, pas plus grande que l'endroit enduit. Cette opération répétée, ſert à détacher la feuille de papier de celle qui la ſuit dans toute l'étendue de la collure. On employe de la veſſie de porc ou de brebis, dont les Batteurs d'or font uſage (k) : quelque minces que ces veſſies ſoient déjà, on les diviſe & ſépare encore dans leur épaiſſeur pour doubler le papier; & pour les employer on les coupe en très-petites parties. On continue de cette manière à enduire & à garnir ; & quand on l'a fait dans toute la longueur de l'écrit, environ de la largeur d'un petit doigt, on applique en différens endroits du côté garni, & avec la même colle, des fils de ſoie, qui ſe dévidant ſur leurs chevilles, ſe tendent doucement l'un après l'autre, &

(k) Ce n'eſt point de la veſſie que les Batteurs d'or employent pour mettre entre les feuilles de l'or qu'ils battent, mais une pellicule qui ſe trouve dans les boyaux de bœuf, & que l'on nomme *Baudruche*.

par ce moyen la bande de papier ainſi garnie ſe détache entiérement du rouleau, & demeure ſuſpendue par ces fils, qui tiennent le papier détaché dans une poſition verticale; du moment qu'on a détaché aſſez du rouleau pour qu'il ſoit néceſſaire de lui donner plus de tenue qu'on ne peut faire par le moyen des fils, on tire alors la partie détachée par une des longues entailles de la planche ſupérieure, & peu à peu, à meſure que le travail avance, on roule cette partie autour d'un cylindre placé au-deſſus de la machine, ſur des couches de coton, de ſorte que quand le Manuſcrit a été entièrement déroulé, le cylindre s'en trouve enveloppé. Cependant les fils de ſoie demeurent toujours néceſſaires, car ils empêchent la partie qui a été garnie de veſſie, de s'attacher de nouveau à la feuille ſuivante. Après cette opération, on retire avec précaution le Manuſcrit de deſſus le cylindre, on l'étend, & on le copie. L'eſpace de quatre ou cinq heures ſuffit à peine pour détacher la largeur d'un doigt dans la longueur du rouleau, & il faut un mois entier pour arriver juſqu'à la largeur d'un palme. Voilà à peu-près tout le procédé de cette entrepriſe, autant qu'il eſt poſſible de l'expliquer ſans le ſecours des figures des inſtrumens, & de l'opération.

Pour donner une idée encore plus claire de ce travail, je vais indiquer les difficultés qui s'y rencontrent: elles conſiſtent moins dans la nature du papier, que dans ſon état actuel. En beaucoup d'endroits il paroît, étant regardé à la lumière, comme un lambeau déchiré, ce qu'ont occaſionné les torrens d'eau qui inondèrent la Ville, dans le tems qu'elle fut enſevelie ſous les cendres. Or, cette eau a pénétré les Manuſcrits, & s'étant conſervée dans pluſieurs, elle en a par la ſuite amolli & pourri les feuilles. Cet accident ne peut ſe reconnoître avant qu'on les développe, autrement on pourroit choiſir les Manuſcrits, qui auroient moins ſouffert. Les feuilles ſont ſi minces, que lorſqu'il s'en trouve une avec un trou, celle qui la ſuit ne fait en cet endroit qu'un même corps avec la

première, & remplit, pour ainſi dire, le trou. De-là il arrive, que lorſqu'on frotte de colle l'endroit du trou qui eſt rarement viſible, on arrache de la feuille de deſſous tout ce qui eſt enduit, & qui eſt entré dans le trou de la feuille ſupérieure ; & cela met néceſſairement de la confuſion dans le corps de l'ouvrage, en y occaſionnant des lacunes, où il ne devroit point y en avoir.

Le travail n'eſt pas moins périlleux quand on parvient aux jointures des morceaux de *Papirus* collés enſemble : car quand cette jointure a été détachée par l'enduit de la colle, il peut très-bien arriver, que la colle pénètre à travers la jointure juſqu'à la feuille ſuivante, & qu'une de ſes parties s'attachant à celle du deſſus à laquelle on travaille, ne l'enlève de ſa feuille. On voit par cette eſquiſſe, combien il eſt difficile d'aller vîte dans un pareil travail, qui d'ailleurs n'a rien produit juſqu'à préſent qui ſoit bien flateur ; car quelle utilité peut-on eſpérer de tirer de ces Manuſcrits, quand même ils ne ſeroient ni mutilés ni rongés, ſi tous ſont ſemblables à ceux qu'on a déroulés ? N'avons-nous pas pluſieurs traités de Rhétorique des Anciens ; & celui d'Ariſtote n'eſt-il pas plus que ſuffiſant ? Nous ne manquons pas non plus de livres de Morale, qui traitent des Vertus & des Vices : les Ouvrages du même Ariſtote ſur cette matiere, l'emportent également ſur tous les autres.

On ſouhaiteroit de trouver des Hiſtoriens ; les livres perdus de Diodore, par exemple, l'hiſtoire de Theopompus & d'Ephorus, & d'autres ouvrages, tels que ſeroient le Jugement d'Ariſtote ſur les Poëtes Dramatiques, les Tragédies perdues de Sophocle & d'Euripide, les Comédies de Menandre & d'Alexis, des Traités ſur l'Architecture, & les règles de la *Symmétrie* de Pamphile, écrit compoſé pour les Peintres : Que nous importe une plainte bizarre & mutilée contre la Muſique ? Ainſi on auroit ſouhaité, qu'au lieu de finir le développement des écrits commencés, dès qu'on auroit pû juger de l'objet de l'ouvrage,

on l'eût abandonné, s'il n'en méritoit pas la peine, pour paſſer enſuite à d'autres, & qu'on ne s'arrêtât qu'à ceux qui annonceroient quelque choſe d'utile & d'intéreſſant. On dérouleroit ſans diſcontinuer ceux-ci dans tout leur entier, ſe réſervant l'examen des autres, quand il ne reſteroit rien de mieux à faire.

Depuis long-tems ces Ecrits excitent dans la République ſçavante, de juſtes deſirs; & pour les ſatisfaire, le P. *Antoine Piaggi* avoit propoſé de graver & de publier ſucceſſivement les Ecrits déroulés, afin que ceux qui ſont verſés dans les Langues, puſſent s'appliquer à les expliquer. Dans cette vûe, il avoit gravé lui-même à l'eau-forte une colonne du premier Manuſcrit, & l'avoit préſenté comme un eſſai à ſes ſupérieurs; mais le projet n'a pas été goûté. Les Membres de l'Académie royale qui s'en croyent capables, n'ayant pas voulu céder ce travail à un étranger, ſe le ſont réſervé; mais, autant que j'ai pû le ſçavoir, on ne ſonge plus maintenant à rendre ces Ecrits publics. Le P. *Piaggi* continue, quoiqu'il n'entende pas le Grec, de copier ce qu'il a déroulé; & c'eſt d'après ſa copie, qu'on met enſuite au net.

Je finis par une courte Notice ſur la façon dont eſt arrangé le Cabinet d'Herculanum à Portici. Faute de place, & vû la grande quantité de tant d'objets découverts, on les a diſtribués de manière que les Peintures ſont placées dans des chambres particulières, qui n'ont aucune communication avec le Cabinet proprement dit. Ce Cabinet occupe le premier étage d'une aîle ajoûtée au Palais, laquelle enferme une cour quarrée. Toutes les chambres en ſont voûtées: dans le commencement de l'établiſſement on n'en avoit rempli que quatre, & deux autres ſervoient de magaſin; mais à préſent toutes celles du premier étage de ce bâtiment, dont trois côtés ſont le tour de la cour, & qui ſont au nombre de dix-ſept, n'ont pas d'autre deſtination.

L'entrée eſt ſituée à l'orient: un corps-de-garde y eſt

établi. En entrant, on trouve ſur la gauche une chambre occupée par le Portier du Roi, qui ouvre une grande grille de fer, & l'on apperçoit d'abord beaucoup d'ouvrages en bronze. L'on pénétre dans la cour intérieure, & le premier objet qui s'annonce, eſt le cheval de métal, dont la tête eſt tournée du côté de l'occident: de ce côté, ainſi qu'à droite & à gauche, on trouve des ſtatues de marbre, entre leſquelles on a placé d'anciennes margelles de puits, des autels, des colonnes, & toutes ſortes d'ouvrages en terre cuite, comme des *Glireria* (1), des corniches de maiſons particulières & autres. Du côté gauche, ainſi qu'au-deſſus de l'entrée, on voit d'anciennes inſcriptions appliquées & ſcellées contre la muraille. On remarque auſſi dans cette cour les deux colonnes de marbre du tombeau d'*Hérode Atticus*, & de *Regilla*, avec l'inſcription connue, que l'on a tranſportée du Palais Farnèſe de Rome; mais on n'a point encore trouvé de place pour ces grandes colonnes qui reſtent couchées à terre.

Au-deſſus de la porte d'entrée du bâtiment dans lequel eſt logé le Cabinet, on lit les deux Vers ſuivans, en lettres de métal doré; ils ſont de la compoſition du ſçavant Mazocchi:

HERCVLEAE EXVVIAS VRBIS TRAXISSE VESEVI EX
FAVCIBVS VNA VIDEN REGIA VIS POTVIT.

Un Plaiſant de Naples a dit, que l'Auteur, ſuivant toutes les apparences, a compoſé ce Diſtique ſur la chaiſe percée, & qu'il a dû faire alors les mêmes contorſions qu'une femme dans un accouchement laborieux; que ſon viſage, tel que les Romains, au rapport de Suétone, en prêtoient malignement un à Veſpaſien, étoit celui d'un homme qui ſe délivre avec peine d'un fardeau incommode. Ces Vers ſont capables de donner la colique; l'*ex*

(1) C'eſt-à-dire, des Cages de terre pour engraiſſer une eſpèce de rats très-excellents à manger, deſquels il a été parlé plus haut, page 62.

précédé d'une élision reste entre les dents; la cheville *videnſent* les verges de l'Ecole. Cependant le Poëte eut pû, pour autoriſer cet *ex*, citer deux Vers d'Homère, qui finiſſent par ἐξ : cette Inſcription n'en fut pas moins approuvée par une perſonne qui n'aimoit pas à être contredite, même dans les choſes qu'elle n'entendoit point; mais lorſqu'on la fit voir, en rapportant le jugement ſans appel qu'elle en avoit donné, à M. le Marquis *Tanucci*, Secrétaire d'Etat, il leva les épaules, & compoſa ſur le champ & avec la même vivacité qu'il dicte une lettre, le Diſtique ſuivant;

Herculeæ Monumenta urbis quo reddita fatis
Eſſe Tito credas, reddita ſunt Carolo.

L'on ne tarde pas à ſe trouver au pied d'un eſcalier tournant, qui n'eſt pas fort convenable au lieu, & ſur l'entrée duquel on a placé une autre Inſcription du même Mazocchi, laquelle eſt un peu plus ſupportable :

CAROLVS REX VTRIVSQVE SICILIAE PIVS FELIX AVGVSTVS
STVDIO ANTIQVITATVM INCENSVS QVIDQVID VETERIS GAZAE
EX EFFOSSIONIBVS HERCVLANENSIBVS POMPEIANIS STABIENSIBVS
CONTRAHERE TOT ANNIS IMPENDIO MAXIMO POTVIT
IN HANC MVSARVM SEDEM ILLATVM SVISQVE APTE PINACOTHECIS DISPOSITVM
VETVSTATIS AMATORIBVS EXPOSVIT ANNO CIↃ IↃ CCLVIII.

Les ſix Statues de femmes en bronze, dont j'ai parlé, ſont placées ſur cet eſcalier.

La première pièce eſt principalement remplie par des vaſes propres aux ſacrifices ; & l'on a placé au milieu deux tables rondes de marbre, ſur leſquelles ſont poſés les deux beaux Trépieds & un *Focolare* (un foyer) de bronze où l'on mettoit du charbon pour échauffer une chambre, ou pour tout autre uſage. On voit dans le même lieu les portraits des Muſes & celui d'Apollon, qui ſont gravés dans le

ſecond volume des peintures d'Herculanum. La ſeconde pièce renferme différens Vaſes deſtinés à toutes ſortes d'uſages : cette pièce eſt décorée du beau Pavé tiré de la ville d'Herculanum (m). Dans les troiſième & quatrième piéces on a rangé les autres petits Uſtenſiles, & c'eſt dans la dernière de ces deux chambres où l'on travaille à dérouler les Manuſcrits. La cinquième pièce contient des buſtes de bronze, placés au pourtour ſur des armoires baſſes, différentes de celles, qui dans le même lieu renferment les anciens Manuſcrits : le pavé de cette chambre eſt une moſaïque antique, de trente palmes Romains de longueur, ſur ſeize de largeur, qui remplit auſſi exactement cette pièce, que ſi l'on en eût pris la meſure. On a placé dans la ſixième pièce, les Candélabres antiques ; & dans une gallerie qui en dépend, & à laquelle on a donné, en la conſtruiſant, la diſpoſition d'une cuiſine, on a arrangé les anciens Uſtenſiles de cuiſine. Dans la ſeptième chambre, on voit des monumens de marbre, entr'autres trois vaſes quarrés, creuſés en rond, dont les bords ſont travaillés avec délicateſſe, & qui ſervoient dans les Temples à mettre l'eau luſtrale : on trouve au même endroit une Diane Etruſque. Les trois plus belles ſtatues en bronze, le Silène, le jeune Satyre endormi & le Mercure, ſont placés dans la huitième pièce, avec les quatre plus beaux Tableaux trouvés à Stabia ; ils ſont encaſtrés dans le mur. La neuvième chambre eſt remplie de grands Bas-reliefs de ſtuc, & l'on y peut admirer encore quantité de morceaux de moſaïque, très-bien conſervés. Dans le nombre des Bas-reliefs il en eſt un qui repréſente une figure de héros au centre d'une maniere de bouclier ovale, portant ſur le bord extérieur un crochet pour l'attacher, ce que je n'ai rencontré nulle part. Dans cette même pièce on a auſſi placé une niche antique qui a été enlevée toute entière, & qui eſt revêtue d'une moſaïque groſſière ; ſon ouverture eſt de ſix palmes cinq pouces.

Les autres pièces n'ont pas encore de deſtination par-

(m) C'eſt le même dont il a été parlé ci-deſſus, pag. 28.

ticulière. Dans la dixième on a rangé quelques Bas-reliefs en marbre d'un beau travail : l'un repréſente un Satyre monté ſur un âne, qui porte une ſonnette au col ; on voit ſur un rocher le Terme de Priape avec une Corne d'abondance ; & l'âne qui brait, ſemble vouloir diſputer de vigueur avec le Dieu des jardins. Un autre Bas-relief trouvé à Herculanum ; lequel eſt entouré de moulures qui en font le pourtour, préſente une figure de femme à demi-nue, aſſiſe ſur une chaiſe ſans doſſier, & badinant de la main droite avec une colombe qu'elle tient de l'autre main. Devant cette figure on voit celle d'une femme vêtue, qui de ſa main gauche s'appuye ſur un *Hermès*, & qui de l'autre ſoutient ſon menton. Derrière la première figure eſt un Bacchus Indien avec de la barbe : il eſt placé ſur une baſe de forme circulaire, & tient une taſſe formée en coquille, pareille à celle dans laquelle une figure de femme dans le tableau de la nôce, vulgairement nommée *Aldobrandine*, verſe une liqueur parfumée. Le Bas-relief le plus remarquable, eſt celui où Socrate aſſis ſur un cube, couvert d'une peau de lion, tient de la main droite le vaſe rempli de ciguë : il porte en travers ſur ſon bras un bâton noueux. Ce morceau eſt d'un palme neuf pouces de hauteur, & d'un peu plus de longueur.

On trouve à côté du premier appartement deux magaſins, un Cabinet de Médailles, & une Collection de Livres qui ſont à la diſpoſition du Directeur. Les quatre premières chambres ont vûe ſur le jardin du château & ſur la mer, qui n'eſt pas éloignée : cette vûe qui eſt ſuperbe, embraſſe la pointe du Pauſilippe, l'iſle Capri, Sorrento, & tout le Golfe de Naples : les dernieres chambres au-deſſus de la porte d'entrée, ont leurs vûes ſur la voye publique.

On a commencé à mouler, ou pour mieux dire, à faire des creux en plâtre des plus belles Statues & des plus beaux Buſtes, pour les envoyer en Eſpagne. Quand tout ſera arrangé, les grandes Statues de bronze & quelques-uns

ques-unes de marbre feront l'ornement de la gallerie qui occupe, dans un des quatre corps-de-logis du château (de Portici), la partie qui en fait la principale façade. On a pareillement réſervé pour cette gallerie, des colonnes magnifiques de jaune antique, toutes d'une ſeule pièce, parmi leſquelles il s'en trouve quatre, qui étoient au Palais Farnèſe de Rome; les autres ont été raſſemblées de quelques autres endroits de Rome.

Le Roi d'Eſpagne à préſent régnant, a fondé pour travailler à l'explication & à la deſcription de toutes ces découvertes, une Académie, qui étoit compoſée il y a 5 ans, de quinze Membres : Le Chanoine Mazocchi eſt un des principaux, & ſans contredit le plus ſçavant. Ces Académiciens s'aſſemblent une fois par ſemaine chez M. le Marquis Bernard Tanucci de Florence, Secrétaire d'Etat actuel, qui a beaucoup de part, & qui prend beaucoup d'intérêt aux travaux de cette Académie, comme ce ſçavant Miniſtre me l'a dit lui-même. Car lorſqu'on lui préſenta les explications pour le tome premier, il les trouva tellement diffuſes & chargées d'un ſi grand fatras d'érudition, qu'il prit la peine d'y mettre lui-même la main, pour en ôter l'inutile & les réduire à l'eſſentiel; mais malgré les ſoins qu'il a bien voulu prendre, il s'en faut de beaucoup qu'il ait retranché tout le ſuperflu.

J'eſpère, Monſieur, que cette Lettre écrite à la campagne, à *Caſtel Gandolfo*, dans une des plus magnifiques maiſons de mon Maître, & je puis dire, mon ami, Son Eminence le Cardinal *Albani*, & par conſéquent ſans le ſecours d'aucun livre, deviendra un jour un Traité plus raiſonné; car je me promets bien de revoir ces tréſors de tems à autre, & je commencerai peut-être dès cet automne.

Si jamais cette Lettre paroiſſoit dans une autre langue, & ſi elle avoit l'avantage de parvenir à la connoiſſance de Meſſieurs les Auteurs du Journal de Trévoux, j'eſpère qu'elle n'encourra point le reproche (n) qu'ils m'ont fait

(n) Mém. de Trévoux 1760. mois de Sept. pag. 2119.

au ſujet de ma Deſcription des Pierres gravées du Cabinet de M. le Baron de Stoſch. Ce reproche roule ſur les livres que j'ai cités (°), & qui leur ſont inconnus : j'aurois couru le même riſque à l'égard de cette Lettre, ſi je m'étois trouvé à Rome & au milieu de ma Bibliothéque. Ces Meſſieurs qui s'érigent en cenſeurs de toutes ſortes d'Ouvrages, ſont incapables, ſur-tout dans le pays qu'ils habitent, de juger des Ouvrages qui traitent des Antiquités, & principalement de ceux qui ont été compoſés ſur les lieux où elles ſe trouvent. Dans des Ouvrages de caprice comme ſont *mes Penſées*, les citations des Livres deviennent inutiles; mais elles ſont indiſpenſables, quand on parle de Monumens publiés ailleurs, & expliqués bien ou mal par d'autres, & qu'on en veut dire ſon ſentiment. On auroit plutôt dû remarquer, que les citations, non plus que l'érudition, n'ont pas été prodiguées, mais qu'elles ont été répandues avec ménagement ; & qu'il y avoit aſſez de matière pour un gros volume in-folio, ſi l'on ne s'étoit pas impoſé la loi de ne jamais employer deux mots quand un ſeul ſuffit. D'ailleurs ce n'eſt pas ma faute, ſi Meſſieurs les Cenſeurs ne poſſèdent ou ne connoiſſent pas les livres qu'un Antiquaire doit avoir étudiés : ce n'eſt pas non plus ma faute s'ils ont laiſſé appercevoir leur peu d'érudition. On me reproche d'avoir germaniſé le ſtyle François ; j'avois cependant prévenu ce reproche dans ma Préface, par un aveu public de mon peu d'exercice dans cette Langue. Il étoit néceſſaire que l'Ouvrage fût écrit dans une Langue vivante, & j'ai penſé que la Françoiſe étoit la plus commode, comme la plus univerſelle : j'ai fait tout ce qu'il m'a été poſſible pour rendre mon ſtyle correct;

(°) L'Auteur de la Lettre ou n'a point lu, ou n'a point entendu ce qu'ont dit de ſa Deſcription des Pierres gravées du Baron Stoſch, les Journaliſtes de Trévoux; ils ne lui font aucun reproche touchant le choix des livres qu'il a cités, ni d'avoir trop épargné les citations. Ils diſent ſeulement qu'il eût été à ſouhaiter que ſon Ouvrage fût accompagné de planches qui l'auroient rendu plus utile & plus intéreſſant : l'Auteur eſt trop équitable pour n'en pas convenir lui-même, & ne pas avouer qu'il eſt toujours mal & indécent de s'exprimer avec une hauteur mêlée de mépris, lors même qu'on ſoutient les meilleures cauſes.

j'ai ſoumis mon François à la correction d'une perſonne qui y eſt plus verſée que moi. J'ai fait après lui une nouvelle réviſion : je n'ai point honte d'avoir ſi mal réuſſi. Je ne rougis pas d'avouer, que je ne poſſede pas même ma propre langue dans toute ſa perfection : je n'ai que trop éprouvé dans cette Lettre qu'il me manquoit une infinité de termes techniques (P) que l'Italien m'auroit ſans doute fourni beaucoup plus aiſément.

Si cette Lettre vous parvient, Monſieur, pendant le cours de vos voyages, je l'accompagne des vœux les plus ardens, pour que la Providence daigne guider vos pas dans toutes vos courſes, & vous ramener avec votre zèlé conducteur en bonne ſanté, & riche en connoiſſances, dans notre chere Patrie ; car elle eſt devenue la mienne par le ſéjour que j'y ai fait, & par les bienfaits que j'y ai reçus : puiſſe alors la paix y être rétablie ! puiſſai-je un jour y trouver une retraite ! J'oſe eſpèrer que je conſerverai toujours une part dans l'affection, dont vous avez daigné m'honorer.

(P) On ne s'en appercevra que trop dans cette traduction, qui, quoique faite par un homme du pays, & poſſédant parfaitement l'Allemand, préſente en pluſieurs endroits, des expreſſions obſcures & où il eſt poſſible qu'on n'ait pas aſſez bien ſaiſi le ſens de l'original.

FIN.

ERRATA.

PAGE 4, *lig.* 32. car il n'a pu, *liſez* auſſi n'a-t-il pu. — *pag.* 10 *lig.* 1 tems, *liſez* terres. — *Pag.* 18 *lig* 28. développemes, *liſ.* développemens. — *Pag.* 23 *lig.* 18 qu'en, *liſ.* en. — *Pag.* 43 *lig.* 1 *de la Note, au bas de la page* vraie, *liſ.* unie. — *Pag.* 62 *liſ.* 1 *tranſportez après le mot* Iliade *le point-virgule qui ſuit le mot* Odyſſée, *& après celui-ci ne mettez qu'une virgule.* — *Pag.* 65 *lig.* 15 point d'appui, *liſ.* de point d'appui. — *Pag.* 69 *lig.* 9 regardent, *liſ.* regarderent. — *Ibid. lig.* 28 on en, *effacez* en. — *Pag.* 70 *lig.* 27 de deux aunes, *liſ.* de dix coudées, (c'eſt une faute dans laquelle eſt tombé l'Auteur de la Lettre : on a oublié de le faire obſerver dans une note. Pline dit très-clairement que la tige du *Papyrus* s'élevoit juſqu'à la hauteur de dix coudées, y compris les deux coudées qui reſtoient ſous l'eau ; ce qui revient, à peu de choſe près à la meſure donnée par Proſper Alpinus). — *Pag.* 71 *lig.* 7 lui, *liſez* leur. — *Pag.* 73 *lig.* 18 inegal contour, *liſ.* contour inégal. — *Ibid. lig.* 26 forme, *liſez* conſiſtance. — *Pag.* 76 *lig.* 14 à un rouleau, *liſ.* au rouleau. — *Pag.* 78 *lig.* 8 n'employerent, *liſ.* & n'employerent — *Pag.* 73 *lig.* 33 & qu'on, *liſ.* ou qu'on.

GETTY CENTER LIBRARY
3 3125 00975 0460